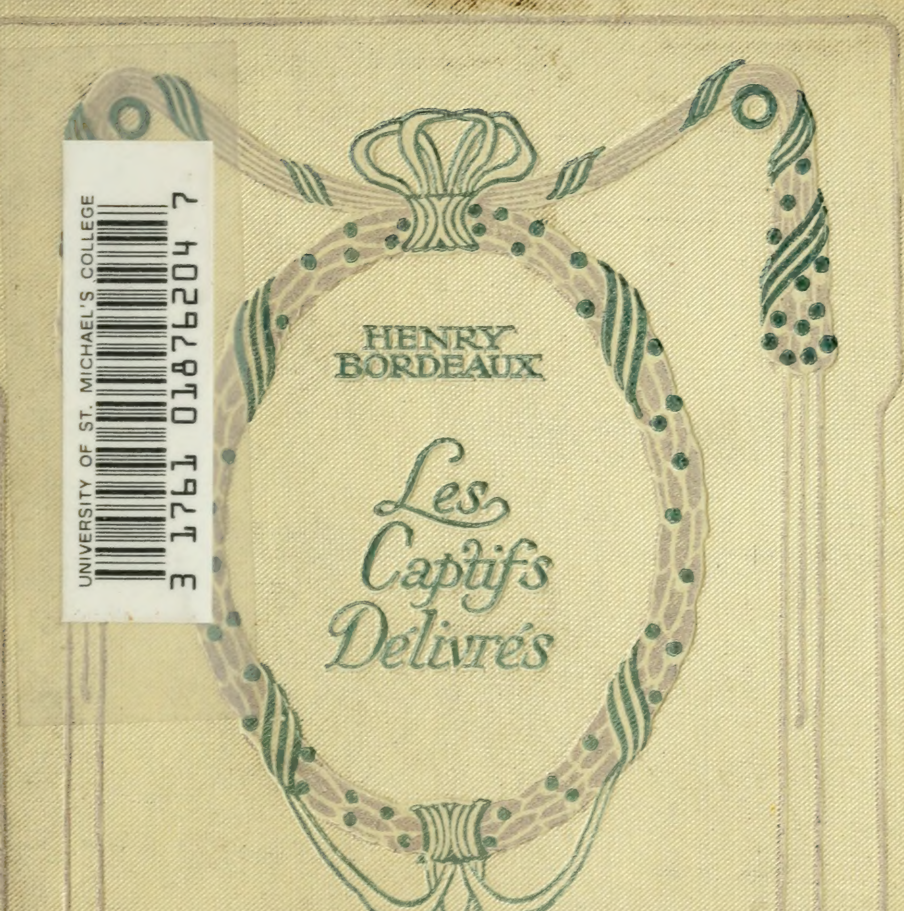
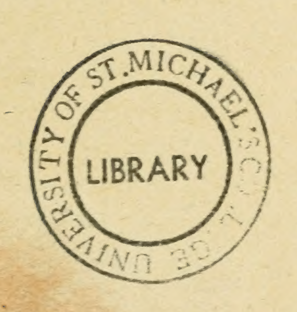

HENRY BORDEAUX
Les Captifs Délivrés


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

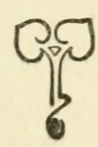
Les Captifs délivrés

N N

Les Captifs délivrés

Douaumont-Vaux
(21 Octobre – 3 Novembre 1916)

Par
le Capitaine Henry Bordeaux
de l'Académie française



Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

N N

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars–7 juin 1916).

La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre–3 novembre 1916).

Trois Tombes.

La Jeunesse nouvelle.

ROMANS ET NOUVELLES

La Maison.

L'Amour en fuite.

La Petite Mademoiselle.

La Neige sur les pas.

Le Carnet d'un stagiaire.

La Robe de laine.

La Croisée des chemins.

Les Yeux qui s'ouvrent.

L'Écran brisé.

Les Roquevillard.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Nouvelle Croisade des enfants.

(Librairie Flammarion.)

La Peur de vivre.

Le Pays natal.

La Voie sans retour.

Le Lac noir.

Jeanne Michelin.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913). — 3 vol.

Portraits de femmes et d'enfants.

Paysages romanesques.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques Portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes (Librairie Perrin).

Les Amants de Genève, édition de luxe (Librairie Dorbon aîné).

THÉÂTRE

L'Écran brisé.

Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. E. Denarié.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

AU

GÉNÉRAL PÉTAIN



TABLE

LIVRE PREMIER
DANS LA CRYPTE DE VERDUN

LIVRE II
LA VICTOIRE AILÉE

		Pages
I.	Les trompettes de Charlemagne	43
II.	La mairie de X...	48
III.	Le carrefour	60
IV.	Le moulin	71
V.	La victoire ailée	78

LIVRE III
DOUAUMONT

I.	De la carrière d'Haudromont au village de Douaumont	95
II.	De la batterie de Douaumont au ravin de la Fausse-Côte	119
III.	Le fort de Douaumont	143
IV.	Lendemain de victoire	166

LIVRE IV

VAUX

Pages

I. *La première journée de la bataille de Vaux* 195
II. *Sur le fort* 232
III. *Le jour des morts dans le fort de Vaux* . 246
IV. *La victoire aptère* 254

LIVRE V

LES SANCTUAIRES

I. *Vaux* 259
II. *Douaumont* 276

LES CAPTIFS DÉLIVRÉS

DOUAUMONT-VAUX

(21 OCTOBRE–3 NOVEMBRE 1916)

Deux dessins de Forain résument dans un raccourci saisissant les deux phases de la bataille de Verdun. Comme un sculpteur, pétrissant la glaise, lui impose une forme, le grand artiste a tiré, de cette prodigieuse matière, les traits essentiels.

Le premier, dédié au général Pétain, ne contient qu'une pierre et qu'un mot. C'est une pierre kilométrique marquée : Verdun, *devant laquelle gisent les vagues allemandes échouées. Le mot, c'est :* la borne. Bis hier, Friedland, und nicht weiter..., *dit Schiller dans son* Wallenstein : jusqu'ici, et pas plus loin.

Le second dessin est moins noir et moins sombre. Il est plein de mouvement et d'allégresse. Il s'appelle : La reprise du fort de Douaumont *et porte en épigraphe le commencement du communiqué allemand du* 26 *octobre* 1916 : L'attaque française, favorisée par un temps brumeux... *Dessous, un*

soldat français, solidement ramassé sur la jambe gauche, envoie un magistral coup de pied dans le derrière d'un fantassin allemand qu'il expédie dans l'espace au delà du terrain reconquis. Comme légende : ... Et la brume se dissipa.

La bataille d'arrêt a duré du 21 *février au début de septembre* 1916 *: c'est* la borne. *Elle a préparé la victoire qui a été remportée dans les actions des* 24 *octobre et* 15 *décembre* 1916.

Lors de l'anniversaire du 21 *février, le* Journal de Genève *a ainsi dégagé le sens de Verdun : « La bataille de Verdun marquera dans l'histoire le déclin de la puissance allemande... Lorsqu'on a vu, après des mois d'une lutte écrasante, les soldats allemands reculer sur le terrain qu'ils avaient conquis en pataugeant dans le sang de leurs camarades, le monde a compris d'un coup le symbole de la guerre. »*

*
* *

Verdun a pris d'emblée dans l'histoire la mystérieuse puissance de la légende. Une matière épique est là rassemblée qui formera plus tard, dans notre littérature, le cycle de Verdun, comme il y eut, au temps des Croisades, le cycle de Charlemagne et celui de Guillaume d'Orange.

Je n'ai pas eu de peine à rapprocher les Derniers jours du fort de Vaux *de la* Chanson de Roland. *A travers les siècles, c'est, selon la juste vision de Barrès,* le visage éternel de la France.

Au cours de la bataille de Verdun, sur les trente forts qui montent la garde autour de la vieille forteresse, deux furent faits prisonniers : Douaumont le 25 février 1916 et Vaux le 7 juin. Les captifs ont été délivrés, Douaumont le 24 octobre 1916, et Vaux le 3 novembre suivant. C'est, ici, l'histoire de leur délivrance.

*
* *

Leur délivrance a été précédée de formidables assauts allemands contre la colline et le fort de Souville, principal rempart de Verdun. Ces assauts furent livrés les 23 juin, 11 juillet, 1er août et 3 septembre, et furent coupés de nos contre-attaques sur Thiaumont, Fleury et Vaux-Chapitre, destinées à maintenir notre ligne. L'ensemble peut prendre ce nom : la bataille devant Souville.

L'histoire en sera écrite un jour : Fleury, Thiaumont sont des noms qui égaleront ceux de Douaumont et de Vaux. A partir de juillet, l'adversaire, ne disposant plus des moyens suffisants pour alimenter le combat sur les deux rives à cause de notre offensive sur la Somme, restreint son effort à la rive droite, entre la côte du Poivre dont il occupe la majeure partie et le fond de la Horgne à l'est du fort de Vaux. C'est par là qu'il entend forcer le passage : il accumule sur ce point le matériel et les effectifs.

Sur ce champ de bataille circonscrit, la principale ossature du terrain est constituée par deux longues arêtes, l'une orientée du nord-est au nord-ouest :

Douaumont-Froideterre, l'autre orientée du nord-ouest au sud-est : Bois Nawé-Fleury. Ces deux mouvements de terrain se soudent à hauteur de Thiaumont, composant ainsi une sorte de croix inégale. La branche sud-ouest de la croix sur laquelle est accroché, légèrement à contre-pente, le village de Fleury, couvre deux ravins, le ravin des Vignes et le ravin de la Poudrière. Les pentes nord-est de Fleury, plus régulières, ne sont entaillées que par le ravin de Chambitoux qui sépare le terrain boisé de Vaux-Chapitre de la cote 320. Ce ravin de Chambitoux est coupé perpendiculairement par le ravin du Bazil et prolongé vers le nord par les Fausses-Côtes. Tous ces vallonnements défilés servent de cheminements à l'infanterie ennemie qui, de Douaumont, sa place d'armes, cherchera à progresser vers Fleury-Souville par l'itinéraire Fausses-Côtes-Chambitoux et, plus tard, par les couverts de Vaux-Chapitre.

La branche nord-ouest de la croix, celle du bois Nawé, se replie face au nord et vient mourir au nord-est de Bras, au-dessus de la Meuse. Trois ravins parallèles à cette croupe, le Helly, la Couleuvre et la Dame, descendent de Douaumont vers le ravin de Bras. Ce sont aussi des cheminements pour l'infanterie allemande qui, de la ferme Saint-André, cherchera à atteindre Thiaumont par l'itinéraire les Fosses, les Chambrettes, les pentes est et ouest de la cote 378. Notre artillerie vigilante aura vite fait de la rejeter dans le ravin du Helly qui la conduira à l'inévitable halte de Douaumont. Mais après, ce sera la descente hardie et périlleuse sur les pentes à

découvert de Douaumont à la ferme de Thiaumont. Nos observateurs en avions saisiront leurs colonnes, et les leçons données à leur audace seront si sanglantes que l'ennemi préférera changer de parcours en l'allongeant et amener ses renforts vers Thiaumont par le ravin du Bazil et par les pentes de Fleury dont il occupe le village.

La branche nord-ouest de la croix monte vers Douaumont en pente douce. La branche sud-est, c'est Froideterre qui domine la vallée de la Meuse et les ravins sud de Fleury et qui, malgré des bombardements incessants et formidables, demeure le pivot de notre défense, l espoir d'une progression possible si l'on veut reprendre Fleury et, un jour, Douaumont. Il faut donc à tout prix consolider Froideterre en reprenant l'ouvrage de Thiaumont perdu le 23 *juin.*

Tout cet ensemble s'appuie à deux bastions. Au nord, c'est la côte du Poivre, en partie seulement en notre possession au mois d'octobre 1916, *mais précieuse par les vues de ses observatoires sur toute la région à l'ouest de Douaumont. Au sud, c'est le mamelon de Souville, dominé par le fort, but des attaques allemandes qui voient en lui le véritable rempart de Verdun.*

En arrière de cette ligne de défense, il n'y a plus qu'une dernière crête : Belleville-Saint-Michel, appuyée d'un côté à la Meuse et de l'autre au Bois des Hospices.

Sur le plan des lieux on peut mesurer l'importance et l'acharnement des combats qui se sont livrés au

cours des mois de juin, juillet, août et au début de septembre devant Souville. Pour les Allemands, Souville représentait la dernière étape avant l'assaut direct de Verdun qui ne serait plus alors protégée que par la dernière ceinture de ses collines. Pour nous, la reprise de Thiaumont et de Fleury pouvait seule nous fournir la base de départ indispensable à une action de grande envergure destinée à nous rendre d'un seul coup Douaumont et Vaux et à libérer complètement la ville de la menace allemande. Fleury est repris les 17-18 *août et nous avons pu nous établir au delà de la route de Fleury à Bras, c'est-à-dire presque en bordure de l'ouvrage de Thiaumont.*

*
* *

Seules les archives du commandement permettront de mettre en place, dans l'histoire de la grande guerre, chaque épisode. Aucun épisode, en effet, ne peut être détaché de l'ensemble sans risquer de perdre sa véritable signification. De la mer du Nord à la Mésopotamie, c'est une bataille unique qui se livre, fragmentée en mille actions diverses. Mais ne faut-il pas se hâter de recueillir, quand on le peut, les témoignages de la tradition, soit écrite, soit orale, sur chacune de ces mille actions ? Sans doute cette tradition est-elle susceptible d'être complétée et remaniée. Sans doute n'est-ce là qu'une chronique qui n'engage que le chroniqueur. Du moins l'ai-je recueillie avec dévotion partout où j'ai eu l'occasion

de la surprendre dans toute sa fraîcheur première, avant qu'elle ait pu s'altérer.

Après les Derniers jours du fort de Vaux *n'était-il pas indispensable d'écrire le récit de la victoire qui acheva la longue et dure bataille de Verdun ?...*

H. B.

1er *mars* 1917.

LIVRE PREMIER

DANS LA CRYPTE DE VERDUN

(13 septembre 1916)

13 septembre 1916.

Verdun est une vieille ville qui, depuis l'époque romaine où elle s'appelait *Virodunum,* fut l'un des remparts du monde occidental contre les invasions germaines. Lors du démembrement de l'empire carolingien, elle a donné son nom au fameux traité de 843 qui détachait du royaume de France les Trois-Évêchés pour les adjuger à l'empereur Lothaire. Il faudra des siècles de sagesse politique et d'esprit de suite pour réparer cette faute qui ouvrait les portes aux Barbares. Une Allemagne qui se revendique de l'ancien Empire veut trouver dans cette erreur du passé l'origine historique de ses convoitises, oubliant que, dès le dixième siècle, la possession impériale était supprimée et que Verdun devenait l'apanage des princes-évêques, tandis que le comté de Bar rentrait, un peu plus tard, à son tour, sous la suzeraineté du roi de France. Assiégée par les armées de Charles-Quint (1544), Ver-

dun fut reprise par Henri II (1559) et, de fait, définitivement annexée au royaume, en sorte que le traité de Westphalie ne fit que confirmer un état de choses établi depuis près de cent ans. Cet état de choses, la nécessité pour la France de se garder l'avait créé. En 1792, Verdun, trahie, ne fut occupée que quarante-trois jours, et les traîtres qui l'avaient livrée furent punis de mort. En 1870, cernée et bombardée dès le 13 octobre, malgré une sortie heureuse qui occasionna des pertes sérieuses aux assiégeants, trompée par la communication de dépêches qui annonçaient la reddition de Metz, la capitulation prochaine de Paris et la fin de la guerre, la ville se rendit le 8 novembre, mais la garnison obtint les honneurs militaires et sortit musique en tête et enseignes déployées. Libres, les officiers préférèrent demeurer prisonniers avec leurs hommes.

Verdun a vu les armées de Charles-Quint, du duc de Brunswick et du prince de Saxe ; elle n'a pas vu, elle ne verra pas l'armée du kronprinz. La bataille qu'elle soutient depuis bientôt huit mois, la plus longue bataille de tous les temps, comme elle a fait apparaître sous les démolitions l'ancienne ceinture de fortifications qui datait du temps des princes-évêques, met en relief l'intelligence prévoyante des fondateurs de la force française qui marquèrent sur ses collines la limite des invasions descendues des Ardennes par le couloir de la Meuse.

Après ses échecs de la Marne et de l'Yser,

l'Allemagne se recueillait sur son front occidental. Étonnée d'avoir manqué le coup de surprise que semblaient lui garantir sa préparation directe à la guerre et son avance industrielle, sachant bien que son principal adversaire était là, elle renouvela patiemment son outillage et décupla sa production. L'année 1915 confirma la confiance qu'elle gardait dans sa force : n'avait-elle pas contraint les Russes à reculer en Galicie, pris la Pologne et la Courlande, mené de concert avec l'Autriche et la Bulgarie l'écrasement de la Serbie ? Alors, elle revint au plan primitif qui, seul, pouvait amener la solution de la guerre, et le 21 février, avec la plus formidable accumulation de moyens matériels qui ait jamais été réunie sur un même point et qui représentait le travail préparatoire de plus d'une année, elle attaqua le saillant que notre secteur de Verdun creusait dans ses lignes. La chute de Verdun lui devait-elle rouvrir la route de Paris, comme l'indiquait cette carte trouvée sur un prisonnier le 23 juin et qui raccourcissait à dessein les distances de la forteresse à la capitale, ou l'Allemagne pensait-elle se rabattre sur la Lorraine ? Elle croyait le succès certain. Elle put le croire pendant cinq jours. Aujourd'hui, 13 septembre, plus de deux cents jours se sont écoulés depuis son attaque, près de cinq cent mille de ses soldats ont été mis hors de combat, et au cœur même de la ville qu'elle convoitait, voici que le président de la République française et les représentants des puissances

alliées vont célébrer tranquillement, presque ironiquement, — car il y a de l'ironie à constater l'impuissance du plus gigantesque effort, — dans une cérémonie symbolique, la gloire de Verdun qui a parachevé l'œuvre de la Marne et de l'Yser et sauvé du joug de la Force qui se met au-dessus des lois et des traités la France, le monde, le droit...

*
* *

Verdun, comme une église, a sa crypte où le jour n'entre pas, où ne pénètrent que les fidèles autorisés. Sa crypte, c'est la citadelle. Construite sous les fondations de l'ancienne abbaye de Saint-Vanne qui couronnait la ville, proche l'emplacement de la cathédrale actuelle, elle défie tous les bombardements et sa vie souterraine n'a jamais été troublée. Elle abrite de nombreux services qui n'ont pas été interrompus. De vastes boulangeries y sont installées : le visiteur aperçoit dans l'une ou l'autre de ses travées des hommes demi-nus dont le torse est rougi par le reflet des brasiers et qui pétrissent la pâte et l'enfournent. Des magasins, des ambulances, des installations chirurgicales, une usine électrique y fonctionnent. Une fois entré, on se croirait dans une ruche paisible et laborieuse, tant l'activité y est grande et tant la menace de la guerre en est absente. Car la ville est saccagée, mais la citadelle est intacte. Les maisons croulent,

mais les remparts demeurent. Tout ce qui appartenait à la cité commerçante, trafiquante, étrangère à la défense, est à peu près détruit. Tout ce qui relève de la cité militaire a résisté. Ainsi se mesure l'impuissante rage de l'ennemi qui a précipité inutilement des milliers de tonnes de fer sur Verdun sans atteindre réellement aucune de ses fortifications.

Sans l'éclairage électrique, la citadelle aurait l'aspect de l'un de ces vieux burgs formidables bâtis dans le roc, aux interminables couloirs, aux casemates voûtées, aux oubliettes savamment pratiquées dans l'épaisseur des murs. Il faudrait des torches pour compléter ce décor des *Burgraves*. L'escalier en colimaçon qui dessert les étages se perd dans l'ombre. Des hommes casqués assurent la garde. Des manœuvres roulent des fardeaux. Le réfectoire occupe toute une travée et aboutit aux cuisines dont la fumée a noirci les pierres des voûtes romanes. Ce réfectoire a reçu bien des hôtes illustres. La généreuse et cordiale hospitalité du général Dubois, commandant d'armes, a, depuis le commencement de la bataille, fait les honneurs de la pittoresque salle à manger, qui réunit la majesté d'une nef à l'éclat et au parfum d'une rôtisserie, à des princes, à des généraux, à des ambassadeurs, à des écrivains, à des représentants de la presse française, alliée ou neutre. Des discours historiques ont été prononcés ici. Évoquer la vie de la citadelle ne sera pas un des chapitres les moins curieux de la

chronique de Verdun. N'y ai-je pas entendu M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris, venu, il est vrai, en son nom personnel et non pas officiellement, qui, en présence de Maurice Barrès et de l'état-major de la place d'armes, apporta dans le plus noble langage et avec une émotion chaleureuse le salut de son pays à la ville assiégée ? C'était le 4 avril. Après ses attaques frontales sur la rive droite du 21 février aux premiers jours de mars et sur les deux rives du 6 au 12 mars, l'ennemi avait multiplié durant tout le mois précédent les attaques locales sur le fort et la région de l'étang de Vaux, sur le bois de la Caillette, sur les bois de Malancourt et d'Avocourt. Il s'acharnait alors sur nos positions d'Haucourt et de Béthincourt qui servaient de défense à la cote 304. Déjà Verdun fixait l'attention du monde qu'elle devait si longtemps retenir. L'entrée dans la citadelle, par une porte repérée et souvent battue, n'avait pas été sans vacarme. Le général Dubois, souriant, avait offert à ses hôtes le tour du propriétaire à travers les ruines qui, çà et là, fumaient encore. Ceux-ci, pour venir de Bar-le-Duc, avaient suivi la fameuse *voie sacrée* qui alimentait de ses camions automobiles toute la bataille. Mais, quand ils pénétrèrent dans le réfectoire voûté, quel ne fut pas l'étonnement des visiteurs en voyant la table jonchée d'œillets blancs et rouges ! Les jardins de Verdun continuaient de fleurir. Et le toast de bienvenue qui les accueillit, rappelant

les souvenirs classiques que les Grecs d'autrefois nous avaient transmis, comparait aux gardiens des Thermopyles les défenseurs de Douaumont et de Vaux. Les *Grecs d'autrefois* : à peine le sourire du général avait-il souligné l'ironie...

*
* *

Le dernier « civil » venu à Verdun, avant ce mémorable 13 septembre, fut M. Lloyd George, le ministre de la Guerre britannique. Voici cinq jours qu'il y fut reçu. Un des officiers qui ont assisté à la visite me raconte, pendant que nous attendons devant la forteresse, l'impression qu'il en a gardée. La plupart des assistants ne savaient pas l'anglais et M. Lloyd George ne parle pas le français. L'interprète de l'état-major traduisit en hâte ses paroles en s'efforçant d'en maintenir l'accent. Cet interprète est un érudit qui se passionne pour les finesses du langage. Il comprit, dès qu'il eut regardé et entendu le ministre, que la difficulté serait de communiquer à une traduction ce frémissement de l'âme qui fait palpiter sa phrase. M. Lloyd George est célèbre pour avoir multiplié dans son pays les fabriques d'armes et de munitions et allumé au service de la guerre toutes les usines de la Grande-Bretagne. On s'attend à découvrir en lui ces qualités de commandement, d'aisance, d'activité physique que révèle l'extérieur d'un grand entrepreneur ou d'un

grand industriel. Et l'on se trouve en présence d'un petit homme sans recherche et de peu d'apparence. Mais les yeux brillent d'une flamme où l'on croit voir le reflet de tous les hauts fourneaux d'Angleterre. Dès qu'il parle, une sorte d'exaltation quasi religieuse s'empare de ceux qui l'écoutent. Il est de ce pays de Galles, de même race celtique que notre Bretagne, et comme elle chargé de légendes. Il habite le monde des idées. Et les idées, au cours de cette guerre, ont continué de mettre leur empreinte sur la matière.

Après le toast du général Dubois, toujours ingénieux et disert, qui avait remercié le représentant du gouvernement anglais du témoignage qu'il venait rendre aux défenseurs de Verdun, on vit se lever presque avec impatience ce petit homme grave et ardent ensemble. On eut aussitôt la sensation qu'il se passerait quelque chose d'important, de solennel. Ce qu'a dit M. Lloyd George dans cette casemate de la forteresse intacte après deux cents jours de siège, l'univers entier l'a appris. Il faut pourtant que sa péroraison soit ici répétée :

« Le nom de Verdun suffira à évoquer dans l'histoire de tous les siècles un souvenir impérissable. Aucun des grands faits d'armes dont l'histoire de France est remplie ne temoigne mieux des plus hautes qualités de l'armée et du peuple français, et cette bravoure, ce dévouement à la patrie, auxquels le monde a toujours

rendu hommage, se sont renforcés d'un sang-froid, d'une ténacité qui n'ont rien à envier au flegme britannique.

« Le souvenir de la victorieuse résistance de Verdun sera immortel, parce que Verdun a sauvé non seulement la France, mais notre grande cause commune et l'humanité tout entière. Sur les hauteurs qui entourent cette vieille citadelle, la puissance malfaisante de l'ennemi est venue se briser, comme une mer furieuse sur un roc de granit. Elles ont dompté la tempête qui menaçait le monde.

« Pour moi, je me sens remué profondément en touchant ce sol sacré. Je ne parle pas en mon nom personnel : je vous apporte l'admiration émue de mon pays et de ce grand Empire dont je suis ici le représentant. Ils s'inclinent avec moi devant le sacrifice et devant la gloire.

« Une fois de plus, pour la défense des grandes causes auxquelles son avenir même est attaché, l'humanité se tourne vers la France... »

— Il parla sur un ton extatique, me rapporte le témoin qui rassemble pour moi ses souvenirs tout frais, comme un prêtre récite les prières de l'office. Nous n'avions pas besoin de comprendre ce qu'il disait pour deviner qu'il s'agissait de sacrifice et de gloire. Et, quand il eut terminé son discours, il leva son verre et par trois fois il prononça en le renforçant, comme une invocation de plus en plus ardente, comme une incantation, ce mot unique : France ! France ! France !

Nous nous sommes tous trouvés debout. Je m'étais levé sans y prendre garde et tous mes camarades avaient dû se lever ainsi : une émotion indicible nous étreignait, un frisson d'amour nous secouait. Nos peines n'existaient plus : il n'y avait plus que la cause à laquelle nous appartenions corps et âme, et que ce mot prononcé avec un accent guttural revêtait, non d'une majesté plus auguste, mais d'un mystérieux manteau d'admiration étrangère...

*
* *

La vieille citadelle est parée. La voûte du couloir d'accès disparaît sous les drapeaux. Celle de la casemate réservée à la cérémonie, j'allais dire au culte, est tapissée de lierre. Les ampoules électriques se suspendent comme des fruits à cette verdure. Les parois sont pavoisées aux couleurs des nations alliées et décorées de panoplies. Une estrade, au fond, est dressée avec une assemblée de fauteuils rouges.

L'entrée de l'écoute qui attend les officiants et leur suite est pareillement ornée. Deux canons de bronze, d'un modèle inusité, qui ont servi en 1870, le *Berceau* et la *Marie*, montent la garde devant une reproduction en terre cuite de la citadelle du temps de Vauban. Au dehors, une compagnie du 49e bataillon de chasseurs à pied, en armes, clairons et fanfare en

tête, est prête à rendre les honneurs Le général Dubois et son état-major sont groupés face à la porte de la ville que doit franchir le cortège.

Le jour est triste, le ciel bas, les campagnes meusiennes, là-bas, le long du fleuve gris, se perdent dans la brume. Les hautes murailles des remparts semblent atteindre ce ciel rapproché. On entend, comme un orage éloigné, les roulements du canon. La bataille n'est pas finie. Que vient-on célébrer dans Verdun pareille à la Jérusalem désolée des *Lamentations ?*

La cérémonie qui va s'accomplir est sans exemple dans l'histoire. La gloire de Verdun sera unique. La cité invaincue va recevoir l'hommage de la France et de toutes les nations alliées. Le Président de la République française lui apporte la croix de la Légion d'honneur ; les représentants des nations alliées, au nom de leurs souverains, lui apportent les insignes de leurs ordres les plus estimés. Verdun va grouper l'alliance et prendre toute sa signification.

« Depuis le 21 février, est-il écrit dans le rapport en date du 29 août, par lequel le ministre de la Guerre présentait au chef de l'État le décret décidant l'attribution de la Légion d'honneur à la place forte, la ville de Verdun, dans sa farouche résolution de maintenir son territoire inviolé, oppose à l'armée de l'envahisseur une résistance qui fait l'admiration du monde... Il est du devoir du gouvernement de la République de proclamer que la ville de Verdun a bien mérité

de la patrie. » — A bien mérité de l'Entente, ont voulu ajouter les Alliés.

A la vérité le nom de Verdun est un symbole, mais à la manière de tous les noms de batailles. La ville représente la barrière dressée devant l'invasion. Elle a, dans cette guerre aux fronts indéfinis, l'importance d'un fleuve, la Marne, l'Yser ou la Somme. N'a-t-elle pas, avec ses collines incurvées, la forme d'un bouclier ?

Un à un, sans protocole apparent, les automobiles franchissent la porte de la ville et s'arrêtent un peu avant l'écoute, devant la double haie de chasseurs à pied. A voix basse, sous les armes, un soldat décoré de la médaille militaire, qui doit connaître son monde, énumère, pour son voisin tout jeunet qui doit être une nouvelle recrue, les noms des arrivants :

— Mangin, Nivelle, Pétain, Joffre. Des civils. Un Anglais, un Russe, des étrangers. Le ministre de la Guerre. Le Président.

Un à un, tandis que les clairons sonnent aux champs, le chef de l'État, les ministres, les généraux, les chefs des missions alliées, l'adjoint de la ville de Verdun remplaçant le maire que la maladie rend indisponible, les sénateurs et députés de la Meuse, le préfet du département, le sous-préfet de la ville défilent entre les chasseurs et disparaissent sous la voûte. Ils suivent le long couloir qui les conduit à la casemate aménagée où se déroulera la cérémonie.

Sur l'estrade a pris place le Président de la

République. Il est entouré du ministre de l'Intérieur, du ministre de la Guerre et des cinq généraux : le généralissime, le général Pétain, commandant le groupe des armées du centre, le général Nivelle, commandant la IIe armée, le général Mangin, qui commande le secteur, le général Dubois, commandant d'armes. L'adjoint au maire, qui représente Verdun, fait face au chef de l'État ; le coussin où seront épinglées les décorations de la ville lui sera remis tout à l'heure. D'un côté de la salle voûtée sont rangés les représentants des groupements alliés, le général Gilinsky pour la Russie, le général sir A. Paget pour la Grande-Bretagne, le général di Breganze pour l'Italie, le major Monschaert pour la Belgique, le général Stefanovitch pour la Serbie, le général Gvosvitch pour le Monténégro.

Le silence s'est fait, immédiat. Le Président de la République française prend la parole. Il dit le projet d'hommage à Verdun, venu spontanément à l'empereur de Russie en même temps qu'il était formé par le gouvernement de la République, et l'adhésion de toutes les puissances de l'Entente. Il dit le rendez-vous donné dans « cette citadelle inviolée » pour offrir un pieux tribut de reconnaissance à ceux qui ont sauvé le monde et à la cité qui a payé de ses blessures « la victoire de la liberté ».

« Messieurs, voici les murs où se sont brisées les suprêmes espérances de l'Allemagne impériale... »

Il dit le double objectif poursuivi par l'Allemagne : devancer et empêcher l'offensive que les Alliés préparaient, s'emparer d'une place dont le nom historique rehausserait, dans l'imagination allemande, l'importance militaire.

« Les débris de ces rêves germaniques gisent maintenant à nos pieds. »

Il dit le plan d'action des Alliés élaboré à Chantilly, au Grand Quartier Général, les 6, 7 et 8 décembre 1915, sous la présidence du général Joffre et sur la proposition de l'état-major français, et destiné à coordonner les opérations de la coalition sur l'ensemble indivisible du front de combat. C'est ce plan dont l'Allemagne a voulu, par son attaque du 21 février sur Verdun, rompre l'exécution :

« Les admirables troupes qui, sous le commandement du général Pétain et du général Nivelle, ont soutenu, pendant de si longs mois, le formidable choc de l'armée allemande, ont déjoué, par leur vaillance et leur esprit de sacrifice, les desseins de l'ennemi. »

Elles ont permis la réalisation du plan des états-majors. Une à une les offensives prévues ont été engagées : celles de la Russie les 4 juin et 2 juillet, celle de l'Italie sur Gorizia le 25 juin, celle de la France et de l'Angleterre sur la Somme le 1er juillet.

« Honneur aux soldats de Verdun ! Ils ont semé et arrosé de leur sang la moisson qui lève aujourd'hui. »

Par eux ces deux syllabes de Verdun ont pris

un sens tout autre que celui que l'Allemagne prétendait leur attacher.

« Ce nom de Verdun, auquel l'Allemagne, dans l'intensité de son rêve, avait donné une signification symbolique et qui devait, croyait-elle, évoquer bientôt, devant l'imagination des hommes, une défaite éclatante de notre armée, le découragement irrémédiable de notre pays et l'acceptation passive de la paix allemande, ce nom représente désormais chez les neutres, comme chez nos alliés, ce qu'il y a de plus beau, de plus pur et de meilleur dans l'âme française. Il est devenu comme un synonyme synthétique de patriotisme, de bravoure et de générosité. »

Ainsi est dégagé le sens de la bataille de Verdun. Certes, il tire sa grandeur de bien des ruines et des sacrifices. Les pierres comme les poitrines humaines ont souffert et, plus que ces stoïques poitrines de chair, elles ont gémi.

« Mais Verdun renaîtra de ses cendres : les villages détruits et désertés se relèveront de leurs ruines ; les habitants, trop longtemps exilés, reviendront à leurs foyers restaurés ; ce pays ravagé retrouvera, à l'abri d'une paix victorieuse, sa physionomie riante des jours heureux. Et pendant des siècles, sur tous les points du globe, le nom de Verdun continuera de retentir comme une clameur de victoire et comme un cri de joie poussé par l'humanité délivrée... »

Cette action de grâces à Verdun, rendue par le chef de la France, revêt une grandeur incompa-

rable. Cependant la force des paroles sera dépassée. Comme, dans la consécration sainte, l'idée divine prend une forme tangible, l'offrande à la ville apparaîtra dans une réalité vivante. Tout à coup, dans cette casemate étroite, à demi étouffée sous sa voûte de lierre, perdue au fond de l'immense citadelle, où ne parvient aucun bruit du dehors, les nations, tour à tour, vont répondre à l'appel de leur nom. Les assistants ressentiront véritablement l'impression de leur présence réelle. Ce sera au cœur de Verdun l'assemblée des Alliés groupés autour de la France.

Le Président de la République, descendant un degré, a repris lentement :

« Messieurs, à la ville de Verdun qui a souffert pour la France, à la ville de Verdun qui s'est sacrifiée pour la sainte cause du droit éternel, à la ville de Verdun dont les héroïques défenseurs auront laissé au monde un exemple impérissable de grandeur humaine, je remets :

« Au nom de S. M. l'empereur de Russie, la croix de Saint-Georges ;

« Au nom de S. M. le roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, la Military Cross ;

« Au nom de S. M. le roi d'Italie, la médaille d'or de la Valeur militaire ;

« Au nom de S. M. le roi des Belges, la croix de Léopold Ier ;

« Au nom de S. M. le roi de Serbie et de S. A. le Régent, la médaille d'or de la Bravoure militaire ;

« Au nom de S. M. le roi de Monténégro, la médaille d'or Ohilitch ;

« Au nom du gouvernement de la République, la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre française. »

Nul mot ne peut rendre l'impression de cette litanie d'honneur. Les puissances sont là, non pas seulement représentées, mais présentes. Et pourtant, ce qui donne tant de majesté et de pathétique à la scène, c'est une autre présence, invisible celle-là, qui s'impose à la pensée de tous les assistants. On la cherche des yeux, et, sans la voir, aucun doute n'est possible : elle est là. La ville s'est faite esprit : elle est au milieu de nous. La ville, non pas seulement ses remparts et ses maisons, la cité militaire et la cité civile, non pas seulement son corps troué de cent mille blessures, mais son âme, c'est-à-dire les milliers d'hommes accourus de tous les points de France, tous ceux qui, pour elle et devant elle, ont tenu dans les ravins, sur les collines, dans les villages, dans les forêts, partout où elle était menacée, ceux qui ont tout supporté pour elle, les rigueurs des saisons et les supplices du fer et du feu, les cruautés de la nature et celles, bien pires, de l'ennemi, et tous les morts enfin, qui resteront à jamais couchés dans cette terre de Meuse dont leur chair aura fait une terre humaine...

Le cérémonial s'accomplit. Une à une les décorations sont épinglées sur le coussin qui est présenté par le magistrat municipal de Verdun.

Voici la croix d'émail blanc de Saint-Georges, portée par un ruban rayé noir et orange, et la Military Cross d'argent, au ruban blanc et violet. La médaille d'or de la Valeur militaire, aux armes de la maison de Savoie, avec l'inscription : *Alla cita di Verdun* 1916, est suspendue à un ruban vert ; à un ruban rouge, la médaille d'or de la Bravoure militaire de Serbie. Voici la croix de Léopold Ier, au ruban amarante, et la médaille d'or Ohilitch du Monténégro, aux couleurs nationales : rouge, bleu et blanc. Voilà enfin notre croix de guerre et notre Légion d'honneur. Les chefs des missions étrangères se sont rapprochés et passent les insignes au Président de la République française qui les fixe lui-même. A chaque remise de décoration, la fanfare des chasseurs joue les premières mesures de l'hymne national du pays qui l'a conférée. Puis le tumulte de la *Marseillaise* emplit la voûte.

L'hommage de Verdun ne serait pas intégralement rendu si le grand-maître de la Légion d'honneur ne remettait encore la plaque de grand-officier au général Nivelle, commandant de la IIe armée, comme il l'a remise le 1er mai au général Pétain. Il donne lui-même lecture de la citation : « Commande, depuis quatre mois, une armée qui a résisté victorieusement aux attaques sans cesse renouvelées de l'ennemi et a supporté héroïquement les plus dures épreuves. A affirmé dans ce commandement, avec les plus brillantes qualités de chef, une énergie et une force de caractère qui

ont puissamment influé sur le développement des opérations engagées sur tout le front. Après avoir enrayé l'avance de l'ennemi sur un objectif devenu l'enjeu moral de la guerre, a repris l'offensive pied à pied et, par des attaques répétées, est parvenu à dominer l'adversaire sur le terrain même que ce dernier avait choisi pour un effort décisif. » La bataille portée par lui sur Douaumont, les 22, 23 et 24 mai, pour détourner l'orage de la rive gauche menacée ; les batailles livrées par l'ennemi pour s'emparer de Souville, les 23 juin, 11 juillet, 1er août, 3 septembre ; Souville protégé et les innombrables opérations entreprises par nous pour rétablir notre ligne sur la crête Thiaumont-Fleury, au bois de Vaux-Chapitre et à la Laufée, pendant les mois de juillet et d'août, et pour assurer ainsi une base de départ aux opérations de plus grande envergure dès longtemps projetées ; tout cet effort surhumain pour endiguer le courant et pour le remonter, c'est la tâche accomplie devant Verdun.

A la sortie de l'écoute, comme le cortège officiel va se disloquer, le général Pétain s'avance, le visage rayonnant, vers son successeur au commandement de la IIe armée, et, lui tendant les bras, il lui donne l'accolade. Cette étreinte des deux chefs qui, successivement, ont tenu dans leurs mains le sort de Verdun et qui ont vu ce matin leur œuvre consacrée dans l'histoire, achève de donner à la cérémonie son plein sens et en complète l'émotion.

Les automobiles se sont éloignés. Ils ont franchi

à nouveau la Porte Neuve. Aucun bombardement ne les a menacés. La brume qui recouvre l'horizon a empêché l'observation des avions ennemis. C'est une chance, car il est tombé dans la nuit plus de cinquante obus sur le quartier Chauffour choisi pour l'itinéraire. Verdun, pour sa fête, a été favorisée.

*
* *

Avant de rentrer dans la citadelle, je veux revoir Verdun en ruines. Verdun appelle comme un blessé. Mon fidèle compagnon Louis Madelin et moi, nous gagnons la superstructure et nous voici dans la ville haute. La vieille tour Saint-Vannes, vestige de l'ancienne abbaye, est ébréchée et béante. Un chéneau tordu et menaçant qui se détache d'elle presque à angle droit décrit dans l'air un dessin caricatural. Ce que nous avons à nos pieds, c'est bien la désolation de la Jérusalem du prophète. Nous descendons vers la cathédrale qui dresse, comme deux bras suppliants, ses deux tours presque intactes : l'intérieur sert de garde-meubles provisoire, est encombré de tout un bric-à-brac de pauvres mobiliers sauvés en hâte de maisons en flammes. Nous traversons la minuscule place d'armes, celle-là même où le Kronprinz, qui n'en devait jamais connaître les dimensions, annonçait au début de février que l'Empereur passerait à la fin du mois une revue de fête. Elle est ceinturée

de démolitions qui furent des habitations et abritèrent des familles. Partout des façades branlantes, des murs croulants, des tas de décombres où se peuvent reconnaître les restes de ce qui sert aux hommes dans la vie quotidienne, débris d'ustensiles de ménage, de tables, de chaises, de vitres, de vaisselle et même de jouets d'enfants. Çà et là, un toit paraît intact : on pousse une porte, et l'on trouve le vide.

A peine si, de loin en loin, le canon fait entendre sa voix. La journée est comme ouatée de brouillard. Nous avançons dans une solitude muette, et ce fut une ville. Pas un être vivant, pas même un chien errant. Le silence est le maître de ce désert.

Au coin d'un pont, une sentinelle casquée immobile semble garder ce cimetière de maisons. Nous arrivons à la Porte Chaussée dont les mâchicoulis et les deux tours crénelées n'ont reçu que des meurtrissures, comme un beau visage éclaboussé. Nous suivons le fleuve jusqu'au Cercle militaire. C'est de là que la ville offre un spectacle d'ensemble.

Le ciel est si bas que l'on distingue à peine, en se retournant, la ceinture des collines. De la ville haute au fleuve qui roule ses eaux grises, c'est comme une cascade de ruines. Au-dessus des épaves, comme un vaisseau sur la mer, la cathédrale dresse ses deux tours désolées.

Pour exprimer la douleur de Verdun, il faut remonter le cours des siècles et chercher les images

des *Lamentations* : « Comment est-elle assise solitaire, la cité populeuse ? Elle est devenue comme une veuve... Elle pleure amèrement durant la nuit, et les larmes couvrent ses joues... Les chemins de Sion sont dans le deuil, parce que nul ne vient plus à ses fêtes... » Étrange évocation du prophète : au bord du fleuve, voici que Verdun apparaît comme une veuve, et les larmes couvrent ses joues. Elle appelle la vengeance sur ceux qui lui ont versé l'affliction et qui ont précipité sur elle un torrent de maux.

Nous rentrons dans la citadelle. Là, l'impression est tout autre. Dans cette crypte de Verdun brille la flamme du sanctuaire. Nul vent ne l'éteindra. Elle est le signe de la foi et de l'espérance, — foi dans les destinées de la patrie, espérance dans ses puissances spirituelles et matérielles. Verdun est déjà une défaite allemande. Verdun doit être et sera une victoire française. C'est ici que le cœur de la France a brûlé le plus ardemment...

LIVRE II

LA VICTOIRE AILÉE

I

LES TROMPETTES DE CHARLEMAGNE

21 octobre 1916.

Comme les appels désespérés du fort de Vaux, dans cette semaine tragique de juin où il fut entouré, évoquent à travers les siècles d'histoire française les appels de Roland sonnant de l'olifant, la grande vague d'infanterie qui va déferler dans les ravins et sur les collines de la rive droite de la Meuse et délivrer les deux captifs, Vaux et Douaumont, évoque le retour de Charlemagne sur le champ de bataille de Roncevaux et la vengeance de l'Empereur.

Roland est mort : Dieu en a l'âme aux cieux... L'Empereur, cependant, arrive à Roncevaux. Pas une seule voie, pas même un seul sentier, pas un espace vide, pas une aune, pas un pied de terrain où il n'y ait corps de Français ou de païen...

L'Empereur fait sonner ses clairons. Puis il s'avance à cheval avec sa grande armée. Enfin ils trouvent la trace des païens, et, d'une ardeur commune, commencent la poursuite...

Mais le soir descend, la nuit va recouvrir la retraite de l'ennemi, le temps va manquer pour accomplir la sainte tâche des représailles. Alors l'Empereur met pied à terre et supplie le Seigneur Dieu d'arrêter le soleil dans sa course. L'ange qui lui est préposé vient le rassurer :

— *Chevauche, Charles : la clarté ne te fera point défaut. Tu as perdu la fleur de la France, Dieu le sait. Mais tu peux maintenant te venger de la gent criminelle.*

L'Empereur remonte à cheval. Le soleil s'immobilise dans le ciel. Et les Français ont le temps, avant que la nuit tombe, d'écraser l'armée ennemie. Le comte Roland, les douze pairs de France et leurs compagnons sont vengés.

« *Il a beaucoup appris*, dit le vieux poète, *celui qui connut la douleur.* » Mais il ajoute que le cri des Français est Montjoie et qu'aucune nation ne leur peut tenir tête.

L'olifant de Roland a fait trembler les Pyrénées, tandis que le fort de Vaux n'a adressé que des appels muets, par le vol de ses pigeons ou par ses signaux. Les trompettes de Charlemagne ont rempli de terreur l'armée sarrasine avant que l'ombre de l'Empereur apparût dans le soir prolongé : l'armée allemande devant Verdun sera soudainement avertie, par le vacarme de plus de 600 bouches à feu entrant en action le 21 octobre, de la menace qui pèse sur elle et qui

va la balayer pour la délivrance de Douaumont et de Vaux.

Après les grandes actions du 23 juin, du 11 juillet, du 1er août, du 3 septembre devant Souville, après les durs combats de Thiaumont et de Fleury, il semble, au mois d'octobre, que la bataille de Verdun se meurt. Les communiqués ne lui mesurent plus qu'une place restreinte. Pour nous n'a-t-elle pas rempli son rôle en barrant la route à l'ennemi, en retenant et usant ses forces, en permettant aux Alliés de réaliser leur plan d'offensive générale ? Et pour les Allemands, contraints de faire tête sur la Somme et de parer au désarroi de l'Autriche, n'acceptent-ils pas, avouant leur échec, de rester sur leurs positions ?

Mais cette stagnation, succédant à l'effroyable duel de plus de six mois dont les différentes phases ont passionné l'univers au point de substituer une bataille d'opinion à la bataille stratégique, ne peut être qu'une apparence. Les positions mêmes occupées par l'ennemi ne lui permettent pas de renoncer à Verdun. Il n'est pas assez éloigné de Souville et de Froideterre pour n'en pas subir la hantise. L'orgueil et la tactique, le regard du monde et la manœuvre montrent les mêmes exigences. Le 21 juillet, le Kronprinz, haranguant un régiment, le 53e de la 50e division, l'a dit après avoir rappelé les efforts accomplis par ses troupes : « ... Pour les rudes combats sur le plateau de Vaux, pour la fidèle résistance dans le difficile secteur de combat, dans le difficile

terrain sur la hauteur de Vaux, pour tout cela la Patrie demeurera reconnaissante à la division avec qui votre brave régiment a conquis d'immortels lauriers. C'est pourquoi je suis venu ici vous remercier, remercier chacun de vous de tout cœur. Les Français se figurent maintenant que nous allons desserrer notre étreinte à Verdun parce qu'ils ont enfin commencé leur grande offensive sur la Somme. Au contraire, ils se verront déçus, et nous leur montrerons qu'il n'en sera pas ainsi... » La volonté allemande n'est donc pas, ne peut pas être d'abandonner l'offensive sur Verdun. Mais, forcé de combattre ailleurs, l'ennemi a dû resserrer son champ d'action sur la rive droite de la Meuse. Au mois d'octobre, son front entre le bois d'Avocourt et les Éparges est occupé par quinze divisions, dont huit sur le front d'attaque (entre la carrière d'Haudromont et la Laufée), disposées de l'ouest à l'est dans l'ordre suivant : 14e, 13e et 25e divisions de réserve, 34e division, 54e division de réserve, 9e division, 33e division de réserve, 50e division. Prépare-t-il de nouvelles opérations ? Dans tous les cas la disposition et l'importance des forces qu'il maintient en ligne prouvent sa quasi-certitude de garder ses positions en attendant l'exécution d'autres projets.

De son côté, le commandement français ne peut accepter de laisser la ligne au point où l'ont portée les derniers combats des premiers jours de septembre. Il a réagi contre chacune des

grandes attaques allemandes. Ces répliques qui nous ont restitué la crête Fleury-Thiaumont et celle de la Haie-Renard ont rendu à nos troupes l'ascendant moral, indispensable à une plus vaste entreprise. Elles ont rétabli en avant de Souville, but immédiat des offensives ennemies, une barrière, de la route de l'ouvrage de Thiaumont au bois de Vaux-Chapitre, mais une barrière qu'il faut consolider, et, partant, porter plus avant. C'est alors (mi-septembre) que la bataille paraît se ralentir. Le duel d'artillerie, dans ce secteur éternellement tourmenté, se mène à l'économie. Et l'infanterie ne sort plus de ses trous. Les deux adversaires restent en présence, l'un rivé à ce Verdun devant lequel il s'use et ne pouvant, au point où il est parvenu après tant de mois et tant de pertes, renoncer à son but sans humiliation, l'autre préparant la vaste et foudroyante opération qui va devenir la victoire de Douaumont-Vaux.

Le 21 octobre, le temps s'élève, facilitant les observations par ballons et avions. Ainsi, le 21 février, s'était-il élevé pour le grand départ allemand contre Verdun. La revanche est prête. Notre artillerie entre en action.

Sur tout l'immense champ de bataille ont retenti les nouvelles trompettes de Charlemagne. La terre tremble et les deux captifs, Douaumont et Vaux, attendent frissonnants...

II

LA MAIRIE DE X...

X... est un gros village dont le bas est traversé par la route de Bar-le-Duc à Verdun et qui s'étage sur la pente de l'un de ces longs vallonnements dont le pays de Meuse est parcouru. Son église le domine et la petite flèche de son clocher s'aperçoit de très loin. Le paysage qui l'entoure fait alterner les boqueteaux et les prairies, les coteaux et les plaines. Les mouvements de terrain, presque réguliers, semblent moutonner, comme les lentes vagues de l'Océan. La mairie, en retrait de la grande route, est un gros bâtiment carré, orné d'un fronton en arc de cercle et précédé d'un perron à double escalier massif. Devant ce monument banal, qui donc passera plus tard sans s'arrêter ? Car il est tout chargé d'histoire. C'est là que furent élaborés les plans de la bataille de Verdun, c'est de là que sont partis les ordres. Là, le général de Castelnau reçut le 25 février 1916, par un temps de neige, le général Pétain qui venait prendre le commandement de l'armée de Verdun. Là, le général Pétain,

chargé d'enrayer les efforts que prononçait l'ennemi sur ce front, devant la puissance et le développement d'une attaque qui, de la rive droite, gagnait la rive gauche et s'étendait d'Avocourt aux Éparges, tantôt simultanément et tantôt successivement, prépara cette résistance célèbre qui devait rendre la rupture du front impossible. Là, le général Nivelle, prenant à son tour le 1er mai le commandement de la IIe armée, où il trouve un chef d'état-major, le colonel de Barescut, et un état-major éprouvés par son prédécesseur, mit au point l'opération qui devait changer l'échec allemand en définitive victoire française et restituer à la place forte la ceinture intégrale de ses forts.

Dès le mois d'avril il a jeté les yeux sur Douaumont. Il commandait alors le 3e corps. Il prend le secteur dans les conditions les plus défavorables ; l'ennemi vient de s'emparer du bois de la Caillette et descend dans le ravin du Bazil. Quelques jours plus tard il lui faisait remonter les pentes et poussait jusqu'aux approches du grand fort ses postes d'écoute. En mai, quand l'ennemi prononce sur la rive gauche une offensive qui, momentanément, le met en possession de la cote 304, il libère cette rive gauche menacée par le moyen d'une attaque montée sur la rive droite qui réussit à s'emparer (22 mai) du fort de Douaumont où nous ne pouvons, il est vrai, nous maintenir. L'attaque a été menée par la 5e division (général Mangin). Douaumont repris a été reperdu.

— Nous le reprendrons, a déclaré calmement

le général Nivelle, d'accord avec le général Pétain, commandant le groupe d'armées.

Voici que l'heure est venue. La méthode des offensives de détail, qui a donné en juillet, en août, en septembre de bons résultats, puisqu'elle nous a permis de réduire le saillant creusé dans nos lignes par les opérations allemandes du 23 juin, du 11 juillet, du 1er août et du 3 septembre, doit être abandonnée. Toute progression nous mettant en vue de l'ennemi, la position nouvelle serait immédiatement rendue intenable ; toute action de détail réussie serait à reprendre fatalement. Seule une action à grande envergure qui reporterait notre ligne en avant et au delà de l'ancienne barrière des forts, ôterait à l'ennemi ses observatoires, nous restituerait la supériorité du terrain, libérerait définitivement Verdun. Ne pas se contenter de batailler pour reprendre Thiaumont ou la batterie de Damloup, mais emporter d'un seul élan Douaumont et Vaux et les ravins et les collines qui les entourent : tel est l'objectif. Au général Mangin a été confié le commandement des troupes d'attaque.

Cette vaste opération présente de graves difficultés. L'audace de sa conception doit plaire à celui qui, dès qu'il a mis les pieds sur la rive droite de la Meuse, a affirmé son esprit d'offensive. Le 5 avril, le commandant du 3e corps, rédigeant un de ses ordres, écrivait : « Jamais on ne voit la riposte immédiate qui renverse les rôles, le coup de poing donné par réflexe immé-

diat, en riposte au coup de poing reçu. » De l'assailli, il entend faire l'assaillant. « Dans l'exécution de l'attaque, reprend-il le 21 avril, on n'est jamais trop audacieux. Avec de l'audace, rien d'impossible. » Mais à l'audace doit correspondre la préparation minutieuse qui prévoit et force la chance. « J'aimerais mieux, a-t-il dit encore, ne rien faire que d'engager une opération qui serait mal préparée. »

L'attaque frontale d'un adversaire posté à travers un terrain découvert est, à la guerre, une des manœuvres les plus hardies. L'histoire nous montre la rareté de son succès. La ligne ennemie en avant de Douaumont et de Vaux présente un ensemble de positions formidables. Où l'assaillant trouvera-t-il le secret de sa supériorité ?

Le commandement n'a pas cru indispensable de la rechercher dans le nombre. Par son deuxième bureau d'état-major, il connaît très exactement le chiffre et la valeur des unités allemandes qu'il a devant lui sur le front qu'il veut attaquer entre Thiaumont et la Laufée : 21 bataillons en première ligne, 7 en soutien, 10 en réserve. Il sait pareillement le nombre de bataillons qui, derrière ces troupes, peuvent être alertés et alimenter le combat. Il ne mettra lui-même en ligne que trois divisions : la division Guyot de Salins, composée de zouaves, de tirailleurs et de marsouins, la division Passaga et la division de Lardemelle, — fantassins et chasseurs à pied, — la première renforcée du 11e régiment d'infanterie, et la der-

nière d'un bataillon du 30e. Mais il aura sous la main les réserves suffisantes, prêtes à relever en cas de nécessité les divisions d'attaque sur le terrain conquis et à assurer, soit son occupation définitive, soit la progression ultérieure, plus deux divisions en réserve d'armée. Ces troupes ont précédemment occupé le secteur Thiaumont-Fleury-Vaux-Chapitre : elles connaissent donc le terrain et l'adversaire. La division Guyot de Salins depuis près de deux mois, les deux autres depuis plus de trois semaines, ont été retirées du front et mises au repos et à l'instruction dans la zone des étapes, en arrière de Bar-le-Duc. Cette instruction, après les avoir remises en main, les a préparées directement au but poursuivi. Un terrain a été aménagé qui figurait le terrain de combat. Un plan du fort de Douaumont y fut même dessiné si exactement que, lorsque le bataillon chargé de prendre le fort y parviendra, chaque soldat gagnera presque machinalement le poste qui lui aura été assigné. A la supériorité du nombre, le commandement a préféré la supériorité de la valeur individuelle, de la valeur morale et de l'habileté technique.

Au mois d'avril, avant de lancer une troupe à l'assaut, le général Nivelle écrivait dans un ordre du jour : « Que tous, avant de partir, aient jeté leur cœur par-dessus la tranchée ennemie. » Devenu commandant d'armée, il affirme, dans une note du 17 octobre, la puissance de l'ascendant moral : « Vingt-sept mois de guerre, dit-il, huit

mois de bataille à Verdun ont affirmé et confirment tous les jours davantage la supériorité du soldat français sur le soldat allemand. Cette supériorité, dont il faut que tous aient conscience, est encore accrue par la diminution progressive de qualité des troupes que nous avons devant nous et dont beaucoup reviennent de la Somme très affaiblies au matériel comme au moral. Cette supériorité se manifeste par la facilité avec laquelle les prisonniers se sont rendus, aux dernières affaires, en groupes nombreux, même avant l'assaut... Aucun moment ne saurait donc être plus favorable pour attaquer l'ennemi, lui faire de nombreux prisonniers, mettre définitivement Verdun à l'abri de ses entreprises, abaisser encore le moral de la nation et de l'armée ennemies. Une artillerie d'une puissance exceptionnelle maîtrisera l'artillerie ennemie et ouvrira la voie aux troupes d'attaque. La préparation dans toutes ses parties est aussi complète, aussi parfaite que possible. Quant à l'exécution, elle ne saurait manquer d'être également parfaite, grâce à la discipline, à la bonne instruction, à la confiance et à l'entrain résolu des troupes qui auront l'honneur d'en être chargées. Leur volonté de vaincre, d'apporter un gage important de plus à la Victoire définitive, de couvrir leur drapeau de nouvelles gloires, rend un succès magnifique absolument certain. »

Cette préparation « aussi complète, aussi parfaite que possible » comporte, outre l'instruction

et le moral des troupes, leur équipement, leur armement, leur transport rapide à pied d'œuvre afin que les relèves s'effectuent sans fatigue avant l'attaque. Les services d'arrière fournissent la remise à neuf de tous les équipements, les vivres de réserve de la meilleure qualité et du moindre poids, les outils, les munitions ; et quant à l'armement nouveau, il est si complet qu'il permet à l'infanterie de résoudre par ses seules ressources de nombreux problèmes du champ de bataille. Les transports auront leur part dans le succès, pour l'ordre et l'exactitude de leur marche, selon les horaires et les itinéraires combinés.

« C'est par le feu et non par le choc que se décident aujourd'hui les batailles », constatait déjà Napoléon. Dès avant la préparation directe de l'opération du 24 octobre, notre artillerie empêche l'ennemi de mettre en état un sol bouleversé par les combats de juillet, d'août et du commencement de septembre : ainsi ne dispose-t-il que de rares boyaux pour gagner sa première ligne. Qu'on se rende compte, pour l'emploi de l'artillerie, des difficultés du problème qui consiste à disposer sur le terrain le nombre de batteries estimées nécessaires, souvent sur plusieurs lignes successives, dans tous les emplacements favorables, à les dissimuler aux vues aériennes, à combiner les moyens de transport pour les innombrables tonnes de munitions qu'exige la consommation de la guerre actuelle, à abriter pièces, servants et munitions pour les préserver

des vues et du tir ennemi. Il faut, en outre, étudier minutieusement les objectifs à battre, par les moyens les plus scientifiques : photographies, instruments d'optique perfectionnés, etc., installer les communications sûres qui permettent aux observateurs et aux cadres d'opérer en tout temps, malgré les bombardements ennemis les plus violents, suivre au fur et à mesure des destructions obtenues l'état des travaux de l'adversaire, surveiller les réfections ou les ouvrages nouveaux qu'il improvise, repérer les batteries qu'il renforce ou qu'il déplace, afin de pouvoir les combattre efficacement. Le travail de l'artillerie réclame une précision mathématique en même temps qu'une direction qui se peut comparer à celle du chef d'orchestre par qui la partition est interprétée et de qui les instruments reçoivent la mesure et l'élan. Et quelle savante orchestration que celle-ci où, de l'artillerie lourde à grande portée à l'artillerie de campagne et aux engins de tranchées, chaque batterie, chaque canon doivent tenir leur partie! L'accumulation des moyens matériels ne vaut que par la rigueur de l'organisation qui les met en œuvre. L'agencement de cette organisation dans la bataille de Douaumont-Vaux, a été poussé à la perfection.

Non moins étudiée est la série des ordres qui fixent les différentes phases de l'attaque. Le commandement a décidé d'atteindre un objectif qui, sur un front de 7 kilomètres, constituerait

un gain de 3 kilomètres de profondeur en moyenne, des carrières d'Haudromont à l'ouest à la batterie de Damloup à l'est, en y comprenant les forts de Douaumont et de Vaux. Ce dernier devait primitivement faire l'objet d'une opération postérieure, puis il fut compris dans le plan général. Ainsi la barrière des forts dressée devant Verdun serait-elle intégralement rétablie. Or le terrain à parcourir, battu depuis tant de mois, creusé de trous d'obus qui, souvent remplis d'eau, forment fondrières, ajoute des obstacles naturels aux obstacles dressés par l'ennemi. Ces derniers, l'artillerie les réduira, tout au moins dans leurs parties essentielles. Pour les autres, la qualité des troupes et leur connaissance du secteur en répondent. Il faut pourtant insister sur cette difficulté du terrain, sans quoi l'on ne se rendrait pas un compte suffisant de l'effort et de la valeur des troupes. « On a souvent tenté, a écrit le capitaine Gillet qui connaît le secteur et qui est, dans la vie civile, un critique d'art au style riche et savoureux, de décrire ce lieu indescriptible, ce paysage sans nom qui s'étend maintenant de Souville à Douaumont. Un général qui a parcouru les champs de bataille de tous les fronts assure qu'il n'y en avait pas, fussent les marais de Pinsk, de comparables à celui-là. On parle de paysages de cratères : ce qui en donnerait l'idée la plus exacte, ce sont les abords fangeux d'un abreuvoir piétiné par des milliers de bêtes. Mais il faut se figurer, au lieu d'empreintes

de sabots, des entonnoirs où des cadavres flottent comme des mouches dans un bol. Car, avec l'habitude qu'ont les sources dans ce pays convexe de se percher sur les hauteurs, chaque trou devient un trou de boue rempli d'un dépôt visqueux de vase et d'eau croupie. Il y a eu là des drames, des sinistres, des engloutissements d'hommes happés par ces trous. Tel part en corvée dans la nuit, tel coureur emporte un message, qui ne revient jamais et dont on n'a plus de nouvelles. L'eau est sur ces plateaux une ennemie plus traîtresse, plus enveloppante, plus redoutable que le feu. A de certains endroits, autour du fort de Douaumont, cette argile détrempée, suante comme du beurre, a été tellement brassée, fouettée par les obus qu'elle a pris tout entière une boursouflure d'écume, la consistance d'une mousse de savon, l'apparence de ces grands bouillonnements de lait qui est celle des mers en furie. »

Afin de ne pas excéder sur un pareil terrain les forces humaines, la marche en avant sera coupée en deux parties. Dans une première avance, le groupement des divisions d'attaque doit s'emparer de la ligne générale suivante : carrière d'Haudromont, ligne à contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Dame, retranchement au nord de la ferme Thiaumont, batterie de la Fausse-Côte, éperon sud-est du bois de Vaux-Chapitre et, devant le fort de Vaux, tranchée Viala au bois Fumin, Petit Dépôt à droite de la route du fort, tranchées de Steinmetz et

Werder face à la batterie de Damloup. Maîtresses de cette position, les troupes la consolideront immédiatement, sans répit, en la reliant aux organisations de départ et en assureront l'occupation par des unités spécialement désignées, tandis que des reconnaissances seront poussées au contact de l'ennemi. L'objectif assigné à la seconde phase de l'action est ensuite celui-ci : ligne à contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Couleuvre, village de Douaumont, fort de Douaumont, pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte, digue de l'étang de Vaux, village et fort de Vaux, enfin batterie de Damloup. Cette deuxième position conquise doit être occupée dans les mêmes conditions que la première.

Entre ces deux objectifs, un arrêt d'une heure permettra aux troupes de s'organiser et de reprendre leur dispositif de combat. La liaison, toujours si délicate et importante entre l'artillerie et l'infanterie, est réglée dans le temps selon un horaire fixé, ce qui apparaît possible pour une opération limitée et ce qui évitera la difficulté ou la confusion des signaux. Les tirs s'allongeront selon le rythme fixé à la marche, et cette marche s'accomplira collée aux barrages successifs.

L'installation sur les positions est réglée de façon à éviter le désordre qui souvent suit l'assaut, la crise de détente et d'incertitude qui peut fournir à l'ennemi l'occasion de contre-attaquer et réoccuper le terrain perdu. Chaque

chef de section est muni d'un plan à grande échelle et sait exactement où il doit poster ses hommes ; les compagnies de mitrailleuses connaissent d'avance l'emplacement de leurs pièces et leur mission.

Ainsi la manœuvre est-elle articulée et prête à prendre vie sur le terrain. A partir du 15 octobre elle pouvait jouer. Il fallait un temps favorable. Le 20 octobre, le baromètre monte, présageant une période sèche. Les bulletins météorologiques sont rassurants. Le 21 octobre, docilement, le soleil se lève, éclairant les tristes et arides paysages de Meuse où va se livrer la bataille. Les avions courent dans le ciel, les ballons se hissent en l'air, formant une immense ligne de transmission. Après de courts réglages, l'artillerie entreprend son œuvre de mort. Le jour est arrêté : les troupes d'attaque partiront le mardi 24 octobre. L'heure sera fixée ultérieurement.

A la mairie de X... le général et son état-major ont achevé l'œuvre de préparation.

III

LE CARREFOUR

22–23 octobre 1916.

Sur la route de Bar-le-Duc à Verdun, à quelques kilomètres de la ville et de la Meuse, un carrefour a été aménagé pour le tournant des camions automobiles. Les troupes l'appellent le *Tourniquet.* C'est là que les régiments amenés pour prendre part à la bataille et relever les camarades en ligne descendent de voiture pour gagner leur secteur à pied.

La route de Bar coupe à angle presque droit la route de Sainte-Menehould à Verdun. Ce vallon, que pressent des pentes couronnées d'arbres, s'en va d'un côté vers l'Argonne, de l'autre vers le fleuve. Ces pentes portent des villages improvisés, bâtis en planches, — cantonnements, magasins ou ambulances, — des écuries ouvertes, des abreuvoirs. Ce n'est qu'un rappel des travaux de construction prodigieux effectués dans toute la région pour supporter le poids de la bataille : voies ferrées, routes, gares, approvisionnements,

camps, hangars, aqueducs, etc. La guerre moderne exige des ingénieurs, des architectes, des entrepreneurs, des hydrographes, des forestiers, des charpentiers, des cantonniers, etc.

Les camions s'arrêtent, puis décrivent un cercle et vont à vide prendre la file pour le retour. Les hommes qui descendent se rangent par bataillons en masse dans les prairies voisines, si piétinées que l'herbe en a disparu, forment les faisceaux, boivent le café suivant l'heure ou mangent la soupe. Puis, en ordre, ils prennent le chemin de Verdun qu'ils vont contourner pour atteindre à la nuit les boyaux d'accès. En s'éloignant, ils dessinent de petites lignes bleues, bientôt confuses, et l'on dirait sur la terre brune une fumée légère au bord des bois déjà dépouillés à demi.

Je n'ai jamais passé là, — et combien de fois en ai-je eu l'occasion ! — sans m'arrêter pour regarder ces départs. De ces soldats qui vont et viennent au repos, allument le feu, l'alimentent de bois mort, font la cuisine, se groupent entre amis pour avaler la soupe ou le café, fument, plaisantent, insouciants, ou s'isolent pour sortir de leur musette une feuille de papier à lettre et la remplir d'un crayon rapide et appliqué, avant de reprendre leur fourniment et leurs armes au signal du commandement et de marcher ils savent où : de ces soldats tous les visages parlent, les uns jeunes, les autres mûrs, tous bronzés, poussiéreux, tendus, beaux et divers

comme le sol de France. Parmi eux il y en a de désignés pour la patrie. Tous ne redescendront pas du secteur. Et tous y montent sans se détourner.

Il semble que cette fois le départ n'ait pas la même gravité : est-il plus insouciant ou plus confiant ? Il y a plus de gaieté dans les propos, sur les figures. Est-ce le pâle soleil d'automne qui détend les nerfs et caresse les yeux ? Un mot passe et repasse comme une paume qu'on se lance en manière de jeu : Douaumont. C'est si bizarre d'entendre le nom menaçant de la fameuse « pierre angulaire » ainsi traité familièrement ! Il semble qu'on aille à Douaumont comme on va à Saint-Germain ou à Versailles. Une promenade, quoi, et un déjeuner sur l'herbe ! Voici des zouaves, et des tirailleurs, et des marsouins. C'est la division Guyot de Salins qui achève de débarquer. Elle ne doute pas une minute de la conquête de Douaumont. Sans doute lui a-t-on monté la tête : mais quel feu et quelle certitude ! Les marsouins, surtout, ne cachent pas le but qui leur est fixé. Douaumont est devenu leur propriété, leur villégiature. Malheur à qui voudrait le leur enlever ! Tout de même, il leur faudra le prendre.

Le général de Salins connaît ses hommes et sait leur parler. Breton d'Auray, il a beaucoup voyagé, beaucoup « roulé ». Il compte à son actif de nombreuses campagnes coloniales. Colonel à Madagascar, au début de la guerre, il a pu

rentrer en France à la fin de 1914. Voici l'ordre du jour qu'il a adressé à sa division :

L'heure est arrivée où, après avoir barré pendant huit mois la route de la France à notre ennemi séculaire et exécré, l'héroïque armée de Verdun va à son tour prendre l'offensive.

A la ... division, déjà illustre par ses brillants faits d'armes sur l'Yser, à la cote 304, à Vaux-Chapitre, à Fleury, incombe l'honneur insigne de reprendre le fort de Douaumont.

Zouaves, marsouins, tirailleurs, Sénégalais, vont rivaliser de courage pour inscrire une nouvelle victoire sur leurs glorieux drapeaux.

Deux des régiments de la division ont déjà été cités à l'ordre de l'armée ; les deux autres brûlent du désir de l'être à leur tour.

Vos baïonnettes seront appuyées par le travail formidable de 650 canons. Vous serez appuyés à gauche par le 11e régiment d'infanterie, qui a fait ses preuves à Thiaumont, et à droite par la belle division Passaga, composée de chasseurs à pied et de régiments d'élite d'infanterie.

Votre victoire est certaine : le châtiment est proche pour le Boche abhorré.

En avant pour la France !

Le général Passaga, qui commande la division voisine, n'a pas été en reste. Lui aussi a servi aux colonies. Il a pris part en 1892 à l'expédition du Dahomey, où il a été blessé. C'est un

chef expérimenté, calme, toujours maître de lui. Il appelle sa division *la Gauloise*, et voici en quels termes il lui propose, de son côté, un match avec les divisions concurrentes :

Officiers, sous-officiers, soldats,

Il y a près de huit mois que l'ennemi exécré, le Boche, voulut étonner le monde par un coup de tonnerre en s'emparant de Verdun. L'héroïsme des poilus de France lui a barré la route et a anéanti ses meilleures troupes.

Grâce aux défenseurs de Verdun, la Russie a pu infliger à l'ennemi une sanglante défaite et lui capturer près de 400,000 *prisonniers.*

Grâce aux défenseurs de Verdun, l'Angleterre et la France se battent chaque jour sur la Somme, où elles lui ont déjà fait près de 60,000 *prisonniers.*

Grâce aux défenseurs de Verdun, l'armée de Salonique, celle des Balkans, battent les Bulgares et les Turcs.

Le Boche tremble maintenant devant nos canons et nos baïonnettes. Il sent que l'heure du châtiment est proche pour lui.

A nos divisions revient l'honneur insigne de lui porter un coup retentissant qui montrera au monde la déchéance de l'armée allemande.

Nous allons lui arracher un lambeau de cette terre où tant de nos héros reposent dans leur linceul de gloire.

A notre gauche combattra une division déjà

illustre, composée de zouaves, de marsouins, de Marocains et d'Algériens : on s'y dispute l'honneur de reprendre le fort de Douaumont.

Que ces fiers camarades sachent bien qu'ils peuvent compter sur la Gauloise pour les soutenir, leur ouvrir la porte et partager leur gloire !

Officiers, sous-officiers, soldats,

Vous saurez accrocher la croix de guerre à vos drapeaux et à vos fanions ; du premier coup, vous hausserez votre renommée au rang de celle de nos régiments et de nos bataillons les plus fameux.

La Patrie vous bénira.

Cet ordre du jour, c'est un sous-officier de chasseurs à pied qui me l'a montré. Il le remâchait comme un cheval son avoine.

— Douaumont ! me dit-il. Pourquoi *leur* a-t-on donné Douaumont ?

Il enviait les marsouins, les tirailleurs et les zouaves.

— Il faudra le prendre, objectai-je.

Il me considéra, étonné :

— Oh ! c'est couru, déclara-t-il simplement.

Quelles troupes que celles-ci qui, d'avance, se disputent l'enjeu ! Et quelle influence d'hypnose exerce sur tous ce nom de Douaumont ! Je n'ai guère assisté à un départ aussi plein d'ardeur. D'habitude, on montre moins d'entrain, plus de souci. Le secteur n'est pas engageant : il est connu et il ne jouit pas d'une réputation de tout repos. Tandis que ces régiments vont au but avec certi-

tude, Douaumont, ce formidable Douaumont tombé on ne sait comme le soir du 25 février, où la division Mangin n'a pu se maintenir le 24 mai après y être rentrée le 22, leur appartient d'avance.

*
* *

Les soldats de la division de Lardemelle — chasseurs et biffins — n'auront pas Douaumont devant eux. Vaux est leur objectif. Dur objectif : là, chaque pouce de terre représente des vies humaines. Nulle part on ne s'est tant battu. Le ravin des Fontaines, c'est le ravin de la Mort. Le bois Fumin n'a plus un arbre. Le secteur de Vaux, c'est un cercle de l'Enfer. Les soldats de la division de Lardemelle sont des hommes graves qui viennent pour la plupart de pays montagneux, la Savoie, le Dauphiné, le Bugey. L'existence y est sévère. Il n'y a guère parmi eux de jeunes gens aventureux, avides de courir le monde, comme il y en a parmi les zouaves, les marsouins, les tirailleurs. Un coin de sol de France, toujours le même, leur suffit. Puisqu'il faut en conquérir un autre, ils sont prêts. Mais qu'on ne leur dise pas de phrases : ils sont réfléchis, ils s'expriment peu, ils sentent en dedans. Point n'est besoin de leur adresser des exhortations. Ils feront leur devoir, tout leur devoir, et même au delà, résolument, mais sans vaine gloire et sans éclat. On peut leur demander les plus grands sacrifices : seulement, il est inutile d'y substituer des images, car ils

voient clair et ils voient de loin. Troupe de paysans obstinés et endurants, troupe facile à mener pour qui la connaît.

Le général de Lardemelle est un des plus jeunes divisionnaires de l'armée. Il s'est distingué en Chine à la défense de Tien-Tsin, lors de la révolte des Boxers. Chef d'état-major d'un corps d'armée, puis d'une armée au début de la guerre, il a commandé ensuite une division en Orient. Il revient de Salonique et Verdun l'a reçu.

Le long du bois à demi dépouillé, dont le soleil d'automne caresse les dernières feuilles d'or et de rouille, les bataillons se suivent dans la direction de Verdun, laissant entre eux des intervalles. Bientôt, ils ne font plus qu'une légère trace bleue, petite fumée surgie du sol de France, d'une couleur semblable à celle qui monte des villages paisibles à l'heure du retour des champs.

Les trois divisions d'attaque vont occuper leurs parallèles ou leurs tranchées de départ.

*
* *

Les camions automobiles vides attendent au carrefour. Ils doivent emmener jusqu'aux cantonnements de repos, dans la vallée de l'Ornain ou dans celle de la Saulx au sud de Bar-le-Duc, au fur et à mesure qu'elles seront relevées, les troupes des deux divisions qui ont été chargées d'aménager le secteur de combat.

Après les opérations des mois de juin, juillet,

août et début de septembre menées de la carrière d'Haudromont à la Laufée, le sol était si bouleversé qu'il n'y restait plus trace des anciens travaux. Il fallait créer des boyaux, des abris pour les renforts, pour les postes de commandement et de secours, pour les batteries, pour les dépôts de munitions. Le mauvais temps qui fut, au commencement d'octobre, presque continu, le bombardement ennemi qui ne cessait jamais, obligeaient à reconstruire plusieurs fois abris et tranchées. Cependant, avec une obstination qui sut triompher de tous les obstacles, les travaux ont été achevés en temps voulu. A partir du 15 octobre, date primitivement fixée, nous pouvions aborder l'ennemi. Il ne restait plus qu'à guetter l'heure favorable pour la préparation d'artillerie.

C'est une manière de combattre que de creuser la terre sous le feu, et il est juste d'associer à l'œuvre de la victoire ceux qui l'ont laborieusement préparée et ne la verront pas.

Les voici qui, à leur tour, viennent s'embarquer au *Tourniquet*. A les voir de loin qui grossissent le long du bois, sur la prairie ou sur la route, on ne peut songer à les comparer à de la fumée bleue au ras du sol. Bien plutôt on croirait de la terre en marche. Sont-ce des hommes ou des blocs de boue ? Du casque aux godasses, c'est la même teinte uniforme, cette argile brune de Verdun dont tout soldat qui a passé là reconnaît la couleur et l'odeur, et qu'il ne saurait plus

confondre avec celle d'Artois ou de Champagne. Elle recouvre les capotes, les culottes, les molletières, les ceinturons et les courroies, les bidons et les musettes, jusqu'aux fusils, jusqu'aux visages. Dans ces visages barbus ou mal rasés, hâves, creusés et bronzés, les yeux brillent de fierté et d'espoir. Fierté de la besogne faite, espoir du repos gagné. Les corps se courbent sous le sac, les mains s'appuient sur des bâtons, les pieds traînent. Le poids que ces épaules portent peut bien les faire plier : c'est un faix de vingt jours de peine au moins. Le retard de l'attaque a prolongé le dur labeur. Ils sont à l'extrémité des forces humaines, cette extrémité qui n'était peut-être connue de personne avant la bataille de Verdun. De bons cantonnements les attendent. Demain, déjà, lavés, brossés, ayant dormi leur saoul, ayant mangé sans marmites, ils seront tout autres. Mais leur défilé, aujourd'hui, est glorieux et douloureux ensemble. C'est la marche lente des boueux.

Ils montent péniblement dans les camions béants, ils s'aident à se hisser à l'intérieur, ils s'installent sur les banquettes après avoir ramassé en tas, soigneusement, les armes, les fourniments, les sacs. Alors les pipes s'allument, la respiration se modère, mais la conversation ne reprend pas encore. La fatigue clôt les bouches. Les moteurs ronflent, les automobiles démarrent, la poussière vient se coller sur la boue, et dans les visages gris les yeux brillent comme des veilleuses dans les chapelles.

Ils ne verront pas l'attaque. Ils ignoreront, cette fois, son angoissant réveil, les serrements de mains aux camarades, l'anxiété du départ, mais aussi la marche en avant, la conquête, la victoire. Cependant ils ne sont pas tous revenus. Ils ont laissé du monde là-haut, l'outil ou le fusil aux doigts. La mort frappe au hasard travailleurs ou guetteurs. Et les revenants aux faces de boue et de poussière, aux regards chargés d'ombre, disparaissent presque sans parler sur le chemin par où les troupes d'attaque sont venues, joyeuses, pour délivrer Douaumont et Vaux...

IV

LE MOULIN

23 octobre 1916.

« C'est la jeunesse de la vie, ce sont les personnes qui font les beaux sites [1]. »

Ce pauvre village meusien, tout près de Verdun, triste et sale, au creux d'un vallon peu profond, partie en bordure de la grande route, partie descendant vers une eau courante comme un bétail cherchant l'abreuvoir, n'a rien qui puisse retenir les yeux. Et pourtant les curieux d'histoire y viendront chercher des évocations.

Sa maison principale est à l'écart, précédée d'une cour, ceinte d'un jardin. C'est le Moulin. Un salon de campagne, assez vaste, occupe la majeure partie du rez-de-chaussée : des tables, des fauteuils de cuir, des cartes sur chevalets ou fixées au mur, le meublent. De lourdes toiles de tente le coupent en deux, séparant le cabinet de travail du général Mangin et celui de son chef d'état-major, le colonel Fiévet.

Le général Mangin, qui commande les troupes

[1] Chateaubriand.

d'attaque, délibère avec le général Nivelle, commandant la IIe armée, et le général Pétain, commandant le groupe d'armées. La pensée de la bataille qui se livrera demain est là. Elle ne serait rien sans l'exécution. L'exécution n'est rien sans elle. Un plan de bataille se porte dans le cerveau comme celui d'une œuvre d'art avant de prendre forme. Il commence de se réaliser dans la préparation ; puis l'action commence. Elle a commencé le 21 octobre par l'entrée en jeu de l'artillerie ; jour par jour, le commandement a pu suivre les destructions. Ce 23 octobre, un incendie s'est déclaré dans le fort de Douaumont à la suite de l'éclatement d'un obus de 400. Les abris des carrières d'Haudromont à l'ouest, de la batterie de Damloup à l'est, sont bouleversés. Les ravins sont fouillés et martelés. Une fausse attaque a invité l'ennemi à dévoiler toutes ses batteries qui viennent d'être reconnues au nombre de 150 environ et dont plus de 60 ont pu être immédiatement et heureusement contrebattues. (C'est ce qu'il appellera dans son communiqué du 24 : briser les attaques françaises.) Les renseignements d'avions et de ballons sont complets et concordants.

« On ne fait de grandes choses, écrivait Napoléon, qu'autant que l'on sait se concentrer tout entier sur un objet, et marcher à travers tous les contretemps vers un même but. » *Marcher vers un même but à travers tous les contretemps :* les trois qui derrière ce rideau de toiles de tente règlent

les dernières dispositions pour l'attaque ont poursuivi depuis des mois le même objet : mettre Verdun hors d'atteinte, et pour cela lui restituer la ceinture de ses forts et de ses collines.

Le soir du 25 février 1916, quand il venait prendre son commandement sur la Meuse, le général Pétain fut accueilli par cette nouvelle : le fort de Douaumont est perdu. Le fort de Douaumont était pris, mais le village tenait. Dès le 26, l'ordre était donné de reprendre le fort. Mais l'ennemi, entré par surprise, s'y était déjà retranché. Le 27, les moyens matériels n'étaient pas à pied d'œuvre et il fallait barrer la route du village assiégé sans arrêt. Le 28, le lieutenant-colonel Joulia, qui avait préparé l'opération, était tué au moment de la conduire. Le 29, les échelles destinées au franchissement des fossés étaient brisées par le bombardement. La malechance s'acharnait contre Douaumont. Le général Pétain n'est pas homme à risquer inutilement des vies. La bataille faisait rage sur tout le front de Verdun : la tâche la plus pressante était d'organiser la résistance afin de garder la rive droite du fleuve. Il remit à plus tard la reprise de Douaumont, car il sait attendre son heure.

Le 3 avril, quand le général Nivelle, qui commandait alors le 3e corps, vint reconnaître le secteur qui lui était confié entre le bois de la Caillette au sud-ouest de Douaumont et Damloup, il fut accueilli par cette nouvelle : — L'ennemi s'est emparé du bois de la Caillette ; il s'est

glissé dans le ravin du Bazil jusqu'à la voie ferrée de Fleury à Vaux. Qu'allez-vous faire ? — Attaquer. Sa volonté d'offensive se manifeste immédiatement. Il a déjà le général Mangin auprès de lui à la tête de l'une de ses divisions. L'ennemi, cependant, ne cesse pas lui-même d'attaquer. Ses attaques et les nôtres se heurtent et se brisent. Les nôtres finissent par l'emporter et il doit remonter les pentes jusqu'aux abords du fort.

C'est dans la région de Frise, où il soutenait à la fin de février une lutte opiniâtre et difficile, que le général Mangin apprit la perte du fort de Douaumont. Ayant lu les radiogrammes allemands, il dit à ses officiers : — Les Allemands s'entendent à tirer parti de cet inconcevable succès. La reprise du fort par nos troupes serait un fait d'armes qui exciterait l'admiration de l'univers. Elle s'impose... — Un mois plus tard, sa division était appelée à Verdun. En avril, elle reprenait la Caillette. En mai elle rentrait — pour quarante-huit heures — dans le fort. Lui-même avait vécu ces deux mois en intimité constante avec ce fameux fort qu'il visait. Dans ses reconnaissances, il l'avait approché de tout près, flairé pour ainsi dire comme une proie.

Ainsi l'opération de demain — 24 octobre — est-elle pour les trois chefs la réalisation d'une volonté ancienne. Un projet longtemps porté, longtemps ajourné par suite des circonstances, s'il prend corps, c'est qu'il est mûr. Pourtant, Douaumont, quel morceau royal ! Il s'élève,

comme un géant, au-dessus des autres collines de Meuse. Il est pour l'ennemi l'observatoire idéal qui domine les deux rives du fleuve. Comment l'ennemi ne mettrait-il pas tout en œuvre pour le garder ? Le fort de Vaux est le soutien ou la menace de la Woëvre. Il est la première clé de Souville. Par Vaux-Chapitre il y conduit. Perdre Vaux, c'est renoncer à Souville. Pour le reprendre, sommes-nous à distance d'assaut ? Le chemin à parcourir est long et épuisant : rien que des trous pleins d'eau croupie, une boue qui colle aux jambes, où l'on risque de s'enliser, un chaos sans nom. Les retranchements sont nombreux et redoutables : l'artillerie ne peut les avoir tous détruits. L'ennemi a dû pousser ses réserves, appeler ses renforts. Il a sept divisions groupées dans le secteur. L'entreprise n'est-elle pas bien audacieuse, au-dessus de nos forces ? L'Allemagne a rempli le monde de ses victoires de Douaumont et de Vaux : pour les célébrer elle a embouché la trompette héroïque, elle a mobilisé toutes les puissances de sa presse et de ses agences. Comment imaginer que d'un seul coup nous jetions à bas tout cet échafaudage laborieusement construit pièce à pièce en huit mois ? Et voici que les doutes reviennent, que l'inquiétude étreint le cerveau et le cœur. Pourquoi, derrière ces toiles de tente, délibèrent-*ils* si longtemps ?

A défaut des paroles non entendues, il y a les visages qui parlent, et voici les trois chefs. Les visages sont tendus, mais visiblement satisfaits.

Ils disent la gravité de la décision prise et l'absolue confiance dans le résultat. Le général Pétain a son air des grands jours : le teint pâle, le clignement des paupières sur les yeux qui indiquent chez lui la préoccupation, mais aussi ce rayonnement du regard, cette majesté de la tête redressée qui impliquent et communiquent la certitude. Le profil régulier et pur du général Nivelle semblerait s'immobiliser comme si le métal de la médaille ou le marbre de la statue le figeait, tant il est calme et respire la paix et l'harmonie, si le mouvement des lèvres ne trahissait, non le doute, mais l'importance de la détermination. Le général Mangin a les pommettes un peu colorées, mais les yeux rient et la bouche est joyeuse : le sanglier a reniflé l'odeur du gibier, il le tient...

J'apprends que rien n'est changé aux ordres : l'heure même est fixée. Cependant le temps est redevenu incertain. Le soir a tiré des brumes sur tout l'horizon. Du fort voisin où je suis remonté je n'ai pu voir ni la ville, ni le fleuve, ni les collines. Les éclairs intermittents des batteries déchirent seuls le paysage de ouate violette, et là-haut ce grand feu qui ne repose sur aucun trépied, qui est comme suspendu en l'air, c'est Douaumont qui brûle.

Voici une poignée de nouvelles. Un pigeon allemand capturé apporte sous son aile l'aveu du désarroi d'un bataillon ennemi à Thiaumont : dans ce message, le chef déclare toutes les tranchées bouleversées et demande instamment la

relève pour le soir même, les hommes n'étant pas en état de combattre. Une centaine de fantassins se sont constitués prisonniers dans la région de Fleury pour échapper au bombardement de leurs abris et, parmi eux, un officier qui, interrogé, a déclaré avec assurance : « Nous ne prendrons pas plus Verdun que vous ne reprendrez Douaumont. »

Pourvu qu'il fasse beau temps demain !

V

LA VICTOIRE AILÉE

24 octobre 1916.

Du sommet de Souville, j'ai vu la Victoire escalader et couronner Douaumont...

Nos batailles modernes ne s'offrent guère en spectacle. Elles sont d'habitude cruelles et mystérieuses. De grands espaces vides parsemés de trous d'obus et coupés de longs sillons qui marquent la terre comme les veines marbrent la main ; des colonnes de fumée qui montent des éclatements ; une ligne d'ombres bleues qui rasent le sol, puis disparaissent ; un reste de village ruiné qui flambe ; un barrage qui s'allume comme une rampe de théâtre et laisse dans l'incertitude du drame qui s'accomplit derrière ce rideau soudainement tiré, — et c'est tout. Ceux qui sont dans la bataille n'en connaissent jamais qu'un épisode. Elle se suit des observatoires dont le champ est souvent restreint et qui se complètent les uns les autres. Elle s'en va dans les postes de commandement, conduite jusqu'à leurs souterrains ou leurs abris par les fils téléphoniques,

transmise par les signaux optiques, volant sur les ailes des pigeons, portée par les coureurs. Mais la victoire du 24 octobre, je l'ai vue se dresser devant moi brusquement, comme un être vivant.

Sans en avoir la portée, sans avoir mis en jeu des forces comparables ni provoqué de telles conséquences, cette journée historique du 24 octobre nous a ramenés aux heureuses journées des 10 et 11 septembre 1914 où l'immortelle manœuvre de la Marne aboutissait à la retraite de l'armée allemande.

*
* *

J'ai traversé Verdun livide et morose au petit jour. Le sentier que j'ai suivi pour atteindre, puis dépasser la caserne Marceau était obstrué par des chevaux morts. Dans la cour intérieure de cette caserne qui n'est plus que décombres, une mare de sang : un attelage et ses conducteurs viennent d'être tués ; des brancardiers emportent un blessé la tête recouverte, « voilé devant la mort comme une femme arabe devant l'amour », me dit mon compagnon qui a vécu en Orient. De là je monte directement à Souville sans prendre le boyau trop boueux. Et je suis surpris de la disproportion entre le tir de notre artillerie et celui de l'ennemi. Nos batteries ne s'arrêtent pas de cracher le feu, tandis que ce chemin de Souville que j'ai connu si marmité est presque de tout repos. La nature est malade, ce ne sont que

bois brisés, défoncements du sol, entonnoirs pleins d'eau, mais on y circule presque tranquillement. Mes derniers souvenirs étaient plus tragiques. Le sommet de la colline offre un spectacle qui dépasse l'imagination : labouré comme si d'invisibles charrues l'avaient retourné, tantôt troué de gouffres et d'abîmes et tantôt redressé en amas de terre, il ressemble à une mer furieuse chargée d'épaves, charriant des cadavres.

La cuvette de Verdun était recouverte de brouillard. J'avais cru percer cette brume en montant : elle m'enveloppe et occupe le plateau de Souville. D'elle rien n'émerge. Elle noie les fonds et les coteaux pareillement. Il n'y a plus de paysage éloigné. Mais elle semble donner de la distance aux objets rapprochés. Un tronc d'arbre mutilé, un entonnoir, une baraque démolie, prennent une importance inattendue. Elle ajoute une sorte d'immensité désolée à l'horreur des lieux dont elle-même, pourtant, impose les limites.

La voûte arrondie de la tourelle nous fait signe. Nous nous engouffrons sans hâte dans l'ouverture. Sans hâte, quand il fallait en juin y entrer ou bien en sortir en courant. Les Boches sont-ils terrorisés ou intoxiqués pour riposter si mal à notre feu d'enfer? La rampe du couloir d'accès est encombrée : des corvées descendent des piles de pains, font rouler des tonneaux avec précaution. On met en sûreté le précieux ravitaillement. J'arrive aux salles du bas : des coureurs sont rassemblés autour d'une lampe dont

la lumière sous l'abat-jour fait apparaître les visages dans un clair-obscur à la Rembrandt ; naturellement, ils jouent aux cartes en attendant les ordres. Dans la salle du fond, je trouve le général Passaga donnant des instructions à des officiers de liaison. Souville est son poste de commandement. Le temps ne lui cause pas d'inquiétude. Le sort en est jeté : il faut courir la chance. Mais, grave et goguenard ensemble, il ne doute point que cette chance ne soit favorable.

Je ressors pour guetter des éclaircies. Le brouillard paraît encore s'épaissir. A dix heures, au moment de casser une croûte, — afin d'être débarrassé de tout souci matériel à l'heure fixée pour l'attaque, — une mauvaise nouvelle nous parvient : le général Anselin, qui commande l'une des deux brigades de la division, vient d'être blessé gravement comme il rentrait d'une dernière inspection à son poste de commandement de Fleury. Seconde communication téléphonique : il est mort. Dès la première, le choix de son remplaçant est arrêté. — Je passe le commandement au colonel Hutin, ordonne le divisionnaire.

Le colonel Hutin est revenu récemment du Cameroun ; il a été l'un des conquérants de la colonie allemande.

— Pauvre général Anselin ! ajoute le général Passaga en se retournant vers nous. Il est triste pour un chef de disparaître au moment de l'ac-

tion. Il eût bien conduit sa brigade. Nous le regretterons demain. Aujourd'hui, soyons tout à notre affaire.

C'est la courte et belle oraison funèbre d'un soldat par un soldat.

L'heure approche. Le général veut se rendre compte par lui-même de l'état des lieux et du temps. Nous gagnons l'observatoire. Seule de toutes les hauteurs qui entourent Verdun, la colline de Souville, on le sait, atteint l'altitude de Douaumont. Entre les deux rivaux émerge la côte de Fleury qui rejoint, comme le bras d'une croix, la côte de Froideterre dont les pentes montent jusqu'au fort de Douaumont qui occupe la crête en forme de dentelures ou de créneaux. Des ravins se creusent entre la charpente de cette croix allongée. Ce paysage de ravins et de collines qui domine le fort, je l'ai tant regardé auparavant, qu'il me sort des yeux, et mes yeux le cherchent en vain devant moi. Au bout du terrain bouleversé qui descend, je n'aperçois qu'un arbre déchiqueté qui se dresse péniblement dans la brume et qui ressemble à un calvaire.

Cependant, ce brouillard n'est pas inerte. Il est comme remué, travaillé par le passage incessant et invisible des obus. Leur sifflement est si continu que, malgré soi, on lève la tête pour les chercher en l'air où ils devraient former une voûte d'acier. Notre artillerie écrase les positions ennemies repérées les jours précédents. Et je me souviens de ces journées angoissantes de la fin de

février où le vol des obus venait s'abattre sur nous. J'éprouve l'impression inverse, j'ai la sensation de notre supériorité nettement affirmée. Les six ou sept cents voix de nos canons font un chœur prodigieux, s'assemblent en une clameur sauvage, et je cherche à décomposer leur orchestration : cris secs et stridents des 75, basses profondes des 155 et des gros obusiers, plaintes déchirantes des pièces de marine, aboiements des crapouillots. C'est comme le prélude du *Crépuscule des Dieux* ou comme un psaume sur les abîmes de la terre qui s'entr'ouvrent.

Attaquera-t-on malgré cette ombre ? Ne sont-ce pas des conditions désastreuses pour le tir qui doit accompagner la marche en avant ? Au contraire, le brouillard ajoutera-t-il à l'attaque un effet de surprise ? Je consulte ma montre, l'heure approche, et dans cette attente on se sent gagné par l'inquiétude de la partie remise, de l'espérance ajournée. L'opération a été minutieusement réglée, les troupes sont prêtes. Mais je sais l'audace de l'entreprise : trois divisions, appuyées il est vrai, mais chargées d'en déloger sept de leurs positions formidablement organisées. Entreprise hardie mais proportionnée et qui devait se réaliser si exactement qu'une fois exécutée elle parut toute simple.

Sur l'invisible terrain que je connais bien, je dispose de mémoire les trois divisions d'attaque : des carrières d'Haudromont sur ma gauche jusqu'au fort de Douaumont en face de moi, la divi-

sion Guyot de Salins avec ses régiments de zouaves et de tirailleurs, tous déjà cités, et le fameux régiment colonial du Maroc qui a repris le village de Fleury le 17 août ; à droite, entre Douaumont et le ravin de la Fausse-Côte, les fantassins et les chasseurs à pied de la division Passaga ; plus à droite, dans le secteur de Vaux-Chapitre, les régiments de la division de Lardemelle. Je les imagine, et je ne vois pas à cinquante mètres devant moi. Et j'imagine aussi, non sans une angoisse secrète, l'ordre de bataille allemand, 21 bataillons en première ligne, 7 en soutien, 10 en réserve, les lignes de tranchées, les défenses accessoires, les redoutes, telles que je les ai vues sur les photographies prises en avions, l'ouvrage de Thiaumont, la carrière d'Haudromont, enfin et surtout les forts, Douaumont et Vaux. Nos batteries les ont-elles suffisamment réduits, triturés, cuisinés, mis en bouillie ? Comment nos hommes viendront-ils à bout de tels obstacles matériels et humains ?

A chaque instant je regarde ma montre : onze heures, onze heures vingt, enfin onze heures quarante. C'est l'heure fixée. Cette attaque, que j'aurais dû voir déferler dans le ravin pour remonter ensuite les pentes, a-t-elle lieu en ce moment ? L'artillerie a-t-elle allongé son tir ? Impossible de rien savoir. Rien n'est changé au rythme des obus qui passent. Il est onze heures cinquante, il est midi. Mais qu'est-ce que j'entends sur ma droite ? Le tac tac des mitrailleuses. Si les mi-

trailleuses tirent, l'attaque est déclenchée. Si les mitrailleuses tirent, il n'y a pas de surprise et les nôtres rencontrent de la résistance.

Je ne les entends plus. Le bruit des canons remplit l'espace, plutôt même le sifflement des projectiles que leurs départs et leurs éclatements dont la sonorité est amortie par la brume. De nouveau, c'est l'inquiétude, c'est l'incertitude qui se prolongent. Pour savoir ce qui se passe, je retourne au poste de commandement.

Les coureurs attendent leur tour de partir. Ils sont coiffés du casque, le masque en bandoulière. A cause de l'abat-jour leurs visages sont dans l'ombre. Ils ne parlent pas, ils sont prêts. Cependant les nouvelles affluent. Le départ a été magnifique, à l'heure prescrite. La division de Salins a atteint son premier objectif : la carrière d'Haudromont, l'ouvrage de Thiaumont, si disputé les mois précédents, la ferme de Thiaumont qui est au delà (quelle ferme ! on n'en retrouve même pas les murs) sont à nous. La division Passaga a atteint la batterie de la Fausse-Côte. La division de Lardemelle rencontre au bois Fumin une résistance acharnée. Partout on a progressé. Selon les ordres, on s'organise, on va repartir, on repart. Mais comme il est difficile de suivre une opération ! Le téléphone est à chaque instant coupé, et des équipes d'une ténacité inouïe vont sous le feu rétablir les fils. Les coureurs, les pigeons se succèdent. Des prisonniers sont signalés au poste des Carrières, à celui

du Petit-Bois. En voici une vingtaine dont un officier : maigre, enfiévré, les yeux brillants, la face brûlée disparaissant à demi sous l'énorme casque de tranchée, il répond à toutes les questions et dit la surprise des Allemands dans le brouillard. Les zouaves descendent dans le ravin de la Dame et dans celui de la Couleuvre. Les chasseurs montent les pentes de la Caillette...

Mais de tout cela qui, ce soir, sera une victoire éternelle, rien n'apparaîtra-t-il donc aux yeux dans cette maudite brume ? Elle a joué son rôle efficace. Maintenant, ne va-t-elle pas se dissiper ?

Je regagne les pentes de Souville. Le moteur d'un avion ronfle au-dessus de ma tête. Il vole si bas qu'il va me frôler, accrocher la colline. Je l'aperçois, immense et grisâtre, dans le brouillard. On m'a dit le soir que l'aviateur, se penchant, avait fait le geste d'applaudir les fantassins et que ceux-ci, de la terre, avaient rendu à l'oiseau son salut.

Voici que, vers deux heures, le vent, plus fort, commence de tourmenter les nuages. Il les pourchasse, d'autres reviennent. Il redouble de violence, les déchire enfin, et les nuages poursuivis se livrent à une fuite éperdue, comme en montagne au passage des cols quand souffle la tempête. Les nuages tordus et froissés claquent comme des drapeaux. Dans les intervalles de leur course, une pente, une crête surgissent. Je vois, je vois, je reconnais la côte de Froideterre, la crête de Fleury, le village réduit en poudre,

les pentes de Douaumont, Douaumont enfin et sa dentelure. Les nuages vont maintenant si vite qu'en un clin d'œil leur troupeau s'est dispersé, et le paysage se livre avec cette extraordinaire netteté qui précède ou qui suit le mauvais temps.

Avec mes jumelles, je scrute l'horizon. Je pourrais compter les trous d'obus. Ils sont pleins d'eau, ils se rejoignent ou presque. Nos soldats ont passé là ; comment ont-ils pu passer ! Mais ce paysage n'est point mort. La terre tremble sous nous, comme saisie de frissons. L'artillerie ennemie, ressuscitée ou renforcée, multiplie les barrages. Trop tard : nos hommes doivent être au delà. Et là, devant moi, sur la pente de Douaumont, des hommes couleur de la terre remuent. Ils marchent en colonne par un, en ordre. Ils avancent, ils montent, ils approchent. Sur la crête à droite, venant de la batterie Est, en voici un qui se profile en ombre chinoise, puis un autre, et un autre encore. Il en vient aussi de l'autre côté maintenant. D'autres descendent dans la gorge. Mais ils vont se faire voir, ils vont se faire mitrailler. Ne vous montrez donc pas comme ça ! c'est insensé ! Ils s'agitent, ils tournent, comme s'ils décrivaient une ronde au-dessus de Douaumont conquis, une farandole de la Victoire. Écrasent-ils les défenseurs ? Est-ce un corps à corps ? De loin, c'est comme une danse sacrée. Puis la plupart disparaissent à l'intérieur. Un avion décrit de grands cercles au-dessus du fort, comme un oiseau de proie.

Douaumont pris ! Est-ce possible ? J'ai envie de crier. J'ai dû crier, mais je n'ai pu entendre le son de ma voix dans le fracas de la mitraille qui ébranle la colline. Les obus éclatent dans notre voisinage : c'est la riposte allemande sur Souville. J'ai dû crier, car je mâche maintenant un peu de terre qu'un obus vient de faire jaillir jusque dans ma bouche ouverte. Douaumont est à nous. Le géant Douaumont qui, de sa masse et de ses observatoires, domine les deux rives de la Meuse, est de nouveau français. Le captif est délivré.

Je me souviens de ce soir triste du 25 février dernier où, dans la boue et la neige, nous apprîmes que Douaumont était perdu. Nous ne voulions pas le croire. Nous ne pouvions pas le croire. Et voici qu'en moins de quatre heures, ce Douaumont, avec tout un territoire qui va des carrières d'Haudromont au ravin de la Fausse-Côte, nous est rendu. En moins de quatre heures, le travail allemand de huit mois est aboli. L'ennemi à son tour ne veut pas croire, ne peut pas croire que Douaumont lui soit ravi. Il ne tire pas sur le fort ; il attendra plus d'une heure avant d'oser régler son tir sur son ancienne conquête. Mais il se rattrape sur Souville qui reçoit une large distribution. Les pentes sont pilées, la tourelle sonne, la terre saute. Faut-il donc si vite s'arracher à cette vision triomphale ? Étrange destinée de ce Douaumont pris et repris sans coup férir, pareil à ces femmes dédai-

gneuses et distantes, que l'on croit inaccessibles et qui tombent en un instant. Tandis que Vaux, moins important, moins solennel, ramassé là-bas sur sa colline ronde, se refuse avec obstination.

Il est quatre heures et demie. Le soir, déjà, tombe : il est temps de redescendre de Souville sur Verdun : « Vous passez par la caserne Marceau. Chargez-vous de ce Boche. Vous l'y déposerez. L'interprète l'interrogera avant de l'envoyer à l'arrière. »

Et l'on me confie un infirmier allemand fait prisonnier et amené au poste de commandement de la division. C'est un jeune garçon roux et rose, docile et serviable. Je lui donne ma capote à porter. A peine sommes-nous partis qu'un obus nous couvre de boue. Nous sommes indemnes, mais il s'est couché de tout son long sur ma capote que je reprends, non sans irritation, toute maculée. Il est fort penaud et bredouille des excuses, mais se colle au sol dès qu'il entend un projectile.

Je retraverse le chaos de Souville. Entre les nuages, le ciel couchant se découvre, un ciel tragique, jaune, sulfureux, enflammé. Des rayons obliques viennent atteindre les flaques où ils se reflètent ; le cours de la Meuse étincelle, et par contraste Froideterre fait une grande ombre noire. Voici qu'une multitude de nos avions, maintenant, s'emparent des airs. Ils dépassent Douaumont, ils disparaissent vers les Chambrettes ou vers Hardaumont.

Autant la montée à Souville a été facile, autant la descente en est pénible. L'ennemi veut se venger de son silence de la matinée. Il arrose copieusement les pentes et les ravins. Je dois m'arrêter devant les barrages avec mon Boche, attendre en sa compagnie le bon plaisir de ses compatriotes. Mais il les maudit plus que moi. Il a ses raisons. La journée est si bonne que l'attente ne me cause nulle mauvaise humeur. Enfin, je le laisse à Marceau et j'arrive seul à Verdun quand la nuit est tout à fait venue. Verdun n'est pas épargné. Le bombardement fait rage sur le faubourg que je traverse. Cependant une équipe de territoriaux s'apprête à partir, comme chaque soir, en corvée de ravitaillement.

Qu'est-ce que ce bruit de pas et ces ombres qui s'avancent ? Un régiment relevé ? Aucune relève ne devait avoir lieu cette nuit. C'est le troupeau en ordre des prisonniers. Il y en a plus d'une brigade. Déjà cinq mille, m'assure un sous-officier de l'escorte, et il en descend d'autres. Une colonne de cinq mille prisonniers, je n'avais pas encore vu ce spectacle un soir d'attaque. Même la nuit c'est une vision inoubliable. La lumière d'une fusée lointaine, tout à coup, dévoile leurs uniformes verts, leurs casques ou leurs bonnets de police, leurs figures terreuses. Puis je ne vois plus que leur masse plaisante, leur défilé ininterrompu.

Partout où je passe, dans cette soirée mémorable, la joie rayonne. Quel peintre rendra le

visage d'un général vainqueur, immédiatement après la victoire ?

Au poste de commandement du général Mangin est venu le généralissime. Il y a trouvé les deux chefs successifs de l'armée de Verdun, le général Pétain et le général Nivelle. Il a reçu sans surprise, mais avec satisfaction, la suite des nouvelles heureuses, Thiaumont, Haudromont, Douaumont, la Fausse-Côte.

Et le soir même, à la table de travail où le général Pétain avait, le 10 avril, après la plus puissante attaque allemande sur les deux rives de la Meuse, écrit son immortel : *Courage, on les aura*, le général Nivelle a rédigé ce court et saisissant bulletin de victoire :

Officiers, sous-officiers et soldats du groupement Mangin,

En quelques heures d'un assaut magnifique, vous avez enlevé d'un seul coup, à votre puissant ennemi, le terrain hérissé d'obstacles et de forteresses du nord-est de Verdun, qu'il avait mis huit mois à arracher, par lambeaux, au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considérables.

Vous avez ajouté de nouvelles et éclatantes gloires à celles qui couvrent les drapeaux de l'armée de Verdun. Au nom de cette armée, je vous remercie.

Vous avez bien mérité de la patrie.

LIVRE III

DOUAUMONT

I

DE LA CARRIÈRE D'HAUDROMONT AU VILLAGE DE DOUAUMONT

Les trois divisions se sont dressées à l'heure dite et ont marché sur leur objectif : la division Guyot de Salins, renforcée du 11e régiment d'infanterie, de la carrière d'Haudromont au fort de Douaumont qui lui est attribué ; la division Passaga des angles sud-est et nord-est du fort au ravin des Fontaines ; enfin la division de Lardemelle, augmentée d'un bataillon du 30e régiment d'infanterie, entre le bois Fumin et le fond de la Horgne, face au fort de Vaux.

Le départ s'est donc accompli dans le brouillard épais qui recouvre les vallonnements de la Meuse et la série des crêtes. On a progressé à la boussole, sans hâte, en ordre, sur ce fantastique terrain de boue et de trous où il ne faut ni trébucher ni s'enliser. Les observatoires n'ont pu tout d'abord être utilisés, mais plusieurs avions, malgré la brume, sont sortis : maître des airs — car leurs rivaux d'outre-Rhin ne les ont pas imités — et volant très bas, ils sont parvenus à suivre

l'avance des troupes et à renseigner le commandement. Les liaisons par fils téléphoniques sans cesse réparés, par coureurs, et, plus tard, par postes optiques, quand le brouillard se dissipa, ont permis de connaître les phases de la bataille.

De tout le front, ou presque, les nouvelles de victoire se sont à peu d'intervalles succédé : Haudromont, ravins de la Dame et de la Couleuvre, Thiaumont (ouvrage et ferme), Douaumont village et fort, bois de la Caillette, ravin de la Fausse-Côte, bois Fumin, batterie de Damloup, tous ces coins de sol si chèrement disputés depuis huit mois, enjeu de cent combats, arrosés de tant de sang, illustrés de tant de gloire, tombaient entre nos mains d'un seul coup.

Cependant, au bois Fumin et au Petit Dépôt, réduit fortifié pour un bataillon qui couvre la route du fort de Vaux, la division de Lardemelle rencontrait une résistance opiniâtre qui, pour elle et pour la division Andlauer chargée de la relever, devait prolonger le combat sans interruption jusqu'au 3 novembre dans des conditions particulièrement dures. Les opérations du secteur de Vaux, d'un mot la bataille de Vaux doit, pour plus de clarté, être isolée et présentée à part. Voici, d'après les témoignages écrits et oraux recueillis avec diligence aussitôt après l'action, les opérations du secteur d'Haudromont au ravin de la Fausse-Côte. Douaumont en est le centre, l'objet principal, le roi. C'est la bataille de Douaumont. La bataille de Douaumont va

nous apparaître tout d'abord aux deux ailes. La prise du fort en sera le couronnement.

*
* *

A l'aile gauche, notre ligne, avant l'attaque du 24 octobre, partait de la Meuse au delà de Bras, mais en deçà de Vacherauville qui appartenait à l'ennemi, et remontait les pentes de la côte du Poivre dont nous ne possédions qu'une partie. La côte du Poivre termine le massif de Louvemont qui vient s'opposer à la crête Fleury-bois Nawé par la masse boisée d'Haudromont. Haudromont commande la route de Douaumont à Bras et les vallonnements qui conduisent au village de Douaumont et contournent le fort. Il faut descendre d'Haudromont sur le ravin de la Goulette pour remonter ensuite sur Froideterre. De là son importance pour l'ennemi et pour nous. La carrière d'Haudromont sera donc le pivot de la bataille. Position rapprochée de notre front, elle peut suivre et enrayer toutes les tentatives que nous ferions sur Douaumont.

La crête Fleury-bois Nawé forme, on se souvient de l'image, le bras transversal de la croix dont la charpente principale est la crête ascendante de Froideterre au fort de Douaumont. A l'ouvrage de Thiaumont se fait la soudure. Après les combats acharnés du commencement de septembre, nous tenions cette crête jusqu'à la route de Fleury à Bras, sans avoir repris l'ouvrage de

Thiaumont. Le bois Nawé rejoint le bois Chauffour au nord-ouest de Douaumont par un fouillis de mouvements de terrain coupés de ravins : ravin de la Dame, ravin de la Couleuvre et plus en arrière ravin du Helly. Ces ravins coulent tous des pentes de Douaumont : le village est en contre-bas du fort et à l'ouest.

Pour assurer la possession de Douaumont sur la gauche, il faut donc s'emparer de la carrière d'Haudromont, des ravins de la Dame et de la Couleuvre, de l'ouvrage et de la ferme de Thiaumont. L'attaque se fera par deux bataillons de chaque régiment accolés en première ligne, le 3e bataillon en réserve, les régiments de la gauche à la droite dans l'ordre et avec l'objectif suivant : 11e régiment d'infanterie (carrière d'Haudromont) ; 8e régiment de tirailleurs et 4e zouaves (ravins de la Dame et de la Couleuvre) ; 4e régiment mixte, zouaves et tirailleurs (ouvrage et ferme de Thiaumont, village de Douaumont). Quant au régiment colonial du Maroc, le fort lui est réservé.

La carrière d'Haudromont, au-dessus de la route de Douaumont à Bras, s'aperçoit de toutes les crêtes voisines, car elle découpe sur la colline argileuse, plus proche du sommet que de la base, un long rectangle clair de 2 à 300 mètres de longueur sur 50 ou 60 de largeur. Dans sa pierre calcaire, qui est utilisée depuis bien des années par tous les bâtisseurs de la région, l'ennemi a creusé des abris, des casemates, des galeries qui

défient les gros calibres, et il en a protégé les abords par des retranchements et des flanquements garnis de mitrailleuses. Au début de la bataille de Verdun, les troupes du 20e corps qui l'ont occupée l'avaient fortifiée en creusant en avant une tranchée qu'elles ont appelée du nom du général commandant le corps d'armée, tranchée Balfourier, et sur le flanc, courant du sud au nord, une seconde tranchée, la tranchée Nourrisson, du nom du divisionnaire. L'ensemble de ces travaux forme une sorte de vaste triangle dont la carrière serait la base. Perdue le 17 avril 1916, la carrière a été reprise le 21 mai, lors de notre offensive sur Douaumont, et reperdue le 24 avec le fort.

Le 11e régiment d'infanterie, dont le fondateur et premier colonel fut le cardinal de Richelieu, est composé de Gascons et de Basques. C'est une troupe remuante, ardente, loquace et d'un élan gai. Son chef, le colonel de Partouneaux, est un brillant cavalier qui a commandé le 12e chasseurs : lorsque les Allemands, battus aux Éparges en mars 1915, menèrent une violente offensive au mois d'avril suivant sur la tranchée de Calonne, il amena ses escadrons si promptement qu'il put barrer la route à l'ennemi. Plus tard, il fut chef d'état-major de la région fortifiée de Verdun. De là, il fut appelé au commandement d'un régiment d'infanterie. La tranchée de départ occupée par le 11e régiment est tournée vers l'est et coupe à angle droit la route de Bras à Douaumont.

A 200 mètres environ la tranchée Nourrisson lui fait face, que rencontre en oblique la tranchée Balfourier ; la carrière ferme le triangle. Le bataillon Martel est chargé de se jeter sur la tranchée Nourrisson et de gagner de là la tranchée Balfourier, tandis que le bataillon Négrié fera l'assaut de la carrière. Les hommes sont si impatients de partir qu'ils devancent de deux minutes l'heure prescrite. La tranchée Nourrisson est vide, la tranchée Balfourier se défend, mais elle est débordée et dépassée, et d'ailleurs si bouleversée qu'il est assez malaisé de la reconnaître. Il faudra revenir en arrière, la déblayer pour s'y installer et donner la main au 2e bataillon (Négrié) qui attaque la carrière. La 5e et la 7e compagnies de ce bataillon montent à l'assaut en entonnant le couplet de la *Marseillaise* un peu modifié :

Nous entrerons dans la carrière
Quand les Boches n'y seront plus...

Les Boches y sont encore et pourraient y opposer une défense redoutable et prolongée s'ils n'étaient surpris et désemparés. Il faut avant toutes choses paralyser l'action des mitrailleuses qui suffiraient à faire avorter l'opération. Le sous-lieutenant Sergent aborde avec sa section le blockhaus par le sud : une douzaine d'Allemands sortaient à cet instant pour servir les pièces ; le feldwebel qui les conduisait est tué, les autres se rendent, les mitrailleuses sont prises et retournées. Le sous-lieutenant Carême arrive avec ses

hommes par le nord. Il marche le premier, en avant, et se trouve tout à coup entouré d'ennemis armés de grenades qui s'étaient infiltrés entre les compagnies d'assaut et tentaient de jeter la panique parmi les assaillants. Il tenait à la main son pistolet-lance-fusée. N'ayant pas le temps de chercher une autre arme ni d'appeler du secours, il tire sur le groupe qui s'avance. La fusée part, traînant derrière elle toute une queue d'étincelles. Un grenadier est atteint. Le groupe, épouvanté par cet engin inconnu, se hâte de se rendre au sous-lieutenant Carême que rejoignent heureusement ses hommes. Deux sections de la 7e compagnie entrent dans la carrière par l'étage supérieur et la lutte continue au dedans, les Allemands lançant des grenades de bas en haut, nos fantassins tirant de haut en bas. Un homme découvre un dépôt de grenades ennemies qui est aussitôt utilisé avec des cris de joie. Les sapeurs font sauter les casemates. Enfin, un mouchoir blanc apparaît au bout d'un bâton. Le reste des assiégés, une cinquantaine, capitule.

Le 11e régiment, au pivot de la bataille, avait peu d'espace à parcourir, mais une forte position à enlever. Unissant l'audace de l'attaque frontale à l'habileté de la manœuvre de flanc, il lui fallut néanmoins plusieurs heures pour venir à bout d'un ennemi formidablement retranché. Déjà il avait dû subir, dès la pointe du jour, un bombardement meurtrier. Dans la tranchée la plus atteinte, comme le sous-lieutenant Maurin, com-

mandant le peloton, venait d'être tué et que les hommes, immobiles, sans abri, montraient quelque inquiétude, le capitaine de Causans, faisant fonction d'adjudant-major au 2e bataillon, se porta auprès de ce peloton et, pour le maintenir en état de confiance, il monta sur le parapet et y demeura tranquillement. L'usure des compagnies d'assaut obligea le commandement à faire appel au 1er bataillon, mis en réserve, pour alimenter le combat. Le soir, une contre-attaque allemande, déclenchée contre la compagnie de gauche qui perdit trois officiers sur quatre, venait se briser sur nos lignes.

*
* *

Le 8e tirailleurs (lieutenant-colonel Dufoulon) et le 4e zouaves (lieutenant-colonel Richaud) doivent atteindre, à travers le bois Nawé, les pentes nord du ravin de la Dame comme premier objectif, et, comme deuxième, les pentes nord du ravin de la Couleuvre. C'est un terrain accidenté qu'un bombardement de huit mois a achevé de bouleverser, tout en bosses, en taillis arrachés, en déclivité tantôt lente et tantôt rapide, nid à traquenards et à surprises, propre à une guerre d'embuscades, à une guérilla. Il faudra parvenir jusqu'à la route de Douaumont à Bras pour tenir le village et interdire à l'ouest l'accès du fort. La difficulté, sur un pareil terrain, sera de maintenir les liaisons. On se perd de vue aisément,

on ne peut garder la même allure sur la raideur des pentes et sur les surfaces plates. Le combat se rompra en une multitude d'épisodes. Ici, l'on avance presque sans rencontre mauvaise. Là, il faut s'attarder à l'assaut d'un blockhaus ou d'un élément de tranchée. La beauté de la manœuvre sera d'assurer l'unité de la marche et de pousser au but sans s'attarder aux détails de l'opération. Les hommes passeront par-dessus des abris armés et bourrés de garnison, continueront leur course au delà de l'obstacle franchi, quitte à revenir ensuite vérifier le terrain acquis et briser les résistances qui s'y pourraient encore dissimuler ou laissant le soin de ce nettoyage aux dernières vagues d'assaut. Le soir du 24 octobre et même les deux ou trois jours qui suivront, les redoutes du ravin de la Dame et du ravin de la Couleuvre seront encore explorées, assiégées et réduites : il en sortira des prisonniers qui n'auront pas soupçonné les résultats de notre victoire et qui seront surpris d'avoir été dépassés.

La merveille de l'opération, pour les tirailleurs et les zouaves, sera donc d'avoir suivi rigoureusement l'horaire fixé et de s'être donné la main sans interruption de la chaîne.

A la gauche, les deux bataillons de tirailleurs, — bataillon Bureau et bataillon Donafort, — marchent accolés. Sur le départ des troupes indigènes, le commandant Hoog, chef d'escadrons au 4e régiment de spahis, adjoint au colonel commandant le 8e régiment de tirailleurs, rap-

porte cet incident caractéristique au point de vue des résultats de notre politique musulmane et de l'attachement indéfectible qu'elle a su inspirer pour la France : « Aussitôt après la sortie des tranchées qui s'était accomplie dans un ordre parfait et dans un calme impressionnant de grandeur et de beauté, les tirailleurs indigènes qui se portaient en avant dans le cercle immédiat du commandant Donafort se précipitent sur leur chef dans un élan joyeux, lui baisent l'épaule et l'assurent par les démonstrations les plus vives de leur bonheur de se mesurer enfin avec l'ennemi de la France, de le combattre jusqu'à la victoire et de mourir pour leur patrie d'adoption. Magnifique spectacle que rendait plus émouvant encore l'instant précis où il s'accomplissait. »

La première vague est composée de grenadiers et de fusiliers, la deuxième de voltigeurs et de fusiliers. Presque dès le départ, des mitrailleuses ennemies, dissimulées dans des trous d'obus, entrent en action. Tandis que des groupes de grenadiers les prennent à partie, la progression continue « sans être retardée par ces petits incidents : les vagues déferlent à la même allure, les prisonniers affluent et sont dirigés vers l'arrière en véritable troupeau ». — « Le franchissement des premières tranchées allemandes, écrit le capitaine Lecoq qui commande la 19e compagnie, se fit sans difficultés. La vague de renfort resta formée en petites colonnes pendant toute la durée de l'assaut, et chacune de celles-ci trouva

facilement un point de passage. La première vague fut un peu disloquée (les hommes étant obligés de descendre et de remonter pour franchir les tranchées), mais se remit très rapidement en ordre. L'ennemi n'offrit aucune résistance digne de soldats, mais au contraire se rendit en masse. Les prisonniers qui ne furent pas dénombrés furent immédiatement dirigés vers l'arrière ; la soudaineté de l'assaut les avait rendus fous de terreur. » Les abris ennemis, dans les ravins de la Dame et de la Couleuvre, regorgeaient d'habitants qui pensaient éviter les ennuis de notre bombardement. On les ramassa en paquets. Au ravin de la Couleuvre, un chef de bataillon fut capturé avec tout son état-major.

Cependant un groupe ennemi escortant une mitrailleuse bat en retraite méthodiquement, s'arrêtant tous les cinquante pas pour remettre la pièce en batterie. Mais les grenadiers, courant sur ses flancs, parviennent à le dépasser et le prennent à revers : le servant avait sa mitrailleuse amarrée au poignet. Un poste téléphonique oppose une résistance acharnée à une section de la 6e compagnie dont le sous-lieutenant Terson a pris le commandement après la mort de son capitaine : trois de nos hommes réussissent à pénétrer à l'intérieur où ils sont grièvement blessés par l'explosion d'une mine dans le moment qu'ils coupaient les fils des appareils. Au delà du ravin de la Couleuvre conquis, une patrouille pousse jusqu'au ravin du Helly où elle

ne découvre personne, mais nos barrages ne permettent pas d'aller plus avant. Le sous-lieutenant Gilbert, avec une fraction de sa compagnie, se porte au delà de la route de Douaumont à Bras, trouve quatre pièces de 77 et un obusier de 150 que notre artillerie a plus ou moins détériorés : ne pouvant les ramener, il achève de les mettre hors de service avec les pétards qu'il a emportés et avec des grenades qu'il allume et glisse dans l'âme des canons par leur bouche. Le combat s'achève dans ces épisodes, tandis que le gros des tirailleurs s'installe au sud de la route de Bras et entreprend sans retard l'organisation de la position conquise.

*

* *

Le 4e zouaves (lieutenant-colonel Richaud) a sa bonne part dans la conquête des ravins aux pentes abruptes et perfides de la Dame et de la Couleuvre. Déjà, au début de septembre, il avait contribué à arrêter la dernière des offensives allemandes sur Souville par les bois de Vaux-Chapitre et la Haie-Renard. Dans son rapport sur les événements de la journée, le lieutenant-colonel Richaud, — chef à l'œil clair, à l'autorité ferme et paternelle ensemble, — mettant en regard l'attitude de ses zouaves et celle de leurs adversaires, compose, sans l'avoir cherché, le plus pittoresque des diptyques : « Les nombreux Allemands faits prisonniers dans les ravins

de la Dame et de la Couleuvre témoignent pour la plupart d'un ahurissement complet comme s'ils ne s'étaient nullement attendus à notre attaque... Un officier supérieur sorti en hâte de son abri à l'appel de l'adjudant Caillard, apparaît en culotte, sans molletières, tenant à la main ces dernières qu'il offre à l'adjudant en criant : « Chef de corps ! chef de corps ! » Un vaguemestre était en train de procéder au triage des lettres ; il sort de son trou, les yeux hagards, les deux bras levés, brandissant d'une main sa boîte aux lettres, de l'autre une liasse d'enveloppes, et s'écrie d'une voix suppliante : « Pardon ! pardon, monsieur ! » Il est d'ailleurs à remarquer que la plupart criaient : « Pardon ! » plus encore que « Camarades ! » Voilà en propres traits le fantassin allemand de 1916, tel que l'attaque des lignes de Douaumont nous le révèle... » Quel réconfortant spectacle offre par contraste l'autre panneau ! « Avant l'attaque, pendant l'assaut, dans l'organisation des positions conquises, le zouave demeure toujours égal à lui-même, digne des traditions glorieuses qu'il incarne, gage certain des triomphes de demain. Ses chefs de section lui donnent un superbe et constant exemple. C'est le lieutenant Jamilloux, un merveilleux entraîneur d'hommes, sérieusement blessé au bras dans l'assaut, demeurant quand même à son poste de danger jusqu'à ce que ses forces le trahissent ; c'est le sous-lieutenant Bonnin qui pleure de rage quand son capitaine le place en réserve, et qui trouve toujours un bon prétexte,

— vague de brume ou de fumée, flanc à protéger, mitrailleuse à aller prendre, — pour dépasser l'objectif fixé et flairer de plus près le péril ; c'est le sous-lieutenant Lemaire, toujours le premier partout, à l'assaut, à la reconnaissance, et qui ne devient le dernier que lorsque celle-ci reçoit l'ordre de rentrer... » La citation des gradés et des zouaves n'est pas moins savoureuse. Elle se termine par « leur aïeul à tous, Redonnet, engagé volontaire à cinquante-sept ans et plus jeune de cœur que les plus jeunes, présent fait à la génération de la victoire par la génération élevée voici bientôt un demi-siècle dans le crépuscule de nos malheurs... »

Redonnet, simple soldat, réclame une pause de quelques minutes. Je tiens de lui-même son histoire. Il faut la lui tirer de la bouche. Ce Gascon n'est pas vantard. Les cheveux gris, la barbe grise, les joues creusées, le nez busqué, les traits graves, le teint basané, on le prendrait pour un vieux marchand de tapis, tout à son affaire et ne devant rien à personne, si les yeux vifs, serrés entre de petites rides, ne contenaient plus de songes que l'existence ordinaire n'en peut réaliser. La vie l'a patiné comme le temps les pierres. Il est du pays de Commenge en Haute-Garonne. Dans sa jeunesse, il fut colporteur et roula un peu partout, en Espagne, en Angleterre, au Mexique, transportant en tous lieux avec son ballot l'admiration et l'amour du pays natal. Il le quitte sans cesse et ne parle que de lui. Le mariage le fixe

à trente-six ans dans une métairie de choix. Ce nomade se mue aisément en paysan sédentaire, chargé de famille, élevant en paix ses huit enfants. Mais, quand la guerre est déclarée, il veut en être. Fils aîné de veuve, il fut étranger à tout service militaire. Le voilà qui, un jour, annonce sa résolution. On imagine la scène : sa femme est consternée et effarée ; sa mère, vieille personne autoritaire accoutumée au gouvernement, lui déclare sans barguigner qu'il dit des sornettes, qu'il est trop vieux et ne partira pas. Alors il fait des concessions : « Je veux voir des Boches, j'irai garder des prisonniers au Maroc. » Des prisonniers, va pour des prisonniers : c'est un métier de son âge. Et l'ancien colporteur s'en va. On le croit au Maroc : il se bat en Artois, il se bat à Verdun. Il revient au pays, en permission, avec deux étoiles sur la croix de guerre. « Où as-tu pris ça ? questionne l'aïeule. Pas en gardant des prisonniers, bien sûr. » Il avoue, comme un coupable. On lui pardonne et il repart. C'est ainsi qu'il fut de l'affaire de Douaumont. Son capitaine, le capitaine de Clermont-Tonnerre, avait bien essayé, — parce que, tout de même, le vieil homme en veut trop faire, — de le semer en route, en lui confiant l'une ou l'autre de ces fonctions utiles, nécessaires même, qui obligent à rester à l'arrière. Au dernier moment Redonnet trouva le moyen de le rejoindre et, dans l'attaque, il l'accompagnait. « Le capitaine, me dit-il, — recouvrant une facilité merveilleuse pour parler

des autres — a gardé sa canne sous le bras pendant toute la bataille. Il ne s'en est même pas servi pour la marche. » Et son accent qui carillonne précipite les syllabes comme si elles aussi menaient l'assaut.

Le capitaine de Clermont-Tonnerre qui, la canne pendue au bras, conduit ses hommes à la bagarre comme un père ses enfants à la promenade, ancien officier, ami et jeune disciple du comte de Mun, attaché comme son illustre patron aux œuvres sociales, a repris tout naturellement sa place dans l'armée et demandé le régiment d'élite où il sert. Son bataillon (4e : capitaine Jacquot) est peut-être celui qui, le 24 octobre, a ramené le plus de prisonniers : 1,600. Sur l'heureuse et presque joyeuse progression de sa compagnie et de la compagnie voisine, capitaine Ageron, un des acteurs a écrit : « Un abri occupé par les Boches dans le ravin de la Dame résistait, tandis que les vagues d'assaut continuaient leur marche triomphante. Le capitaine Ageron, les poches bien garnies de grenades, vient vérifier l'œuvre de ses nettoyeurs. Soudain, de l'orifice d'un souterrain, plusieurs officiers surgissent, revolver en main. Ageron lance une grenade ; par malheur elle rate son objectif, atteint le montant de l'entrée, éclate et blesse le propre ordonnance du capitaine. Des zouaves accourent : « F... le camp, leur dit Ageron, vous voyez bien que je vous tape dessus ! » Et, substituant le revolver, plus précis, à la grenade folle, Ageron se débar-

rasse de six adversaires. Un septième se rendit ou, plus exactement, blessé, se releva pour rejoindre au pas de gymnastique des « kamerades » qu'Ageron, après les avoir extraits et groupés, venait d'expédier vers l'arrière. » Le capitaine Ageron reçut, pour ses exploits dignes des chansons de geste et accomplis dans la bonne humeur, la croix d'officier de la Légion d'honneur. « Quand la compagnie de Clermont-Tonnerre, réserve du bataillon, formée en petites colonnes d'escouades, descendit à son tour le flanc du ravin, on put voir ce spectacle étrange, inoubliable, de deux courants d'hommes subdivisés en de multiples filets parallèles et qui marchaient en sens inverse. L'un constitué par les zouaves, la pipe et la gaudriole au bec, l'arme à la bretelle, filait d'une allure calme et tranquille vers les positions boches ; l'autre, plus dense, plus épais, était formé de files de « kamerades » silencieux qui, dans une hâte fébrile, couraient vers nos tranchées de départ, courbant l'échine sous les shrapnells de leurs frères. Aucun désordre, aucun mélange. Les files d'attaque se rapprochaient seulement des files de captifs pour querir, au passage, les boîtes de cigares ou les saucissons livrés par les kamarades. Pendant la marche sur le deuxième objectif, rares étaient les zouaves qui ne fumaient pas un énorme cigare ; et, quand on fut arrivé, le repas de conserves s'agrémenta de délicatesses d'outre-Rhin. En tête de leurs hommes, la mine basse, manteau flottant, les officiers allemands ne

sortaient de leur attitude et de leur torpeur que pour saluer les officiers français qui s'en allaient à l'attaque. »

Un autre trait complétera cette description précise et allègre. Comme la compagnie de Clermont-Tonnerre gravit les pentes nord du ravin de la Dame, un officier supérieur allemand prisonnier, décoré de la Croix de fer et de plusieurs autres ordres, la regarde monter, puis s'avance vers le capitaine, la main tendue en un geste hésitant et une attitude contrite. Le capitaine de Clermont-Tonnerre, qui tient son revolver d'une main, prend de l'autre sa canne suspendue au bras : il se contente de regarder fixement son étrange partenaire qui ramène aussitôt la main tendue à la visière du casque et s'incline profondément. Et ce dialogue s'échange : — « Soyez sans crainte pour vos hommes ; s'ils se rendent, on ne leur fera pas de mal. » — « Vos zouaves, monsieur, répond l'autre, sont les plus beaux soldats que j'aie vus de ma vie — *mein Leben lang.* »

*

* *

Comment quitter les zouaves sans relater ici l'une des aventures les plus stupéfiantes de la bataille, un véritable conte des *Mille et une Nuits,* tout à coup intercalé parmi les chants d'épopée ? Et précisément à cause de son air de conte des *Mille et une Nuits,* il faudra bien donner à cet

épisode l'authenticité d'un rapport. J'ai dit que les vagues d'assaut avaient passé par-dessus des abris bourrés de Boches sans prendre le temps de les nettoyer et qu'il y eut, le soir du 24 et même les jours suivants, des combats à l'intérieur de nos nouvelles lignes entre nos hommes et des fantassins allemands sortant de leurs trous et ne comprenant rien à leur situation singulière. Mais ce qui arriva au sergent Julien est autrement bizarre. Il s'empara à lui tout seul de six officiers, deux cents soldats et six mitrailleuses, et il en fut le plus étonné. Il appartient à la 13e compagnie du 4e zouaves. Voici comment le rapport de sa compagnie relate le fait :

Dans la nuit du 24 *au* 25 *octobre* 1916, *la corvée de ravitaillement de la* 13e *compagnie du* 4e *zouaves, conduite par le sergent Julien, se rendait de la route Douaumont-Bras, objectif atteint au cours de la journée, au point de ravitaillement de... La nuit était très obscure : elle perdit momentanément sa direction et se trouva vers vingt-trois heures sur le plateau au sud-ouest du fort de Douaumont.*

Soudain le sergent Julien et le zouave Bourdassol, qui marchaient en tête, se virent mis en joue par une chaîne de tirailleurs dont les ombres avaient surgi à quelques pas.

A peine avaient-ils crié : « Quatrième zouaves, ne tirez pas ! » qu'ils furent entourés et saisis avec le

zouave Gueno qui marchait le troisième ; le reste de la corvée put s'esquiver.

Les trois prisonniers furent précipités violemment dans une sape profonde au fond de laquelle s'ouvrait une longue galerie, fort bien éclairée et garnie de provisions, tonneaux d'eau-de-vie, conserves, etc. Ils furent conduits dans une chambre où se trouvaient six officiers allemands. Ils apprirent alors qu'ils étaient dans un certain ouvrage M[1]*, dépendance du fort de Douaumont, occupé par une compagnie allemande.*

Interrogé par le capitaine, le sergent Julien se défendit d'être prisonnier. « Les prisonniers, c'est vous, dit-il. Douaumont, le fort, la batterie de Damloup sont entre nos mains et vous êtes cernés. »

Les six officiers témoignèrent alors une grande surprise et le commandant de compagnie donna l'ordre de déséquiper les hommes. Il fit de même et sortit pour aller se rendre avec toute sa compagnie à l'officier du régiment colonial qu'il rencontra le premier.

Les coloniaux entrèrent alors dans l'ouvrage et prirent livraison des 200 Allemands.

En reconnaissance, sans doute, le capitaine donna au sergent Julien son revolver et son couteau-poignard à dragonne d'argent.

Julien avait aperçu six mitrailleuses. Il en prit deux avec l'intention de les porter à son capitaine. Le sol était si peu praticable qu'il dut renoncer à

[1] Cet ouvrage a été identifié. C'est l'Abri 320, proche le fort de Douaumont.

conserver sa prise et qu'il remit ses deux mitrailleuses au lieutenant Roux, de la 19 52 *du génie, en disant à cet officier qu'elles appartenaient au* 4e *zouaves. Il regagna ensuite avec les zouaves Bourdassol et Gueno les tranchées de sa compagnie.*

La sultane Scheherazade qui, pour distraire le roi Scharriar et l'empêcher de dépeupler l'Arabie, inventait *Aladin ou la Lampe merveilleuse, Ali-Baba ou les quarante voleurs* et tant d'autres histoires qu'elle enchevêtrait les unes dans les autres pour en reculer le dénouement, à la façon des architectes égyptiens qui construisirent le Labyrinthe, n'aurait pu trouver mieux que l'aventure du zouave de Douaumont. Rien n'y manque, ni le chemin perdu et la surprise nocturne, ni la ténébreuse descente dans la terre, ni le réveil dans un palais enchanté, aux parois ornées de tonneaux et de boîtes de conserves, ni la salle brillamment éclairée où les chefs se rassemblent, ni le brusque renversement de la situation au profit du captif qui, tout à coup, devient le maître de ses gardiens et de leurs richesses. Assurément, dans la grande guerre, le zouave de Douaumont méritait un chapitre. Comme les musiciens introduisaient de gré ou de force un ballet dans les opéras les plus dramatiques, en sorte que le public fût préparé par le spectacle des entrechats et des pointes à la mort de Roméo et Juliette, de Raoul et Valentine, ou de tel autre couple désigné par la poésie, le zouave de Douau-

mont, dans la sévère épopée de Verdun, représentera le divertissement d'usage.

*
* *

Le 4e régiment mixte, zouaves et tirailleurs (lieutenant-colonel Vernois), doit s'emparer en deux bonds de toutes les organisations défensives de la crête de Thiaumont au village de Douaumont. Ayant à enlever deux objectifs successifs qui paraissaient présenter les mêmes difficultés, le colonel prit la décision de confier chaque mission à un bataillon, réservant au bataillon indigène, dont l'élan au cours d'un assaut est remarquable, l'enlèvement du premier objectif (jusqu'au sommet de la crête entre les ravins de la Dame et de la Couleuvre), et confiant au bataillon de zouaves la conquête du deuxième objectif (lisière nord du village de Douaumont), qui semblait devoir exiger l'emploi d'une troupe plus manœuvrière. Le dispositif adopté fut celui-ci : le 6e bataillon de tirailleurs indigènes en tête, puis le 6e bataillon de zouaves, — le 3e bataillon de tirailleurs restant en réserve, — chaque bataillon en colonne double, les compagnies formées également en colonne double, les compagnies de mitrailleuses échelonnant leurs sections sur les flancs.

A l'heure prescrite, les tirailleurs, entraînés par leur chef, le commandant Maffrey, s'élancèrent d'un seul bond hors des tranchées. Mal-

gré les difficultés de parcours d'un terrain argileux qui, sur la crête de Fleury, est particulièrement détrempé et bouleversé, ils franchissent sans arrêt le tir de barrage adverse et atteignent en quelques minutes les premières tranchées ennemies. L'ouvrage de Thiaumont est débordé sur la droite par la section de l'aspirant Baylot, soutenue par la section du sous-lieutenant Ali en renfort, tandis que les deux sections des adjudants Beaufrère et Delbecq marchent droit sur l'ouvrage. L'aspirant Baylot arrive le premier : il se heurte à la résistance de sept Allemands terrés dans un abri à moitié démoli. Le premier qu'il aperçoit à l'entrée de l'abri lève les bras, comme s'il faisait « Kamerad », tandis que le deuxième le met en joue. Sans perdre son sang-froid, l'aspirant se couche et, à coups de revolver et de grenades, il nettoie l'abri. L'ouvrage est emporté, la marche continue sur la ferme de Thiaumont. Le brouillard est toujours épais. L'avion de commandement vient survoler nos lignes à moins de 50 mètres de hauteur. A peine les tirailleurs le distinguent-ils, mais ils entendent le bruit du moteur. Alors un clairon, pour avertir l'aviateur, sonne la marche du régiment et exécute la sonnerie *Au drapeau*. L'aviateur, renseigné, repart pour rendre compte.

Pendant que les tirailleurs organisent la première position conquise, le bataillon des zouaves, qui les suivait à 200 mètres, les rejoint, franchit

la crête qu'ils occupent et se porte d'un seul élan sur le village de Douaumont dont il s'empare en liaison étroite avec le régiment colonial à droite et le 4e régiment de zouaves à gauche. Il est à peine trois heures du soir. Ainsi l'invraisemblable programme a-t-il été rempli à l'heure dite.

L'ouvrage de Thiaumont, le village de Douaumont : il a fallu tant de sang, d'efforts et de temps à l'ennemi pour prendre ces amas de ruines dont nous l'avons chassé si vite !

Sur sa hauteur, le fort de Douaumont domine tout le champ de bataille. Le voici dépassé sur sa gauche. Mais que se passe-t-il à sa droite ?...

II

DE LA BATTERIE DE DOUAUMONT AU RAVIN DE LA FAUSSE-CÔTE

Sur la droite du fort de Douaumont, dans le même temps, s'avance la division Passaga qui, pour son premier objectif, doit atteindre, au delà du fameux ravin du Bazil où passe la voie ferrée de Fleury à Vaux, la partie sud du bois de la Caillette, la batterie de la Fausse-Côte et, sur le versant sud de ce ravin, les pentes nord et est de la croupe de Vaux-Chapitre dont l'ennemi a gardé une partie en sa possession après les combats de septembre et qui faisaient saillant dans nos lignes. Ce premier objectif représente déjà un effort et un gain considérables, et la division Passaga est, des trois divisions d'attaque, celle qui a le plus long chemin à parcourir. De plus, à cause de ce saillant même, ses troupes sont disposées en équerre dans les tranchées de départ, en sorte que le départ est déjà une manœuvre : il faut se redresser sans confusion, calculer exactement les distances pour les bataillons accolés. A cette difficulté s'ajoute celle du

brouillard, qui complique les liaisons. Cependant la manœuvre s'exécute au mieux. Le second objectif doit porter la division jusqu'à la tourelle qui se trouve à l'est du fort, aux pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte et à l'ouest de l'étang de Vaux. Il décrit une ligne légèrement incurvée sur la droite, selon la forme même du ravin. Des crêtes occupées, il faut donc descendre dans les fonds, puis remonter les pentes.

La division est composée de deux groupements : à gauche le groupement Anselin comprenant le 321ᵉ régiment (lieutenant-colonel Picard), le 36ᵉ bataillon de tirailleurs sénégalais dont les compagnies sont intercalées entre celles du 321ᵉ, les 116ᵉ bataillon de chasseurs (commandant Raoult) et 102ᵉ (commandant Florentin) réunis sous le commandement du lieutenant-colonel Hutin ; à droite le groupement Doreau, avec le 107ᵉ bataillon de chasseurs (commandant Pintiaux) et le 401ᵉ régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Bouchez) ; en réserve le 32ᵉ bataillon de chasseurs (commandant Wendling). Le général Anselin, inspectant ses troupes, avait constaté la veille : « L'enthousiasme des hommes est émouvant. » On sait qu'il fut tué, comme il revenait à son poste de Fleury, une heure avant l'action. Le colonel Hutin prend sa place, remplacé lui-même par le commandant Raoult qui espérait avoir l'honneur de mener personnellement à l'assaut son bataillon de chasseurs.

Au départ, les compagnies du 321ᵉ ont à tra-

verser la crête glaiseuse de Fleury qui est, par elle-même, un obstacle. Elles la franchissent sans arrêt, avant que le barrage ennemi s'abatte sur Fleury. D'ailleurs, l'artillerie allemande, sans vues et sans renseignements, laisse la zone entre Fleury et la voie ferrée à peu près indemne. En raison des difficultés de terrain et des résistances escomptées, spécialement pour la prise du deuxième objectif, le colonel Picard a fortement organisé le commandement de la troupe d'assaut : « Estimant que l'action des chefs était limitée en largeur à la vue directe de leurs éléments, quatre groupements étroits mais échelonnés en profondeur étaient confiés à trois officiers supérieurs et un capitaine adjudant-major, les troupes noires encadrées entre les unités du 321e. Ce dispostif très simple avait été pris dès le départ par les éléments de deuxième ligne qui devaient simplement rafler au passage du premier objectif les unités de soutien des bataillons de première ligne et renforcer ainsi les deux ailes. » Le brouillard, qui, après le redressement du départ, avait été si utile pour parvenir sans barrages à la voie ferrée, se lève par éclaircies et permet d'apercevoir par intervalles le fort de Douaumont. L'effet de cette apparition est prodigieux. Dès lors, c'est la ruée joyeuse à l'assaut. Cependant il faut laisser le fort aux marsouins, — quelques biffins ne résistèrent pas, nous le verrons, à l'honneur d'y pénétrer les premiers, — et se contenter de la batterie est et

de la tourelle qui sont bientôt couvertes de fantassins. « Le spectacle, dit le lieutenant-colonel Picard qui s'était porté de sa personne au-dessus de la voie ferrée pour embrasser l'ensemble de la position, était grandiose : les coloniaux, comme une marée montante, submergeaient le fort dans lequel la lutte continuait ; à l'est, on apercevait le groupe des bataillons de chasseurs gravissant les pentes de la Caillette et de la Fausse-Côte, pendant qu'une interminable colonne grise de prisonniers remontait le glacis de Chambitoux vers Fleury. Chacun, ému, regardait son voisin, en croyant à peine ses yeux, et, quand fut confirmée la prise de Douaumont, ce fut une minute inoubliable. »

Les récits du 116e et du 102e bataillons de chasseurs qui grimpèrent les pentes de la Caillette sont tout débordants de mâle allégresse. Au 116e bataillon, le capitaine adjudant-major Desombourg a pris le commandement. Avant le départ, le sergent-prêtre Nozeran passe dans les sections et donne l'absolution à ceux qui la demandent, puis, debout à côté de l'aumônier qu'un obus tuera tout à l'heure, tous deux bénissent les chasseurs qui vont partir. — « Onze heures quarante ; c'est l'heure fixée, les chasseurs se dressent, baïonnette haute. Le capitaine Desombourg lève sa canne. La première vague s'ébranle, suivie de près par les autres. Le coup d'œil est splendide : couverts de boue, de la couleur de cette terre de France qu'ils défendent et

veulent arracher à l'ennemi, les chasseurs sont superbes de calme et de résolution. Que vont-ils trouver derrière la crête ? Combien de nids de mitrailleuses vont se révéler et faucher leurs rangs ? Sous quelles rafales de gros obus vont-ils se trouver pris ? Qu'importe. Ils marchent en ordre comme à la manœuvre. Le terrain est pénible ; on dirait une mer houleuse subitement figée : de la boue, des débris, des cadavres. Des chasseurs s'enlisent, on les dégage. Le barrage ennemi commence à se déclencher. Trop tard : les vagues passent, elles sont passées. Les obus éclatent derrière elles. Elles déferlent implacables dans le ravin de Chambitoux qu'elles traversent. De quelques boyaux ou abris qu'a épargnés notre artillerie, des balles sifflent. Les nettoyeurs de tranchées s'y précipitent : quelques grenades bien ajustées et les Boches font « Kamerad ». Ahuris par notre apparition soudaine, hébétés par le bombardement, ils donnent des cigares, des cigarettes, leurs bidons, leurs casques à leurs gardiens ; ils n'ont qu'une pensée : vite sortir de cet enfer. — « Verdun, c'est là-bas, on va vous y conduire », dit un loustic. Dans deux abris à notre droite, des groupes ne veulent pas se rendre, ils tirent sur les chasseurs. Le sergent M... s'approche des abris : deux grenades incendiaires... et l'on n'entend plus rien. Une fumée épaisse s'échappe de ces abris qui continuent à brûler jusqu'au soir. L'avance continue, lente, méthodique. Les obus de nos 75, qui font

barrage en avant de nous, refrènent l'ardeur des impatients. La fumée augmente, le brouillard est épais, on se dirige à la boussole. Le ravin du Bazil est franchi, la tranchée de Berlin nettoyée, les prisonniers affluent. Les chasseurs sont joyeux de voir leurs groupes qu'on ramène à l'arrière. A douze heures trente, la voie ferrée est atteinte. A douze heures trente-huit, les vagues sont arrivées au sommet de la crête nord du ravin qui est le but assigné. Les fusiliers mitrailleurs, placés à quelques mètres en avant, scrutent de tous leurs yeux le brouillard traître derrière lequel les contre-attaques se préparent sans doute. Les chasseurs, sous cette protection, s'organisent et creusent des tranchées pour garder le terrain conquis. Le signal convenu est envoyé : « 116e chasseurs objectif atteint. » C'est comme un rauque cri de victoire dominant le fracas du bombardement. »

Cinquante-huit minutes ont suffi aux vitriers pour atteindre successivement les deux objectifs : ce record de vitesse prend les allures d'une marche triomphale.

*
* *

Non moins alerte et lyrique est le récit du 102e bataillon de chasseurs qui opère à la droite du 116e. On dirait que leurs chefs écrivent comme leurs fanfares sonnent et comme leurs colonnes courent : « L'attaque sera déclenchée à

onze heures quarante : c'est l'ordre du général. A l'heure dite, les chasseurs quittent les parallèles de départ : aucune hésitation, aucun flottement, en dépit même du tir de barrage que l'artillerie allemande concentre sur Fleury. Chacun est à son poste, et, dans la brume légère qui ouate le paysage et amollit les formes, on distingue des silhouettes d'hommes qui, en silence, s'alignent et se rangent comme pour la manœuvre. Derrière la ligne de tirailleurs déployés en éventail, le 102ᵉ bataillon s'avance et gagne le ravin du Bazil. On voit ses colonnes d'escouade apparaître, s'évanouir, reparaître à nouveau. Rien n'arrête leur progression lente et méthodique, articulée par une volonté puissante et tenace. Tous ces hommes, dont l'énergie ramassée est tendue vers l'ennemi, semblent un organisme unique qui essaie ses forces et prend conscience de sa valeur. A treize heures, sans bruit, les colonnes d'escouade s'étirent et se transforment en chaînes continues de tirailleurs. L'arme à la main, les chasseurs du 102ᵉ bataillon s'avancent et gagnent la crête qui domine le ravin du Bazil. Aucune résistance : serait-ce donc un piège ? De-ci, de-là, des patrouilleurs se détachent et gagnent la croupe qui domine nos positions. Une fusillade vive les accueille. — *Ils* sont là. Impatients, les chasseurs courent à l'ennemi et le crépitement des mitrailleuses ne réussit pas à briser leur élan. — Rendez-vous ! rendez-vous ! Les sommations s'accompagnent de

gestes significatifs, tandis que de part et d'autre la fusillade reste vive. — Rendez-vous ! rendez-vous ! Le crépitement jaillit et l'on voit se profiler sur le ciel sombre quelques ennemis qui font mine de jeter bas les armes : Kamerad, Kamerad... Méfiants, les chasseurs continuent leur progression de trous d'obus en trous d'obus. Ils ne sont plus qu'à 50 mètres, et l'on distingue la haute silhouette d'un capitaine allemand qui lève les bras et incite, semble-t-il, ses hommes à le suivre. Geste loyal ? non : c'est simplement la réédition d'une vieille ruse habituelle de nos ennemis. Nos vitriers n'ont pas avancé d'une semelle que toutes les ombres s'évanouissent, démasquant les mitrailleuses. Cette félonie redouble l'ardeur de nos troupiers : balles et grenades arrosent bientôt les lignes de l'ennemi qui faiblit sous le choc et cherche son salut dans la fuite. Mal lui en prend. Les fusiliers accourent à l'aide de leurs camarades et prennent d'enfilade les boyaux par où l'Allemand tente d'échapper à nos coups. Blessés et mourants jonchent le sol, et nos chasseurs s'élancent à la poursuite des fuyards. Leur défaite tourne bientôt en déroute ; nombre d'entre eux, jetant armes et bagages, cherchent refuge dans nos lignes. Heureux de leur succès, les hommes arrachent aux prisonniers quelques dépouilles opimes : la curiosité et le désir d'emporter un souvenir vont-ils arrêter leur course et compromettre la pleine réussite de leur attaque ? Un clairon a observé cet arrêt à

peine perceptible de nos lignes d'assaut et soudain, vibrant et clair, on entend retentir sur le plateau les notes entraînantes de la charge : *Il y a de la goutte à boire là-haut, il y a de la goutte à boire...* L'irrésistible sonnerie émane de l'âme même de la vieille France, rappelle à chacun où est le devoir, et la poursuite continue, implacable et serrée. Nous touchons au but : la deuxième ligne allemande est entre nos mains. Mais sera-t-il donc impossible d'accuser le coup, de signifier à l'adversaire notre volonté de vaincre et de reconquérir pied à pied le sol qu'il nous dispute ? O surprise, sur notre récente conquête deux gradés viennent de planter soudain un drapeau d'étamine aux trois couleurs. A cette heure, sur le sol qu'ont ensanglanté de longs mois de luttes, la vive nuance de cet étendard de fortune semble crier à l'ennemi défaillant : — « Verdun est la « poterne du Rhin. » Gardiens vigilants du patrimoine qu'ont amassé nos pères, fidèles aux traditions qu'ils nous ont léguées, nous luttons pour la liberté du monde. Nos pas demain réveilleront les morts de Lorraine et d'Alsace. »

Trop rarement, dans cette guerre souterraine de tranchées et de mines, d'entonnoirs et de camouflets, de va-et-vient sur les mêmes lieux dévastés, dans cette guerre d'attente, d'endurance, de souffrance et de patience, l'occasion s'est présentée de sentir passer sur soi le souffle puissant de la Victoire. Ceux de la Marne étaient si las de leur redressement fantastique qu'ils

n'ont pu comprendre qu'après coup toute l'immensité de la tâche surhumaine accomplie par eux. Le désintéressement du soldat a revêtu, pendant tant de jours, un caractère quasi sacré qui l'apparente au renoncement de la sainteté. Mais là, dans cette bataille de Douaumont, la victoire, on la tient au cou, on ne la lâche plus : on avance, on conquiert et, ce que l'on conquiert, ce sont des coins de sol déjà tout chargés de passé historique par un flux et un reflux de cent combats. Alors, de tous ces récits, de toutes ces paroles recueillies, jaillit une belle flamme claire. J'ai eu l'occasion de lire bien des rapports, de regarder sur le terrain même bien des visages : une telle expression d'allégresse, je ne l'avais pas encore rencontrée. C'est la fleur poussée sur le cratère de Douaumont.

Le nombre des prisonniers, leur promptitude à se rendre étonnent et réjouissent nos chasseurs et nos biffins. Voici un capitaine qui ne sait pas ce qu'est devenue sa compagnie : « Ne t'inquiète pas, lui dit familièrement un vitrier, tu la retrouveras à Verdun ; on te la rassemblera. » Il y en a de tout jeunes qui se mettent à pleurer. L'un d'eux, presque un enfant aux joues roses, qui porte à peine quinze ou seize ans, se précipite sur le chef de bataillon du 102e qu'il vient d'apercevoir et se jette à ses genoux en joignant les mains. Touché de sa jeunesse, le commandant Florentin lui tape sur la joue en riant : « Pauvre gosse, va-t'en, nous ne faisons pas la guerre aux

moutards. » Et le petit Boche, rassuré, s'en va solliciter des corvées. Sans les officiers qui les maintiennent, ils n'opposeraient guère de résistance. Dès que les chefs sont blessés, la défense mollit.

Sur la marche du 102e bataillon de chasseurs à pied, voici quelques fragments empruntés au journal du lieutenant Jean Petit, commandant la 2e compagnie. Ils en disent long sur l'élan des hommes et sur leur confiance dans leurs officiers. Le lieutenant Petit est le fils du président du tribunal de commerce de la Seine. Saint-Cyrien de 1914, il a vingt-deux ans, trois blessures, la croix de la Légion d'honneur, la croix de guerre avec trois palmes. Il a précisément été promu chevalier de la Légion d'honneur pour les affaires du 24 octobre, avec cette citation :

Le 24 octobre 1916 s'est brillamment élancé à l'assaut à la tête de sa compagnie. Arrêté par une position intacte et puissamment défendue, a attaqué avec ardeur à la grenade, puis a chargé vaillamment à la baïonnette, contribuant pour une large part à l'enlèvement de la position, à la capture de 600 prisonniers et à la prise d'un important matériel de guerre. Blessé, ne s'est laissé évacuer que par ordre.

Donc, le 102e bataillon de chasseurs est, le matin, dans ses tranchées de départ où il subit un violent marmitage :

Heures terribles où l'homme doit faire appel à toutes les ressources de son énergie.

Quel plus bel exemple de force morale et de stoïcisme que celui de tous ces jeunes hommes attendant, sans sourciller ni se plaindre, la minute suivante qui doit peut-être leur apporter la mort la plus atroce !

Les minutes semblent des siècles. — 11 *h.* 15, 11 *h.* 30, *— le marmitage est toujours aussi violent. Soudain, un chasseur court vers moi : « Mon lieutenant, le capitaine est blessé : il m'envoie vous dire que vous preniez le commandement de la compagnie. »*

Quelle joie ! Dès lors je ne pense plus aux marmites. C'est bien moi, et moi seul, qui vais avoir l'honneur de conduire à l'attaque ma chère 2e. *— Cela m'était bien dû et je vois là le meilleur des augures.* — 11 *h.* 35, *« allons, encore cinq minutes, les enfants ! »*

11 *h.* 40 *!... Je me lève d'un bond et brandis ma canne : « Debout ! tout le monde ! »*

De chaque trou d'obus mes chasseurs surgissent.

La main en cornet sur la bouche, je crie dans toutes les directions : « Le capitaine est blessé : c'est moi qui commande ! A moi la liaison ! »

Je vois des figures radieuses se tourner vers moi.

L'adjudant-chef Adam, le casque défoncé, la figure tuméfiée, et qui vient d'être retourné trois fois par un obus, refuse de se faire évacuer, il vient à moi, et au moment de partir, nous nous embrassons dans une profonde étreinte.

Déjà, le 116e *chasseurs, qui doit marcher devant nous à* 800 *mètres, décolle sur la crête et s'enfonce dans le brouillard.*

J'assure ma liaison, à droite avec le 401e d'infanterie, à gauche avec la 1re compagnie ; je sors ma boussole : « angle de marche 46° », c'est notre tour : « En avant ! » et j'agite ma canne dans la direction des Boches.

La compagnie en lignes d'escouades par un, sur plusieurs vagues en profondeur, se met en marche tranquillement.

Nous dépassons nos crapouillots qui se sont tus, nous franchissons nos anciennes tranchées de première ligne, et nous arrivons sur les lignes boches, ou plutôt sur l'emplacement où étaient autrefois ces lignes.

Ce n'est plus qu'un bouleversement chaotique de trous de torpilles béants, entonnoirs gigantesques de 6 à 7 mètres de profondeur dans de la terre glaise, où des mottes de terre de plusieurs centaines de kilogrammes ont été projetées comme de simples fétus de paille.

Spectacle planétique ou lunaire ? On croit rêver en franchissant avec peine les bords de pareils cratères. Attention surtout de ne pas glisser dedans !

L'esprit humain, dans de pareils lieux, s'imagine ainsi volontiers la représentation du néant dans l'au-delà.

La zone crapouillotée une fois dépassée, le décor change, nous nous trouvons dans le Sahara. C'est un véritable désert au travers duquel nous avançons.

Le sol est nivelé par les obus, sa surface est recouverte de matériaux de toutes sortes, brisés, pulvérisés : havresacs boches, fusils, casques, équipements, bottes,

débris humains, un bras ! une jambe ! une tête !..., tout est haché...

Notre marche continue, l'arme à la bretelle.

Le brouillard est toujours aussi dense et je me dirige toujours à la boussole.

J'aperçois mon camarade Bourdier sur ma gauche, à la 1re *compagnie, qui me dit bonjour en agitant sa canne.*

Avec la mienne, je pique au passage un calot boche — cela me servira d'étendard.

J'entends soudain des exclamations sur ma droite, je regarde, que vois-je ! émergeant du brouillard et venant vers nous, des Boches ! Oui, ce sont des Boches, cueillis par le 116e *!*

Les prisonniers défilent en colonnes par quatre. Les chasseurs exultent. Puis on franchit le fameux bois de la Caillette, le bois Triangulaire, on arrive au ravin du Bazil. Là, repos d'un quart d'heure et le 102e bataillon dépasse le 116e pour prendre la tête du mouvement en avant. On juge de la joie du lieutenant Petit : il a toute l'ardeur d'un nouveau chef, et tout à l'heure il n'a guère songé à s'apitoyer sur la blessure de son capitaine qui lui a permis de prendre le commandement de la compagnie. Mais son capitaine eût été le premier à le comprendre.

A 1 *h.* 40 *nous repartons. Nous dépassons le* 116e *chasseurs. Nos* 75 *doivent nous précéder dans notre marche en allongeant leur tir à raison de* 100 *mètres en quatre minutes.*

Nous avançons donc lentement, coiffés par le chapeau des 75 et toujours couverts par le brouillard.

Le ravin de la « Fausse-Côte » est notre objectif, l'atteindrons-nous ? Nous savons, en effet, qu'il est défendu par de fortes tranchées et qu'un bataillon boche s'y tient en permanence, en réserve.

Nous franchissons un bois déchiqueté, je passe le long des tranchées retournées, un canon boche brisé est là, la gueule fêlée.

Notre marche en tirailleurs est parfaite. C'est de la vraie manœuvre sur le terrain comme à Salmagne.

Le sol commence à descendre.

Brusquement le nuage de brume se déchire et devant nous, à 100 mètres en avant d'un profond ravin, des silhouettes se découpent, — une ligne de tirailleurs couchés, — ce sont les Boches qui nous attendent !

Un officier seul est debout, au centre, coiffé de son casque, un revolver à la main.

Il gesticule et semble parler à ses hommes qui se dissimulent.

Je flaire le danger, mais rien n'arrête mes chasseurs. Ils crient tous en avançant : « Camarades, venez avec nous ! venez par ici ! »

Je me laisse entraîner à crier moi-même.

L'officier allemand, toujours debout, répond par des gestes incompréhensibles, où je crois démêler qu'il refuse avec morgue nos propositions, et lui-même, à son tour, nous fait signe d'avancer. Je crie à pleins poumons à mes chasseurs : « Tirez donc, mais tuez-le donc ! »

A peine ai-je prononcé ces paroles que des feux de mitrailleuses boches se déclenchent.

Je commande : « Couchez-vous ! » Nous nous jetons par terre et j'ai juste le temps de voir, dans un éclair, le crâne d'un de mes Sénégalais voler en éclats.

A mes côtés, mon caporal fourrier se roule sur le sol en criant. Son bras saigne. L'officier boche, à coups de revolver qui m'étaient destinés, lui a traversé le bras droit et brisé le poignet gauche.

Bien commandés par cet énergique chef de bataillon, les Allemands résistent. Il faut les attaquer à la grenade. La lutte est très dure. Brusquement, l'ennemi décolle. « Y' s'débinent, mon lieutenant », crie un chasseur. Et le jeune lieutenant, dressé d'un bond, ordonne : « En avant, à la baïonnette ! » C'est une ruée générale. Les chasseurs enlèvent la crête qui domine le profond ravin de la Fausse-Côte. L'ennemi cède et commence à opérer la retraite. Mais cette retraite, par un boyau que battent aussitôt nos fusiliers mitrailleurs, se transforme en capitulation. Six cents Boches levant brusquement les mains en l'air se mettent à crier à pleins poumons : « Kamerad ! » La joie est délirante, c'est le tumulte de la victoire, les clairons sonnent la charge. Au loin, sur les ruines du fort de Douaumont qui se détachent sur le ciel, courent les silhouettes des marsouins.

J'arrache une feuille de mon carnet et je grif-

fonne aussitôt ces quelques mots : « Objectif atteint. Nous avons enlevé le ravin de la Fausse-Côte et capturé ses défenseurs après une magnifique charge à la baïonnette. Nous nous installons au delà de la batterie... »

Je fais parvenir le pli au commandant.

Quelques minutes plus tard je vois accourir sur la position même le capitaine Voirin, capitaine adjudant-major du bataillon.

Je vais à lui. Il me serre les mains à les briser en me disant : « C'est très bien, très, très bien, mon petit ! »

J'en pleure de joie, ce sont les minutes les plus belles de ma vie !

Sur-le-champ, j'appelle mes sous-officiers et leur passe les ordres : « Se fortifier sur place et creuser deux lignes de tranchées. »

Je les félicite tous de leur courage et je ne peux y résister, je les embrasse tous les uns après les autres.

L'étreinte que ces braves gens me donnent est telle que ma joie est à son comble.

Je redescends alors dans le ravin ; car un de mes agents de liaison vient de me prévenir que le chef de bataillon allemand qui commandait le camp du Ravin était là, blessé, sur le sol.

Je le trouve, étendu de tout son long dans la boue.

C'est un homme de forte taille, la moustache coupée en brosse au-dessus des lèvres. Sa culotte est à demi arrachée et un pansement plein de sang entoure sa cuisse gauche qu'une balle a fracassée.

Je me présente à lui :

— « Lieutenant Petit, des chasseurs à pied. »

Pensant qu'il comprend mal le français, je continue la conversation en allemand.

Il se nomme à son tour :

— « Capitaine Mathesius, faisant fonction de chef de bataillon au 154ᵉ régiment d'infanterie prussienne.

— « Je vous reconnais ! C'est vous qui étiez sur la crête tout à l'heure, le revolver au poing, au milieu de vos hommes, c'est vous qui avez blessé mon caporal fourrier à mes côtés.

— « Non, non ! ce n'était pas moi.

— « Si, si, je vous reconnais ; vous êtes officier de réserve ?

— « Non (avec orgueil), aktive offizier.

— « De quel pays êtes-vous ? Êtes-vous marié ?

— « Je suis Silésien, j'habite Breslau avec ma femme, je n'ai pas d'enfants. »

L'Allemand lui remet sa croix de fer et son portefeuille.

— Je les enverrai à votre femme après la guerre, lui dit généreusement le lieutenant Petit.

Comme il demande à boire, Petit lui glisse dans la bouche quelques pastilles au menthol qu'il avait emportées. Puis il le fait transporter au poste de secours par quatre chasseurs. Le commandant Mathesius mourut dans la nuit.

Cependant, le deuxième objectif atteint, les chasseurs dansent et jonglent avec leurs fusils. Un long cri retentit : *On les a.* Le passage de l'avion de la division volant à quatre-vingts mè-

tres pour repérer les fanions qui indiquent les nouveaux emplacements conquis achève de les enthousiasmer. Le bruit du moteur empêche d'entendre le passager, mais on voit le geste de ses mains qui applaudissent. C'est la gloire qui vient d'en haut, comme dans les légendes.

*
* *

A la droite de la division, en liaison avec la division de Lardemelle, le groupement Doreau (107e bataillon de chasseurs et 401e régiment) dcit enlever les pentes nord et est de la croupe de Vaux-Chapitre, puis gravir les pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte et les tenir jusqu'à l'ouest de l'étang de Vaux. « ...Onze heures trente-cinq, disent les carnets du 107e bataillon de chasseurs, un silence solennel ; encore cinq minutes... encore quatre... encore trois... Enfin, un coup de corne retentit, un cri qui semble unique, mais qui sort de toutes les poitrines, lui répond, et l'on part... Le terrain est abominablement détrempé : c'est avec peine, mais gaiement qu'on patauge dans la boue jusqu'au-dessus des genoux, évitant les trous d'obus innombrables. A peine cent mètres faits, on aperçoit une masse grise, compacte, en colonne par quatre et surmontée de bras levés au ciel. Cela crie en chœur : « Kamerades ! » Eh quoi ! ce sont là les Boches ! Mais ils ne se défendent pas : les voilà suppliants, et il y en a la valeur de plus de deux compagnies ! L'enthou-

siasme grandit au point qu'à peine s'aperçoit-on que la tranchée de Sophie est dépassée et qu'on est déjà à la tranchée d'Elsa. Et voici à gauche les camarades du 116e bataillon de chasseurs alpins : pour un peu on se jetterait à leur cou. Les officiers, non sans peine, arrêtent le flot ; on souffle et l'on se met en ordre. Puis, sur la droite, on aperçoit d'autres camarades : c'est le 401e avec lequel on va marcher maintenant. Vite, on prend langue : la 1re compagnie s'aligne et se tient prête à filer avec le beau 401e. Le moment vient d'aller au deuxième objectif : bah ! ce sera comme pour le premier, et les abris boches fourmillent de matériel abandonné, même de mitrailleuses en parfait état... Mais où donc sont les Boches ? Le ravin du Bazil est traversé sans encombre, comme à la parade, et peu après nous voici à l'étang de Vaux. Déjà ! Mais on est de taille à aller plus loin. Cependant les balles de mitrailleuses, parties de notre droite, nous rappellent à la réalité. L'ordre est exécuté : le deuxième objectif est tenu, organisons-le. Et vite, l'outil à la main, les hommes du 401e et de la 1re compagnie du 107e bataillon de chasseurs creusent la terre et se fortifient. Si l'ennemi réagit, on sera en mesure de lui répondre. Encore des Boches qui viennent, des blessés, puis des équipes sanitaires boches transportant nos propres blessés. Ah ! mais voici un officier, deux même, et tandis que le commandant les interroge, il y a là un noir qui, son couteau à la main, semble les guetter comme une proie et gesticule : « Moi, couper

caboche, a tiré sur mon adjudant... » Il faut toute l'autorité du colonel du 401e pour le renvoyer à son corps. Les prisonniers continuent à affluer, et ce sont des grenadiers, des soldats d'un corps d'élite, le monogramme de leurs pattes d'épaule et la patte du col l'indiquent. Peu à peu, la nuit tombe ; mais les tranchées s'approfondissent et, si l'ennemi vient, il saura à qui parler. Le silence s'établit. La brève file de nos derniers blessés s'allonge vers l'arrière. Allons ! la journée a été bonne, les pertes nulles pendant l'attaque ; on s'endort après une croûte cassée, espérant que le lendemain « ça collera aussi bien » et qu'on les « rejettera dans la plaine ».

On s'endort : qu'est le fameux *Rêve* de Detaille, avec ses faisceaux bien alignés et son bivouac de jardin public, auprès du sommeil de ces enfants dans la boue froide, sous le bombardement qui continue, après la victoire ?

*

*   *

A l'extrême droite du groupement Doreau, marche donc le « beau » 401e. De la gauche à la droite le refrain est le même ; seul le ton change, plus grave ou plus aigu. « Enivrés de confiance par l'intensité de nos feux d'artillerie auxquels ripostait faiblement l'ennemi, les hommes piétinaient impatiemment, attendant l'heure décisive. — Onze heures quarante : « Quel sale temps ! »

disaient les hommes voyant l'épais brouillard qui, à quinze mètres, leur voilait le terrain où ils devaient progresser. Ils ne comprirent qu'après, devant l'ahurissement des prisonniers, l'utilité de cet écran opaque qui avait masqué leur départ et leur avance. Au coup de sifflet du commandant, tous les hommes bondissent sur le parapet, se resserrent d'abord en grappes autour de leurs chefs de section pour se détendre ensuite en lignes d'escouades, en ordre, comme à la manœuvre. « Hardi, les gars ! » s'écrient les hommes en se serrant la main dans une étreinte hâtive et enthousiaste. A peine avait-on franchi de vingt mètres notre ancienne ligne que les bras éperdus des prisonniers s'agitaient, attestant déjà, avant la conquête matérielle, l'écrasante victoire morale du soldat français. »

Une autre paraphrase complète le tableau de ces rapides capitulations : « C'est là, dit-elle, qu'on vit dans les yeux boches la puissance du reflet de nos baïonnettes... »

Le régiment a franchi, lui aussi, le ravin du Bazil. Il doit atteindre le ravin de la Fausse-Côte à son extrémité, là où ce ravin rejoint l'étang de Vaux. De ce côté, c'est le fort de Vaux, « semblable à un grand sphinx » au-dessus de ces eaux dormantes, qui exerce sa fascination. « Rien ne s'oppose à notre marche. Nous devons attendre que le 75 allonge. Nous repartons en obliquant à gauche. L'étang de Vaux apparaît, entouré de trous d'obus qui le prolongent en marais. Rien

devant nous : notre coin semble désert. Plusieurs se plaignent de ce que l'on s'arrête au premier objectif. Mais prudence, et souvenons-nous que nous ne sommes pas seuls. — Treize heures quarante : notre bataillon poursuit l'avance. Alors, dans le brouillard qui se dissipe, nous découvrons le vallon de l'étang, la ligne de chemin de fer à gauche, une jetée à l'extrémité, la masse grise du fort de Vaux, à droite, semblable à un grand sphinx qui garde ces marais, les ruines du village de Vaux dans le fond. A gauche, une mitrailleuse crépite, on s'arrête, elle s'éteint. Et, l'arme à la bretelle, nous remontons la pente nord-est de l'étang. Posément, nous jalonnons nos deux lignes, tandis que l'avion qui plane bien près de nous peut saluer, au milieu des panneaux blancs, de petits drapeaux aux couleurs françaises. »

L'avance n'est pas aussi aisée sur tout le front du régiment. La 11e compagnie a fort à faire pour franchir la tranchée Hindenburg et pour masquer l'ouvrage de la Sablière qui menace de flanc l'attaque. C'est un avant-goût de la résistance opiniâtre que la division de Lardemelle rencontrera dans toute la région de Fumin et du fort de Vaux. Le sphinx qui domine les plaines de la Woëvre voudra garder son secret. Le réduit de la Sablière est un repaire de mitrailleuses. L'aspirant Vasseur arrive le premier devant l'abri, devançant ses hommes. Un Allemand est là, baïonnette au canon, qui en défend l'entrée. — A nous deux ! crie Vasseur. — Déjà le Boche se précipite

baïonnette basse, mais il s'affaisse, la tête mise en bouillie par une grenade qu'a lancée le soldat Keyser accourant au secours de son chef. Dans l'abri, les Allemands résistent à coups de fusil. Une ou deux sections du 230e arrivent à la rescousse. Les grenades de Keyser, lancées d'une main calme, tombent avec une implacable précision. Après chaque explosion, ce sont des cris et des râles dans la fumée, jusqu'à ce que les fusils se taisent et que les Boches sortent un par un, les bras en l'air.

Ces combats locaux ne retardent pas l'ensemble de l'opération. « On touchait à l'objectif, rapporte une note du régiment qui, à elle seule, fait tableau. Le spectacle fut splendide. En descendant dans le ravin de la Fausse-Côte, les hommes découvraient là-haut, à gauche, leurs camarades vainqueurs du fort de Douaumont. Électrisés par cette vue, ils ne firent plus qu'une course jusqu'au terme fixé à leur élan. Devant eux se détachait, sur la cote 330, un grand nègre agitant un drapeau au bout de son fusil, pendant qu'un autre, debout sur la crête en arrière, sonnait la charge éperdument. »

Si le fort de Douaumont magnétise ainsi à distance les combattants dont les objectifs sont à sa droite et sa gauche, quelle emprise ne doit-il pas exercer sur ceux qui sont chargés de l'aborder, l'attaquer, le reprendre ?...

III

LE FORT DE DOUAUMONT

Douaumont : de sa hauteur que Souville seul égale, il domine les deux rives du fleuve ; il a des vues au loin sur les vallons et les creux qui peuvent servir de cheminements aux Français, et il protège les ravins qui, de ses flancs, coulent vers la Meuse ou vers le Bazil. Tant que Souville ne sera pas pris, Verdun est protégée. Tant que Douaumont ne sera pas repris, Verdun continuera d'être menacée et la bataille de Verdun ne sera pas gagnée. Tous les combattants de Verdun ont subi sa hantise. Mais lui-même, n'est-il pas hanté ? Des prisonniers ont raconté que l'un de ses couloirs voûtés sert de cimetière à tout un bataillon. Un coup heureux de notre artillerie, avant notre assaut du mois de mai, a incendié un dépôt de munitions : la garnison presque entière aurait péri et l'on aurait poussé pêle-mêle les cadavres calcinés et recouverts de chaux dans une cave qu'on aurait murée. Cependant les régiments de notre 5e division qui sont entrés le 22 mai n'ont pu vérifier la chose : eux-mêmes,

après une lutte sanglante, débordés par les entours du fort, ont dû abandonner leur brève conquête. Douaumont porte malheur. Pareil au Drachenfels qui dresse au-dessus du Rhin sa tour ruinée où, jadis, Siegfried tua le dragon, pareil au rocher de la Lurlei où la sirène, procédant par avance aux perfides rigueurs de la guerre sous-marine, attirait traîtreusement les bateliers qui abandonnaient au courant leurs bateaux sans direction, il est déjà tout enveloppé des terreurs rhénanes. Sa chute, le soir du 25 février, tient du sortilège. Comme les brumes de l'automne paraissent le reculer et l'agrandir, les combats sans nombre dont il fut le témoin lui composent une atmosphère d'épouvante et de danger qui le rendent plus redoutable, plus inaccessible.

Comment cette légende de Douaumont, qui risquait de rendre plus troublantes et plus aléatoires les tentatives faites pour le délivrer, est-elle devenue le culte de Douaumont ? Quand il eut décidé l'opération qui devait restituer à Verdun la ceinture de ses forts et de ses collines, le commandement choisit les troupes d'assaut. Chacune fut spécialement préparée à son rôle. Douaumont fut *donné* au régiment colonial du Maroc qui avait reçu la fourragère pour Dixmude et Fleury. Et ce phénomène étrange fut constaté : loin de servir d'épouvantail, Douaumont devenait le lieu d'élection réservé en récompense aux plus braves. Puisqu'on leur avait *donné* Douaumont, il n'y avait plus qu'à y aller. Avant de partir, *ils* étaient

sûrs d'y parvenir et d'y rester. De Fleury nivelé, ils l'avaient vu, ils le connaissaient. Ils le connaissaient pour sa menace permanente, pour son orgueil et sa puissance ; et voici que, rapprochés de lui par le don qu'ils en avaient reçu, ils en parlaient avec familiarité, presque avec insolence. On le plaisantait, on le foulait même aux pieds.

Car on le prenait chaque jour en effigie. Dans la campagne, près de Stainville, gros bourg proche Saint-Dizier où le régiment colonial du Maroc était au repos, le fort avait été tracé sur le sol avec ses dimensions exactes. Des exercices de régiment apprenaient aux bataillons à établir entre eux les accords nécessaires, aux unités et aux divers groupes de spécialistes à se diriger sans hésitation sur leurs objectifs en prenant des points de repère sur les saillants et sur les distances. Chacun des trois bataillons reçut sa mission spéciale. Au 4e (commandant Modat) reviendra la mise en marche, le signal du départ. Tandis qu'une compagnie sénégalaise et une compagnie de Somalis occuperont nos tranchées et procéderont, à la suite des marsouins, au nettoyage des obstacles que ceux-ci dépasseront, le bataillon Modat, sans se laisser distraire de son but, atteindra le premier objectif qui, au delà des premières défenses ennemies, amènera les autres bataillons à distance d'assaut. Puis, le 1er bataillon (commandant Croll) contournera le fort, le dépassera, se portera à 200 mètres environ en avant, et là organisera solidement le ter-

rain. Enfin le 8e bataillon (commandant Nicolaÿ) sera chargé d'attaquer le fort de front, de s'en emparer, de le nettoyer et de le remettre en état de servir.

Il y eut entre les trois bataillons une émulation ardente. Chacun voulait le fort. Chacun invoquait son passé, non pas seulement les affaires de Dixmude et de Fleury, mais d'autres actions, plus lointaines, engagées pour la plus grande France. Le bataillon Croll, par exemple, n'avait-il pas déjà fait au Maroc son apprentissage pour s'emparer des places fortes ? Et quand il s'en empare, il sait les garder. Le 12 juin 1914, il avait participé à la prise de la forteresse berbère de Khenifra par le général Henrys. Khenifra est une des charnières les plus importantes de cette armature de la défense du Maroc, créée et maintenue après la déclaration de guerre par le général Lyautey. Elle fut assaillie, le 23 novembre 1914, avec une violence inouïe, par les tribus descendues de l'Atlas. L'assaut dura trois jours et les assaillants durent se retirer avec de grandes pertes. A cette occasion, le commandant Croll et son bataillon furent l'objet des citations suivantes :

Croll, capitaine au 1er *bataillon colonial du Maroc. Resté commandant d'armes de Khenifra, le* 23 *novembre* 1914, *avec trois compagnies, alors que le détachement de sortie attaqué par un ennemi très supérieur en nombre venait de subir un gros échec,*

perdant tous les officiers supérieurs, a communiqué à la garnison son calme, son sang-froid et son énergie morale grâce auxquels il a déjoué toutes les attaques et tenu l'ennemi en respect pendant trois jours jusqu'à l'arrivée des colonnes de secours.

1er *bataillon d'infanterie coloniale du Maroc. Le* 13 *novembre* 1914, *à l'affaire d'El Herri, sous le feu meurtrier d'adversaires très nombreux et très mordants, s'est engagé à fond jusqu'à épuisement complet de ses munitions et en subissant des pertes considérables pour aider au repli des groupes avancés de la colonne et pour protéger le convoi de blessés serré de très près par l'ennemi ; avec ceux de sa compagnie restés à Khenifra, a réussi, en prenant position en avant du poste, à assurer la rentrée des blessés et à protéger la place contre les tentatives d'assaillants très nombreux et très audacieux.*

Le général Lyautey tint à honneur d'épingler lui-même au fanion du bataillon la première croix de guerre avec palme décernée aux troupes d'occupation du Maroc. La cérémonie eut lieu au cours d'une grande revue passée avant le départ du régiment colonial pour le front de France au mois d'août 1915.

Cependant le bataillon Nicolaÿ a été choisi. C'était son tour, et aucun des trois ne peut être l'objet d'une préférence. Le lieutenant-colonel Régnier qui commande le régiment sait qu'il peut compter sur tous les trois au même titre. Le commandant Nicolaÿ arrive d'Indo-Chine et ce

sera sa première affaire. Débuter par Douaumont n'est pas un sort commun. Il a dû beaucoup intriguer pour quitter la colonie où ses services l'attachaient, s'embarquer et prendre sa part de la grande guerre. D'avance, il flaire sa proie et la gloire. La vie exotique l'a brûlé et vieilli. Il est très grand, très maigre, un peu voûté, un peu blanchi, la moustache tombante ; dans les yeux méditatifs passe cette flamme dorée qu'ont souvent les regards des voyageurs et des rêveurs, lueur restée des soleils ou des mirages entrevus. Il marche comme s'il suivait ses songes et l'on devine où vont ses songes et que rien ne l'arrêtera. Quand il se redresse, il a l'air d'un mage ou d'un prophète, et ses hommes se sentent saisis de respect. Est-ce l'Orient qui donne aux chefs cette grandeur, ce prestige quasi sacerdotal, et non pas seulement à un Lyautey, à un Gouraud, mais à des commandants de bataillons ou de compagnies ? J'ai déjà vu cet air-là au commandant d'Ivry, fils de ce charmant compositeur, le marquis d'Ivry, qui écrivit la musique des *Amants de Vérone,* quand il rassemblait au Mourmelon son bataillon marocain. C'était à la fin d'août 1914. Je lui avais porté l'ordre de départ. Je ne devais pas le revoir. On m'a raconté que, miné de fièvre, condamné, ne pouvant plus marcher mais refusant d'être évacué, il se faisait hisser sur son cheval, et même attacher : ainsi se rendait-il aux premières lignes. On voyait apparaître au pas ce cavalier fantôme,

là où nul être vivant ne se montrait de jour. C'était à n'en pas croire ses yeux. Ce mourant entendait choisir sa mort : il fut tué sur son piédestal.

Quand on a vu l'homme, on se rend mieux compte de l'influence qu'il dut exercer sur ses troupes. Le commandant Nicolaÿ ne se contenta pas de régler avec soin et méthode, pour tous les exécutants, l'économie des divers dispositifs d'attaque, ni de pousser à la perfection le dressage individuel des fusiliers, des voltigeurs et des autres spécialistes ; il fit de son bataillon un seul être à mille têtes. « La désignation dont il était l'objet, a-t-il écrit, l'enthousiasmait, sans qu'il se fît illusion sur les difficultés qui l'attendaient, ni sur les droits équivalents des autres bataillons du régiment à un choix aussi désirable. » Chaque soldat sait ce qu'on attend de lui, mais entend concourir au but commun. Il n'y a plus de volontés individuelles, mais une volonté collective réglée par le chef. Le commandant et ses officiers ont pris langue avec les officiers du 129ᵉ régiment qui sont entrés dans le fort le 22 mai : conférence utile pour éclairer la nouvelle équipe sur les précautions essentielles à prendre, et qui rapproche le but en le montrant possible puisqu'une première fois il a été réalisé, bien que sans lendemain. Les photographies du fort par avions ont été minutieusement étudiées : officiers et gradés ont été conduits en automobiles jusqu'à d'autres forts similaires de la région

de Verdun qu'ils ont visités. En somme, conclut le commandant, « toute l'affaire se présente bien, solidement montée, soumise à la chance comme tout projet de bataille, mais à une chance qui valait dix fois qu'on la tentât ». Et de toute cette majesté de visionnaire qui émane de sa personne il contribue à répandre et à propager autour de lui la religion de Douaumont. Dans la religion de Douaumont communie tout le régiment colonial, composé d'éléments hétéroclites, où se mêlent classes, races, croyances, mœurs, accents : une même foi a fait ce miracle.

Le groupe d'attaque comprendra les 1re et 2e compagnies du 8e bataillon, la compagnie 19/2 du génie, la moitié de la compagnie de mitrailleuses, une section de lance-flammes, un groupe médical, médecins et brancardiers, un groupe de liaison, téléphonistes et signaleurs. Le fort de Douaumont, devant être abordé par son flanc ouest et par sa gorge prise en oblique, est d'avance divisé, pour les assaillants, en deux secteurs, l'un comprenant surtout les superstructures, y compris le cavalier, l'autre comprenant surtout les casemates du rez-de-chaussée et le sous-sol. Au départ, le bataillon devait suivre le bataillon Croll à 100 ou 200 mètres de distance. Après le premier objectif atteint, ce dernier devait donc s'ouvrir pour encercler le fort que le 8e bataillon aborderait directement.

Le 23 octobre, le régiment gagna ses positions de départ. Dans l'après-midi, on s'en souvient,

un heureux obus de 400 détermina un incendie dans le fort. Sans doute, comme au mois de mai, un dépôt de munitions avait-il dû sauter. Peut-être la garnison avait-elle subi des pertes. C'était d'un bon présage. Dans leurs parallèles, les troupes confiantes attendaient l'heure fixée avec impatience.

Si minutieusement achevée que soit leur préparation, si complètes que soient leurs prévisions, toutes les affaires humaines demeurent encore soumises à la chance, comme le dit le commandant Nicolaÿ des projets de bataille. La part divine est réservée. Or, dans l'affaire de Douaumont, il semble au début que tout conspire à son échec. Puis la fortune tourne, le destin parle, la victoire s'envole.

Le brouillard qui pouvait favoriser la marche en avant, qui, sur presque toute la ligne, la favorisa, ne cause en face des marsouins aucun effet de surprise. Sentant venir l'attaque, un officier allemand dont la hardiesse faillit nous coûter cher, enlevant ses hommes, était venu avec sa compagnie occuper les tranchées de départ que nos soldats avaient évacuées pour laisser le champ libre à l'artillerie. Quand la compagnie sénégalaise, préposée à leur garde, revient pour se mettre en place, elle trouve la place prise. Un violent combat s'engage chez nous, au lieu d'être porté d'emblée chez l'ennemi. Fâcheux début qui risque de tout compromette par le retard. Le commandant Modat, qui doit conquérir avec son bataillon

le premier objectif et entraîner après lui le régiment, sent l'inquiétude le gagner à mesure que l'heure fixée — onze heures quarante — approche. L'heure vient, et l'on se bat toujours. N'importe : il donne le signal ; derrière lui, le bataillon Croll, s'il est nécessaire, renforcera les Sénégalais et les Somalis. Les premières vagues se dressent, franchissent nos parallèles d'où monte, avec un bruit de lutte corps à corps, la fumée des grenades éclatées, se précipitent à l'assaut sur le terrain boueux et bouleversé. Mais le Boche qui fait face aux marsouins est un adversaire redoutable. Prévenu par le tumulte, massé dans la tranchée Augusta, il attend notre attaque. « De terribles feux de flanquement, écrit le capitaine Alexandre qui prit le commandement du bataillon après que le commandant Modat fut blessé, prennent d'écharpe les premiers assaillants et frappent à la tête un grand nombre de ceux qui s'efforcent de sortir des boyaux glissants : le mouvement ne se continue bientôt plus que de trous d'obus en trous d'obus. Le commandant Modat sent que le moment est décisif ; les commandants des compagnies Dessendie et Maufredi ont la même pensée : dès qu'ils voient le chef de bataillon demander l'effort suprême coûte que coûte, ils entraînent leur compagnie violemment, sans souci des pertes. Les officiers, les gradés et quelques hommes pleins de bravoure enlèvent à leur suite, malgré la boue, dans un mouvement irrésistible, les sections qui avaient ralenti leur

débouché. Le spectacle est alors admirable : on ne voit que des files d'hommes debout chargeant dans le brouillard à la recherche des groupes d'ennemis qui tirent toujours. Les pertes augmentent rapidement : dix officiers, dont le chef de bataillon, sont mis hors de combat. La compagnie Maufredi perd tous ses officiers et près de la moitié de son effectif, la compagnie Dessendie est fortement éprouvée aussi, mais l'élan définitif est donné, les marsouins ne songent plus qu'à venger leurs chefs et leurs camarades. En un clin d'œil, les éléments de tranchées qui avaient résisté au feu de notre artillerie sont encerclés à courte distance, indépendamment les uns des autres, par les fractions de soutien des compagnies de tête et des compagnies de soutien. Les premières vagues, après avoir massacré ou pris tout ce qui était devant elles, s'élancent sur le premier objectif à mille mètres environ... » Elles disparaissent dans le brouillard, ayant soin de relier fortement la chaîne. Derrière elles, les groupes ennemis qui ont été dépassés, et qui occupent toujours la tranchée Augusta, paient cher les feux de flanquement si meurtriers qu'ils ont exécutés quelques minutes auparavant. Cependant, « les survivants de l'attaque boche étaient dignes des marsouins qui les combattaient : beaucoup refusèrent de se rendre et lancèrent des grenades jusqu'à la mort. Un jeune officier d'une belle stature, cerné par trois coloniaux et sommé de se rendre, répondit en les regardant fièrement :

« C'est impossible. » Un autre officier ennemi tira sans relâche les balles de son revolver jusqu'à ce qu'il fût massacré. Certains groupes d'Allemands levèrent les mains quand ils se virent cernés... » Heureux d'avoir la vie sauve, ils offrent de nombreux cigares. Quand la section laissée en arrière s'élance à la suite de la première vague, les hommes présentent des cigares à leur chef qui doit se fâcher pour les remettre dans la réalité, mais qui est désarmé par un courage si rapidement insouciant, et c'est avec la « permission de fumer » que la section se dirige vers le premier objectif. Le but atteint, en liaison avec le 4e régiment mixte à gauche et le 321e régiment à droite, on s'organise sur place et l'on commence à creuser une tranchée sous la protection des petits postes qui sont détachés en avant.

Au tour maintenant du bataillon Croll. Il a dû achever, avant de partir, de briser la résistance de la tranchée Augusta. Le commandant à son poste, à peine abrité par un tertre, a près de lui le téléphoniste Pain, coiffé de l'écouteur, qui cherche à percevoir les appels dans le fracas des marmites. Devant eux, les casques boches paraissent et disparaissent. Quelles belles cibles ! Les camarades font le coup de feu et Pain regarde, esclave de sa consigne. La tentation est trop forte. Il prend son arme et, toujours coiffé de l'écouteur, sans changer de position et à moitié découvert, il glisse une cartouche. Mais que dira le chef ? Le commandant a vu le geste. Un fron-

cement de sourcil et le téléphoniste reprendra sa tâche ingrate. Non, rien, seulement une imperceptible détente dans les traits, comme un sourire. Lentement il vise, tire, un casque disparaît...

Dans la marche en avant, à l'est de l'ouvrage de Thiaumont, à cause du brouillard et des difficultés de terrain, un certain mélange se produit parmi les unités avec déviation de direction. Il faut modifier les ordres primitivement donnés et boucher d'extrême urgence un trou dans les lignes. Du bord de son trou de marmite qui lui sert d'observatoire, le chef de bataillon fait un signe, l'agent de liaison Demousaix, tout jeune, presque un gosse, s'avance. « Pour recevoir les ordres sans être vu, il faudrait que l'homme vînt se coucher contre son chef. Il n'y pense pas. A genoux et respectueusement penché, il écoute les ordres à transmettre. Il va partir, mais un mitrailleur l'a repéré. Il est atteint de plusieurs balles et s'affaisse sur place, perdant son sang à flots. Un autre agent de liaison vient prendre sa place... » Quelques jours plus tard, au retour de la bataille, le chef de bataillon cherche un emplacement. Voici les anciennes lignes allemandes. Un trou d'obus : le petit coureur est toujours là, dans son attitude déférente, simplement affaissé comme s'il était fatigué. Il a été respecté par les projectiles. Un salut, il faut partir. Tout à l'heure les brancardiers divisionnaires viendront relever le corps du courageux enfant...

Le bataillon Croll dépasse le premier objectif

occupé par le bataillon Modat. Il doit contourner le fort à droite et à gauche, et le bataillon Nicolaÿ, qui doit le suivre de près, abordera de front Douaumont. Suivant le barrage protecteur de l'artillerie, les patrouilles, précédant les vagues, progressent de trous en trous. Soudain, un obstacle plus considérable se dresse. Nul doute : c'est le fossé du fort. Le brouillard commence à se déchirer sous l'action du vent qui se lève. Le fort est là. Le caporal André Barranger qui dirige la patrouille de tête connaît le thème de manœuvre si souvent répété à Stainville. Ce fossé — amoncellement de terre, de pierres et de grillages — ne doit pas être franchi. Il sait que ce sera la mission du bataillon Nicolaÿ, ainsi encadré par les compagnies du bataillon Croll qui s'ouvriront pour couvrir ses flancs et dépasser l'obstacle. Il se retourne : le bataillon Nicolaÿ n'est pas là. Il sait encore qu'il est chargé d'observer en avant. Que verra-t-il, s'il ne grimpe pas sur cette masse ? Il sait aussi que le fossé doit être flanqué de mitrailleuses, que le fort est peut-être miné. Qu'importe ! Par un éboulis il se laisse glisser avec ses hommes. Les cœurs battent fort dans les poitrines. Le fossé est vide et muet. Les marsouins montent sur le fort. Ils passeront dessus.

Ils n'y sont pas venus les premiers. Une poignée de biffins a devancé les coloniaux. La gauche de la division Passaga est formée par le groupement du commandant Mégemond qui comprend

les 19e et 23e compagnies du 321e régiment et la 5e compagnie de mitrailleurs. Il a pour mission de s'emparer d'un ouvrage, la batterie, à l'est du fort, et de donner la main au bataillon Croll en avant de Douaumont. Quand il arrive à la batterie, il ne voit pas le bataillon Croll. Va-t-on laisser le fort échapper ? Se conformant aux ordres du lieutenant Rambaud qui commande la 23e compagnie, le sous-lieutenant Leseux laisse le gros de sa section aux abords immédiats du fossé qu'il abordait par le sud-est et avec trois de ses hommes, le fusilier mitrailleur Jayr et les grenadiers Dumont et Meydon, il franchit le fossé aux trois quarts comblé et met le pied sur l'observatoire et la petite tourelle à l'est. Avec quelques autres hommes, dont le caporal Laly et le fusilier Jullien, il capture un sous-officier allemand et sept hommes, tandis que Jayr ouvre le feu sur un créneau de mitrailleuses, pratiqué à la petite tourelle de l'observatoire. Peut-être est-ce donner l'alarme à l'ennemi avant d'être en force. Mais la petite troupe ne quitte ces lieux fameux où elle est rentrée la première que lorsqu'elle aperçoit les premiers éléments du bataillon colonial.

La patrouille du caporal Barranger fait partie de la compagnie Dorey. Le capitaine Dorey prend l'initiative de franchir le fort au lieu de le contourner afin de profiter de l'ahurissement de l'ennemi, tout en gardant la liaison avec les unités voisines. Le mouvement s'exécute en ordre, malgré le chaos du terrain. Sa compagnie traverse

la superstructure effroyablement bouleversée et reste en surveillance sur le fort pour ne le quitter qu'à l'arrivée du bataillon Nicolaÿ. Elle reprend alors sa marche au delà du fort où elle se raccorde avec les autres compagnies et le 321e.

Le bataillon Nicolaÿ avait pris place, le 23 octobre au soir, soit dans l'Abri des Quatre-Cheminées qui est sur la pente de Froideterre descendant au ravin des Vignes, soit dans les boyaux avoisinants. Le 24, à l'heure dite, il se met en route, par le brouillard, sur un terrain glissant. Il se hâte afin de pouvoir établir sa liaison avec le bataillon Croll qui doit le précéder dans la marche sur le fort. Quand il arrive aux parallèles de départ, le bataillon Croll a déjà disparu dans la brume. Le brouillard s'épaissit, on n'y voit pas à vingt mètres. Le sol est crevé de trous plus larges encore et plus profonds que ceux du ravin des Vignes, la terre très lourde colle aux chaussures et ralentit la marche. Il faut donc resserrer le dispositif en largeur comme en profondeur. Trois sections de la première compagnie s'égarent, il faut les rappeler. Enfin, une erreur de boussole, déviée probablement par le voisinage d'un revolver, amène le bataillon dans la direction de Thiaumont. Le chef se rend compte de la fausse direction. Dans quel sens la rectifier ? Il a gagné la tête de la colonne, et il hésite. La boussole s'affole. Où se trouve-t-on exactement ? Quel est, au juste, le retard ? Il connaît la pire angoisse, celle de manquer à sa mission. Seul, son bataillon est pré-

paré et outillé pour attaquer le fort, le nettoyer et l'occuper. S'il n'arrive pas à temps, la bataille tout entière est compromise, l'ennemi peut se ressaisir et se consolider dans l'ouvrage, et ce serait à recommencer. Le commandant Modat, au départ, a traversé une inquiétude analogue. Pour la seconde fois, le régiment rencontre l'obstacle qui conduit à l'échec. Pour la seconde fois, il conjure le mauvais sort. Douaumont a son destin marqué. Le brouillard se déchire comme un rideau, le fort apparaît dans une éclaircie. Et tandis que les marsouins fascinés regardent, deux prisonniers boches, amenés à l'arrière, remarquant leur ébahissement, montrent du doigt Douaumont en leur disant : « Capout ! » La marche est aussitôt reprise après redressement.

De plus en plus le brouillard se dissipe. Quelques nuées qui s'étirent comme du coton traînent encore aux flancs de la colline, trompant sur la distance. Douaumont apparaît comme une montagne sainte, Douaumont approche, Douaumont est là. Le fort est abordé par la gorge. Quand le bataillon y parvient, quand il comprend ce qui va s'accomplir, pris soudainement d'un frisson religieux qui se communique de l'un à l'autre, il s'arrête. Les notes du commandant Nicolaÿ constatent cet extraordinaire arrêt, unique peut-être dans l'histoire, du conquérant devant sa conquête :

Arrachant l'un après l'autre leurs pieds de la boue, écrit-il, les marsouins gagnèrent de l'avant

pour profiter de leur chance. Nulle canonnade sur leurs lignes, pas de résistance d'infanterie ; le barrage boche intense, mais loin en arrière, dans le ravin des Vignes. Il était près de quinze heures, le détachement Dorey venait d'entrer dans le fort sans coup férir ; il étail installé au sud-ouest des logements et tourelles, en belle attitude, ne tirant ni ne recevant aucun coup de fusil. Il ne pouvait être question de prendre d'abord méthodiquement la formation de combat primitivement arrêtée ; il fallait au contraire attaquer au plus tôt avant que l'ennemi fût revenu de son ahurissement.

Sous le vol bas de l'avion de France aux trois couleurs croisant au-dessus du fort, le bataillon aborda le fossé en lignes de colonnes de section par un, chefs en tête et l'arme à la bretelle, puis il escalada les pentes raides du rempart de gorge. Arrivé au haut de ce rempart, il avait devant lui les ouvertures béantes des casemates du rez-de-chaussée et, en avant, la cour extraordinairement bouleversée. Devant ce chaos qu'était devenu le grand fort, symbole de volonté et de puissance merveilleusement recouvré, les têtes de colonne s'immobilisèrent et regardèrent. Le chef de bataillon, qui s'était arrêté momentanément au fond du fossé pour vérifier le mouvement, rejoignit la tête à cet instant et, tout en rendant hommage à ce que la vision avait de sacré et d'inoubliable, il donna l'ordre d'attaquer les mitrailleuses qui, du fond des casemates, commençaient à entrer en action.

Fusiliers, grenadiers et lance-flammes eurent tôt

fait de réduire cette première résistance sans conviction qui ne nous coûta que quelques hommes. Puis le cavalier fut abordé et chacun, d'une manière générale, se rendit à son objectif qu'il sut retrouver malgré le changement d'orientation de l'attaque. En cours de route, les résistances rencontrées aux tourelles furent dominées l'une après l'autre. Une section de nos mitrailleuses prit sous son feu, à 1,500 *mètres, des attelages allemands sur lesquels tirait aussi notre artillerie.*

...Le bombardement se mit de la partie. Mais, indifférents aux gros obus, tout à leur œuvre qu'ils sentaient grande, les marsouins, ne perdant rien de leur activité ni de leur sang-froid, submergèrent le fort, joyeux de plumer l'aigle d'Allemagne...

Le commandant Nicolaÿ a rédigé un rapport officiel qui relate sans commentaires la prise du fort et les opérations du bataillon : mais il a voulu exprimer ce qu'il avait éprouvé au cours de cette journée mémorable. Son style grandiose se ressent de la poésie de ces pays d'Orient où il a vécu. Il s'harmonise avec sa personne dont il prend naturellement la majesté.

Le grand fort est, d'apparence, un fouillis dont il est difficile de reconnaître le tour et les ouvrages. Le fossé est à demi comblé : l'escarpe a coulé dedans. La superstructure est défoncée. Les gros calibres l'ont pour ainsi dire coupée en deux, mettant à découvert les entrées des galeries des bâtiments. Les abris des tourelles de 75 et

de 155 ont résisté ; ceux des tourelles des mitrailleuses sont assez détériorés. Les deux coffres simples et le coffre double de la contrescarpe peuvent encore abriter des mitrailleuses qui opposeront de la résistance, mais leurs communications sont coupées. Quant aux sous-sols, lorsque l'on y pénétrera, sauf ceux des casemates effondrées, on les trouvera à peu près intacts.

La superstructure et les ouvrages extérieurs sont donc à nous. Le chef de bataillon se rend au rez-de-chaussée pour organiser l'attaque des logements. Il confie cette mission difficile au capitaine Perroud qui commande la compagnie 19/2 du génie, en lui adjoignant une demi-section de marsouins. Le maître-ouvrier Paul Dumont et le sapeur-mineur Jean Ygon, de cette compagnie du génie, marchant les premiers, s'emparent de nombreux prisonniers et d'un important matériel. Il était cinq heures du soir, et déjà la nuit tombait : avant qu'elle ne fût venue tout à fait, il importait de fixer les consignes pour la garde du fort.

Le chef de bataillon remonta alors sur le cavalier où la lutte avait cessé vers dix-neuf heures ; il revint au rez-de-chaussée où il apprit que tout allait bien et que les premières résistances rencontrées, en particulier une contre-attaque à la grenade au cours de laquelle un sous-lieutenant du génie fut blessé, avaient été rapidement surmontées. Vers vingt heures, le capitaine Perroud venait rendre compte que sa mission était terminée et qu'il était entière-

ment maître de l'infrastructure du fort. Il avait fait une trentaine de prisonniers dont quatre officiers. Une vingtaine de Boches avaient en outre été pris dans le coffre nord de la contrescarpe par le détachement mixte coloniaux-génie du sergent Fainot de la 1re compagnie. Le chef de bataillon se rendit aussitôt auprès des prisonniers pour séparer les officiers de leur troupe, et il visita le fort, guidé par le hauptmann Prollius, de l'artillerie, commandant intérimaire en l'absence du titulaire parti à temps en permission.

Cet heureux permissionnaire était le major Marquardsen. Le capitaine d'artillerie Prollius, chef observateur dans le secteur de la division, s'était réfugié dans le bureau de la Kommandantur avec un médecin-major et deux officiers, lorsque le capitaine Perroud entreprit le nettoyage des sous-sols. Les quatre officiers ne firent aucune difficulté pour se rendre. Le commandant intérimaire déclara qu'il ne croyait pas à une progression si rapide de notre attaque : le fort lui paraissait hors d'atteinte. Il confirma l'explosion produite la veille par un obus de 400 : à la suite de cette explosion une partie de la garnison avait évacué le fort. Lui-même n'y était rentré que dans la matinée et pensait remettre les défenses en état quand les marsouins étaient arrivés. En outre, il informe le commandant Nicolaÿ qu'un incendie, allumé la veille, continue de couver dans le voisinage d'un dépôt de

6,000 grenades. Ses hommes faits prisonniers aident les coloniaux à l'éteindre.

La visite intérieure du fort cffre un spectacle lugubre. Le hauptmann Prollius marche le premier, suivi de près et dominé par la haute taille du commandant Nicolaÿ. C'est tout un monde de couloirs, de casemates, de salles, que cet intérieur. Le commandant Raynal, à Vaux, a tenu cinq jours dans un réduit moins vaste, moins aéré, moins aisé à défendre. Les murs sont intacts, sauf une voûte défoncée. Une odeur nauséabonde accompagne les visiteurs. Les corridors sont dans un état de saleté repoussant. Les chambrées sont dans le plus grand désordre : armes et équipements abandonnés gisent en tas. Toutes les inscriptions des murs ont été repeintes en allemand. Voici une salle qui a voulu résister ; elle est bondée de cadavres à demi calcinés, les masques sont encore attachés sur les visages, vision de cauchemar et d'épouvante. Un magasin à vivres est assez abondamment fourni de conserves : viande, lait, haricots, légumes frais, eau minérale, pain de guerre, sucre, thé, café, etc. Demain, on fera l'inventaire du butin. Les papiers du bureau de la Kommandantur n'ont pas été détruits : demain, on entreprendra leur dépouillement. Dans les couloirs, une dizaine de mitrailleuses sont encore en batterie ; à cause du bombardement, les Allemands avaient pris la précaution de les descendre des tourelles, sans se douter qu'ils se désarmaient. Décidément, ils

n'avaient pas imaginé que les Français auraient l'audace de franchir une distance de près de trois kilomètres et d'arriver au fort d'un seul élan.

Et le commandant Nicolaÿ, dans cette visite nocturne, comme un grand prêtre chargé des exorcismes, dissipe les fantômes, chasse les légendes d'outre-Rhin, ouvre les portes à la claire histoire de France. Plus de Drachenfels, plus de Lurlei, plus de maléfices ni de sortilèges, le fort désinfecté va redevenir un des bastions de Verdun.

Toutes les issues des logements sont gardées à l'intérieur par des sentinelles que fournit la compagnie du génie, les marsouins assurant la garde extérieure. A onze heures du soir, le conquérant envoie son dernier compte rendu : les compagnies continuent à se retrancher. Aucune réaction allemande ne menace directement notre conquête, œuvre commune des trois bataillons du régiment : du bataillon Modat qui a ouvert la voie en brisant les premières lignes ennemies au prix de pertes sérieuses ; du bataillon Croll qui a passé partie autour du fort et partie sur le fort pour s'établir au delà et interposer ses tranchées entre les fossés de l'ouvrage et les lignes allemandes ; du bataillon Nicolaÿ enfin qui a pris possession de la forteresse.

Ainsi fut conquis le fort de Douaumont dans l'après-midi du 24 octobre. Ainsi fut délivré le premier des deux captifs.

IV

LENDEMAIN DE VICTOIRE

— Un quart d'eau minérale ? Bien que de marque allemande, elle est agréable et se laisse boire.

C'est le commandant Nicolaÿ, nommé commandant du fort, qui, le lendemain de la victoire, fait les honneurs de sa maison. Il s'est installé dans un local aménagé au premier étage, déblayé en gros, et que la découverte de deux batteries d'accumulateurs a permis d'éclairer. Le lieutenant-colonel Régnier qui commande le régiment colonial du Maroc, son officier adjoint, le capitaine Monnerat, et son état-major, ont établi leur poste de commandement dans un abri du sous-sol. Déjà les visites commencent : voici le lieutenant Pichery, commandant une section de projecteurs, envoyé pour assurer les liaisons optiques et l'éclairage intérieur, voici le lieutenant Manhès chargé du service des tourelles. Des officiers d'état-major, des officiers du génie, de l'artillerie, se succèdent avec des missions spéciales. Il faut organiser le ravitaillement en munitions, en vivres, en eau, créer des pistes, rétablir les communica-

tions, nettoyer, rapproprier, reconstruire. Du haut en bas, le fort est étudié, scruté, interrogé, palpé. A la lueur des bougies, les cortèges se suivent, comme les bandes de touristes dans les châteaux du Rhin. Mais, dans les couloirs, il faut prendre garde aux cadavres et aux débris de toutes sortes.

— Nous n'avons pas encore la lumière électrique partout, explique en s'excusant le commandant Nicolaÿ, mais nos prédécesseurs ont eu l'attention de nous laisser des groupes électrogènes auxquels ne manque aucun organe essentiel. Leur remise en marche ne saurait tarder, et nous attendons un personnel spécial d'un moment à l'autre. Quant à la saleté des appartements, elle dépasse toute imagination : un véritable fumier. Il faudra plusieurs jours pour les remettre en état.

L'état extérieur et intérieur du fort est l'objet des constatations suivantes :

Aspect général. — Tous les abords sont complètement bouleversés et comprennent une succession ininterrompue d'entonnoirs de diverses dimensions. On distingue encore nettement l'emplacement des fossés dont les côtés et le fond sont en fort mauvais état, les maçonneries étant presque entièrement éboulées, les talus détruits et la grille d'escarpe inexistante. Les réseaux de fil de fer n'existent plus. On trouve cependant quelques blocs de béton surmontés de morceaux de piquets en fer ayant fait partie des créneaux. Les locaux de l'entrée du fort sont détruits. Cependant le passage voûté de l'entrée, protégé par un mètre de sable et 1 m. 50 de béton de ciment, semble avoir résisté, au moins dans sa partie centrale. Les deux

extrémités sont obstruées par les décombres. La façade des locaux bétonnés, qui étaient en maçonnerie ordinaire de 0 m. 80 d'épaisseur, a été très fortement endommagée. Les Allemands l'avaient remplacée ou doublée par un mur de sacs à terre, dans lequel des créneaux pour mitrailleuses ou pour grenades avaient été parfois ménagés. Les piédroits en bétons de 2 m. 50 sur 2 m. 50 ont été détruits en grande partie. La traverse terrassée symétrique du massif des locaux de commandement par rapport à l'axe du fort n'existe plus.

État intérieur du fort. — Le fort se compose de locaux supérieurs, en maçonnerie ordinaire, protégée par une couche de sable d'un mètre d'épaisseur et une couche de béton de ciment ayant 2 m. 50 d'épaisseur dans la partie avant et 1 m. 50 dans la partie est. Au-dessous de ces locaux se trouvent des locaux en sous-sol séparés par une voûte en maçonnerie ordinaire de 0 m. 80 d'épaisseur.

Tous les locaux du sous-sol sont en parfait état, sauf le dernier local à l'est dans lequel se trouvait un approvisionnement de grenades qui a sauté. Il est possible que cette explosion remonte aux premiers temps de l'occupation du fort par les Allemands : tous les prisonniers avaient en effet raconté que l'explosion d'un dépôt de grenades à l'intérieur du fort avait fait de nombreuses victimes. Cette explosion a entraîné la chute de la voûte séparant ce local du local placé immédiatement au-dessus. Sur les piédroits de ces locaux apparaissent très visibles les traces des flammes provenant de la déflagration des grenades... En résumé, exception faite de ce local, tous les locaux du sous-sol sont en parfait état. Deux d'entre eux servaient aux Allemands de magasin aux vivres et de magasin à eau...

En ce qui concerne les bâtiments du rez-de-chaussée, les extrémités de chacun des couloirs est et ouest sont encombrés par les décombres. On s'occupe de leur déblaiement. Ils paraissent intacts. Toutes les casemates de la partie ouest sont en parfait état et, malgré les obus de gros calibre tombés sur le béton et qui y ont fait des entonnoirs de profondeurs assez variables, aucune fissure ne se remarque sur les voûtes des casemates. Seule, l'une d'elles, sur le milieu du fort, a été percée par des 400, vers les façades. Le trou a 4 ou 5 mètres de diamètre... Presque en face, dans un local servant autrefois de magasin à munitions d'infanterie, un autre coup de 400, venant un peu obliquement, a percé la voûte...

En résumé, trois locaux d'habitation seulement sont inutilisables au rez-de-chaussée. Tous les autres sont en bon état, et on y retrouve les lits de casemate à quatre places d'autrefois, ainsi que les lits en bois à deux étages faits par les Allemands...

Parmi les abris à munitions, les uns sont en bon état, les autres éboulés. Les magasins de la tourelle de 155 n'existent plus, mais la tourelle a résisté. Celle de 75 est endommagée, mais réparable. La casemate de Bourges a eu son mur de façade en béton armé détruit en partie. Des murs en sacs à terre avaient été édifiés par les Allemands pour le remplacer et le doubler. La plupart des communications bétonnées ont été coupées. Les Allemands avaient projeté trois passages souterrains, mais un seul était en construction au moment de la prise du fort : partant du fond du couloir d'accès du sous-sol,

il desservait les locaux de gorge actuellement détruits.

Les citations de ce rapport officiel, rédigé le 27 octobre après une vue des lieux faite la veille, répondent par avance aux tentatives d'explication que vont donner les Allemands par le moyen de l'agence Wolff et de leurs journaux sur leur défaite du 24 octobre. « Les forts de Douaumont et de Vaux, diront-ils, ont joué dans la bataille de Verdun un rôle important aussi longtemps qu'ils furent, comme forts français, au pouvoir des défenseurs. Afin d'affaiblir la position de Verdun, ils durent être rendus inoffensifs. Privés de leurs moyens de combat et en grande partie détruits, ils n'offraient à l'assaillant, au point de vue tactique, qu'une valeur limitée dès l'instant où l'attaque contre Verdun était interrompue [1]... »

L'Allemagne avait claironné dans tout l'univers les noms de Douaumont et de Vaux. Elle s'est chargée de leur assurer une publicité incomparable, colossale. Et quand ces noms retentissants deviennent pour elle des noms de défaites, aussitôt elle fait machine en arrière : — Vaux, Douaumont, vous en avez entendu parler? c'étaient de mauvais forts démembrés, sans aucune importance ; nous allions les abandonner précisément quand les Français se sont avancés. Ils nous gênaient ; positivement ils nous gênaient. Nous serons beaucoup mieux en arrière. Les

[1] Agence Wolff, 3 novembre 1916.

Français se sont même trop pressés : ils sont venus quand le retrait de notre ligne commençait de s'accomplir. Simple coïncidence : ils avancent, nous reculons. Coïncidence toute fortuite ; s'ils avaient eu la patience d'attendre, ils auraient trouvé place nette...

Je ne sais si la coutume des historiens allemands est d'accommoder ainsi l'histoire. En histoire comme en guerre, nous n'avons pas l'intention de leur laisser mener la bataille. Nous travaillerons pour la vérité, comme nous avons travaillé pour le pays. Le fort de Douaumont n'était nullement « détruit en grande partie » quand le bataillon Nicolaÿ le réoccupa. Le génie français qui l'a construit pourra même triompher plus tard quand les statisticiens fourniront la liste des tonnes de fer qu'il a reçues en regard de ses très incomplètes démolitions. Quant à son importance, les Allemands se chargent de l'établir. Dans le bureau de la Kommandantur, fort bien tenu, un dossier de plusieurs centaines de pièces, uniquement consacré à Douaumont, a été dressé avec bordereau et couverture. Déjà les interprètes volontaires se sont mis à le traduire, avant qu'il soit expédié au Quartier Général de l'Armée. On le dépouille en hâte et l'on y fait des découvertes intéressantes. Dans un mémoire sur le fort, composé en septembre 1916, les raisons de conserver cet ouvrage sont énumérées avec un soin extrême. Il y a du plaisir à lire un travail aussi minutieux. L'auteur n'avait pas prévu l'usage qui en serait fait un jour.

La valeur du fort, y est-il dit, abstraction faite de la grande importance politique de sa possession, réside dans la possibilité de dominer par notre artillerie le terrain situé devant lui, grâce aux observatoires excellents établis dans les tourelles cuirassées. Une surprise de notre première ligne d'infanterie ne peut être empêchée que par ce moyen. De plus, le fort assure, dans une mesure restreinte, un bon abri à nos réserves, à deux kilomètres de notre première ligne. Vu la proximité de l'ennemi, l'absence de tout point d'appui entre la première ligne et le fort, l'état tout à fait insuffisant des défenses d'infanterie du fort lui-même, il faut entrevoir encore aujourd'hui, à tout instant, la possibilité d'une surprise...

Excellent mémoire qui recommande la prudence : rien n'y manque, ni la valeur politique du fort, ni l'intérêt, pour l'artillerie, de ses merveilleux observatoires, ni celui de ses abris pour les réserves. Pas de point d'appui entre la première ligne et le fort : le commandement allemand s'en est préoccupé, car il faut prévoir la surprise d'une attaque, et le 18 septembre, le général von Lochow, commandant le groupe d'attaque est, donne l'ordre d'organiser d'une manière très puissante cette première ligne qui doit être susceptible de tenir par elle-même :

... La ligne atteinte à présent doit être tenue et renforcée par une défense acharnée... Le développement des travaux visera à établir plusieurs positions comprenant chacune plusieurs lignes...

Il importe tout d'abord — notamment dans le secteur Thiaumont-Bergwald (Vaux-Chapitre) — de ren-

forcer si bien la première ligne qu'elle puisse résister même à de fortes attaques et de diminuer les pertes des relèves en construisant des boyaux et des tranchées d'approche... Le temps qui nous sépare de la mauvaise saison et les forces importantes qui peuvent être mises encore en première ligne doivent être utilisés avec la dernière énergie en vue d'activer les travaux, de façon que des difficultés ne surgissent pas en hiver, ou en cas de diminution des effectifs...

... La continuation des attaques ennemies doit, aux termes d'un ordre intercepté par nous, être attendue avec certitude sur la rive droite de la Meuse. Tous les postes de commandement doivent donc mettre au point l'attitude à tenir au cas où l'adversaire déboucherait sur un point de nos positions, ou même au cas où des attaques généralisées de sa part réussiraient. Ce calcul doit prévoir minutieusement toutes les éventualités concevables et préparer dans les moindres détails les contre-mesures les plus pratiques. Il faut à ce sujet faire connaître ses intentions aux unités voisines, afin que ces dernières puissent, le cas échéant, collaborer aux contre-attaques...

La situation exige qu'on ménage des forces disponibles constamment prêtes à un nouveau coup de collier et acharnées au travail, et cela partout. La relève des divisions qui, jusqu'ici, avait lieu fréquemment, il n'y faut plus compter...

Le général von Lochow jouissait en Allemagne d'une grande réputation avant le 24 octobre 1916. Il dirigeait en janvier 1915 les opérations devant Soissons, ce qui lui valut l'ordre pour le Mérite auquel l'Empereur ajouta, l'automne suivant, les feuilles de chêne. Le 17 octo-

bre, huit jours avant la bataille, comme l'Empereur, accompagné du Kronprinz, inspectait devant Verdun les « troupes de choc » que le général von Lochow commandait, ce dernier adressa au visiteur une harangue enflammée dont le texte parvint au fort de Douaumont, juste à temps pour nous être communiqué. « Nous soupirons tous, disait le général, après le moment où il nous sera permis d'attaquer une fois de plus, dès que Votre Majesté jugera que le moment est venu. » Malheureusement, ce sont nos généraux qui ont jugé le moment venu. Il y a ainsi des coïncidences, mais fâcheuses. Du moins ne sont-elles pas fâcheuses pour tout le monde.

Son ordre est-il assez clair ? La première ligne doit pouvoir résister aux attaques ennemies. Ces attaques sont certaines et prochaines. Il faut prévoir toutes les éventualités. Et le général von Planitz qui commande le secteur ajoute, le 20 septembre, des ordres de détail pour les échelons inférieurs :

Ce qui continue à presser le plus, c'est d'établir sur toute l'étendue du front la toute première ligne et de construire en même temps qu'elle les obstacles et défenses accessoires qui en font partie. Les expériences faites sur la Somme ont à présent démontré à nouveau que c'est le moyen le plus sûr de rendre difficile à l'ennemi de culbuter la première ligne...

Le 25 septembre, le général Hancke, com-

mandant la 33e division de réserve, indique, avec l'ordre d'urgence des travaux à exécuter, l'emplacement des lignes successives. Il n'est nullement question, dans ces ordres donnés à la fin de septembre, de prévoir l'abandon du terrain occupé. Et voici un ordre du 23 octobre 1916 — veille de l'attaque — du général von Zwehl, commandant le VIIe corps de réserve, qui achèvera de prouver à quel point les Allemands étaient alors résolus plus que jamais à défendre et assurer leur conquête.

25e D. R. — 83e R. R. 23/10 1916.

D'après des renseignements d'agents, il faut s'attendre à une attaque française à Verdun. La position de combat doit être tenue à tout prix. L'infanterie et les mitrailleuses doivent être prêtes à n'importe quel moment à repousser une attaque française (préparer les munitions et les grenades à main).

Transporter le plus grand nombre possible de grenades à l'avant. Les réserves et les compagnies de mitrailleuses en réserve au Thiaumont-Hang (abris Krupp et Brody), au Ablain-Schlucht (ravin de la Couleuvre) et au Minzenschlucht (ravin du Helly, partie ouest) doivent être prêtes pour une entrée en ligne immédiate. Chaque chef de pièce doit savoir où sa mitrailleuse devra se mettre en position (faire des essais)...

Signé : ZWEHL.

Eh bien ! est-on suffisamment prévenu, de l'autre côté, d'une attaque française ? Les ordres de veiller et de résister à outrance sont-ils suffi-

samment nets ? Mais c'est ici que l'on voit l'importance des combats ininterrompus livrés par nos troupes en juillet, en août, au début de septembre, pour répondre aux violentes offensives de l'ennemi les 23 juin et 11 juillet, à ses attaques moins nourries mais redoutables encore des 1er août et 3 septembre : nos soldats ont pris l'ascendant sur l'adversaire. L'adversaire n'a plus confiance ; il est en état d'infériorité morale. Ainsi tout se tient dans le grand drame de Verdun. Jamais l'art des préparations n'a été plus utile, ni mieux appliqué. Les obscures luttes devant Thiaumont, devant Fleury ont rendu possible la victoire éclatante du 24 octobre. Cette infériorité morale du soldat allemand, c'est encore Douaumont qui en apporte la preuve écrite. Au fameux dossier trouvé dans le bureau de la Kommandantur figurent ces instructions données dès le 16 septembre 1916 par le général von Vitzhum, commandant la 192e division, sous le titre : *Remarques spéciales au secteur :*

Il est indubitable que nos troupes se sont fait des idées exagérées au sujet de la situation tactique de ce secteur, sur les rapports d'autres troupes, etc. Le sentiment de leur supériorité sur l'adversaire, que nos hommes avaient rapporté à juste titre du bois d'Avocourt, a fléchi. Le grand nombre de *disparus* en est la preuve éloquente. C'est le devoir le plus noble de tous les officiers, et en général de tous les hommes de cœur qui sont au front, de relever la confiance chez nos troupiers. La parole, l'exemple et, avant tout, les récom-

penses décernées judicieusement, devront être employés dans une large mesure pour rendre à toute la troupe cette attitude résolue.

Trois circonstances rendent le secteur particulièrement difficile :

1° La marche d'approche pénible, souvent accompagnée de grosses pertes ;

2° Le grand emploi d'engins de tranchées de la part de l'ennemi ;

3° Le feu de l'artillerie adverse.

... Diverses compagnies ont été dispersées par le feu de l'artillerie ennemie et ne sont arrivées aux premières lignes qu'avec trente ou quarante hommes ; ces détachements n'avaient pas assez de guides : chaque section au moins doit avoir le sien. Les pertes se sont produites surtout parce que l'ensemble des hommes ne se couchaient pas assez tôt à l'apparition des globes lumineux ou se comportaient maladroitement par clair de lune. La conduite à tenir par les détachements nombreux, pris sous les faisceaux lumineux de l'ennemi, fera l'objet d'une instruction détaillée et très approfondie, de même que la marche rampante d'un entonnoir à l'autre par les nuits claires où la marche et la course sont impossibles. Il ne faut pas que ce soient les armes de l'ennemi qui nous enseignent la conduite à tenir en de pareilles circonstances.

La diminution des effectifs ne provient pas seulement, dans les compagnies, des dispersés et des égarés, mais encore d'un nombre important de tire-au-flanc. Ce désordre commence déjà dans le fort de Douaumont ; c'est pourquoi chaque compagnie laissera un

poste de police, jusqu'à ce qu'elle soit partie avec tout son effectif. Pendant la marche, l'officier et le sous-officier chargés de la police suivront la colonne, et les hommes seront répartis de manière que les plus vaillants et les plus sûrs, qui forment toujours la majorité, servent d'appui aux timorés. En dernier lieu, il ne faut, chez les officiers, ni indulgence, ni laisser-aller, mais des mesures impitoyables envers les troupes qu'on n'aura pu retenir dans le devoir par la bonté...

Ces remarques sont l'indice d'un grave relâchement de la discipline. Les cas d'abandon de poste, les désertions abondent. Et le commandement se préoccupe de cet état évident de dépression, à en juger par cet ordre du général von Lochow, appuyant avec énergie les conclusions de son inférieur :

Groupe d'attaque Est. Q. G., le 16/9/16.
I a Nr. 1349-Secret.

Les comptes rendus présentés par les corps d'armée sur les mesures prises pour diminuer le tirage au flanc, au moment où les troupes montent en ligne, me prouvent que je suis en parfaite communauté de vues avec les généraux commandants de corps d'armée sur l'importance des mesures à prendre.

Quatre points sont particulièrement à mettre en valeur :

1° *Agir énergiquement et impitoyablement* (employer les armes ou poursuivre par les voies légales tous ceux contre lesquels des fautes auront été relevées). Les cas particulièrement caractéristiques se-

ront rendus publics, afin d'apprendre à tous qu'il n'y a aucune mesure de pitié à attendre dans tous les cas de lâcheté ;

2° *Relever la discipline*, par du rang serré ; exercer continuellement une discipline bienveillante, mais sans faiblesse, au cours ou en dehors du service (attitude, marques extérieures de respect, conduite) ; relever le sentiment de l'honneur et la conviction de la nécessité de la tâche à accomplir, — particulièrement dans la difficile situation actuelle, — par des théories et par un contact personnel avec la troupe ;

3° *Prendre des dispositions* en vue de la répartition de l'ordre de marche et de la détermination de l'effectif des troupes montantes ; répartir les troupes dans les abris ; prévoir la place des cadres ; vérifier à nouveau l'effectif ; indiquer l'objectif aux hommes laissés en arrière, etc. Il est impossible de donner des détails précis, par suite de la différence qui existe entre les secteurs. L'amélioration de la position facilitera de façon importante la surveillance ;

4° *Exercer, par des postes à proximité de la zone de feu*, une surveillance active en arrière du front ; patrouilles de gendarmes, cavaliers et cyclistes à envoyer sur les routes. Visite des camps, des abris, des cantines, des trains de combat et des trains régimentaires ; des appels fréquents y seront faits. Pourvoir tous les isolés d'autorisations écrites ; celles-ci devront être examinées fréquemment par tous les supérieurs ; arrêter tout homme trouvé non porteur de permis ; ne délivrer aucune nourriture aux hommes n'ayant pas d'autorisation ; inspecter sans se lasser les localités abandonnées, les infirmeries, les camps et les abris. Les divisions installeront aussi près que possible des lignes de points de rassemblement pour les hommes égarés ou débandés. Ceux-ci, après examen et déter-

mination de l'unité à laquelle ils appartiennent, seront dirigés sur les états-majors dont ils relèvent ou sur des locaux disciplinaires.

J'attire de nouveau toute l'attention des généraux commandants de corps d'armée sur l'importance de ces mesures. La nécessité où nous sommes de tenir avec nos seules forces nous oblige d'une manière pressante à porter toutes les troupes disponibles jusqu'en première ligne pour la défense et l'organisation de nos positions.

Le général commandant la 192e division revient encore sur les mesures à prendre pour arrêter cette démoralisation croissante :

192e D. I. Q. G., le 21/9/16.
II a Nr. 3087.

1) Toute fausse pitié, toute faiblesse, tout laisser-aller, tout pardon, pour quelque motif que ce soit, rendent les supérieurs complices des coupables. On devra intervenir avec une main de fer, partout où des défaillances se produisent ou commencent à se produire.

2) ... On expliquera aux hommes au repos, en mots simples, quelle est la situation générale. Ils devront savoir qu'ailleurs on est obligé d'exiger de la troupe des efforts incomparablement plus grands que ceux qu'on leur demande, et que plus l'ennemi attaque violemment et en masse, plus la décision de la campagne est proche.

... Une caractéristique des Français est de faire comprendre aux troupiers que chaque grenade restée sans réponse est un indice de leur supériorité, et que chaque

prisonnier blessé tombé dans leurs mains est une preuve de la démoralisation de l'armée allemande...

Combien le commandement français avait raison de ne pas rechercher, pour la bataille du 24 octobre, la supériorité du nombre et de lui préférer la qualité des troupes !

Ces témoignages ne sont pas isolés. D'autres viennent les confirmer, les compléter. Ils sont tous tirés des registres de Douaumont, classés, étiquetés et mis en ordre dans le bureau bien tenu de la Kommandantur. Le commandant du fort lui-même, le major Marquardsen, voudrait un surcroît de pouvoirs. Le 19 octobre, il écrit :

Étant donnés l'importance du fort et son rôle essentiel dans le secteur, j'estime que le commandant du fort devrait avoir les prérogatives d'un commandant de place forte.

D'autre part, le commandant, en cas d'attaque du fort, devrait conserver le commandement suprême de toute la garnison s'y trouvant, et réunir dans sa seule main toutes les directions de la défense, sans compter que le commandant du fort, après son long séjour sur place, connaît exactement toutes les particularités du fort et tous les besoins de la défense.

Il faudrait considérer comme attaque du fort le moment où, sans doute aucun, après bombardement systématique, l'attaque d'infanterie ennemie se produirait dans la direction du fort.

Évidemment. Après le bombardement systématique, l'attaque française s'est déclenchée dans la direction du fort. Elle est allée un peu

vite, elle n'a pas donné au commandant du fort le loisir de *réunir dans sa seule main toutes les directions de la défense.*

Voilà ce que l'on apprend à Douaumont, tout en buvant de l'eau minérale bénévolement transportée par les corvées allemandes. Certes, il y a du plaisir à dépouiller un dossier bien fait. Dans les couloirs du fort, on a ramassé dix ou quinze mitrailleuses que les Allemands avaient descendues pour les soustraire à notre bombardement. Elles étaient mises en batterie, mais ils n'en ont pas fait usage Aujourd'hui, nous nous en servons. Ainsi en est-il du dossier de la Kommandantur.

*
* *

Cependant, les visiteurs apportent aussi, d'en bas, leur part de nouvelles. Ils disent le chiffre des prisonniers qui, dejà, a dépassé 5,000, plus 140 officiers dont 8 commandants de bataillon, et ce chiffre augmente de jour en jour. Ils disent l'importance du butin : dans la seule journée du 24 octobre, 15 canons dont 5 de gros calibre, 51 canons de tranchée, 140 mitrailleuses et un considérable matériel de guerre comprenant fusils, munitions, outils et deux postes de télégraphie sans fil. Cependant, le fort de Vaux se défend encore : sur Vaux-Chapitre, la bataille fait rage. Vaux, décidément, ne tombe pas d'un seul coup comme Douaumont.

Mais voici qu'un officier du 2e bureau, rassemblant et comparant les interrogatoires des prisonniers, reconstitue la bataille du côté allemand. Rien n'est plus profitable que de l'écouter : on a l'impression que l'ennemi livre ses misères. Le dossier de Douaumont est dépassé.

Le commandement allemand, au dire de nombreux officiers, ne croyait pas à une offensive de grande envergure ; tout au plus s'attendait-il à des attaques locales destinées à retenir des effectifs devant Verdun. Le dispositif adopté compliquait les ordres : sept divisions accolées sur un front de 9 à 10 kilomètres, ayant chacune une étroite fenêtre en première ligne et des bataillons au repos à une étape en arrière. Notre préparation d'artillerie, commencée trois jours avant l'attaque, avait en majeure partie nivelé les organisations défensives de l'ennemi, dans la zone qui s'étendait du ravin du Helly à la Fausse-Côte, défoncé les arbres, enterré les mitrailleuses. La destruction des abris de première et deuxième ligne eut pour conséquence d'obliger les renforts et les réserves à se disperser pour chercher une protection dans les trous d'obus ; ils cessèrent dès lors d'être disponibles soit comme soutien de la première ligne, soit pour les contre-attaques locales automatiques telles qu'elles sont recommandées par les instructions du commandement allemand. Les tirs de destruction, de neutralisation, d'aveuglement, ont produit leur effet sur les batteries et les observatoires. Le 22, au cours

d'une attaque simulée, 160 batteries s'étaient dévoilées en quelques instants, tirant sur le secteur Hardaumont-Vaux-Chapitre. Le 24, jour de l'attaque, dans toute la journée, une centaine au plus ont été vues en action sur ce même secteur. On peut juger par là des résultats de notre tir. Quant aux pertes infligées à l'infanterie ennemie au cours de la préparation, elles furent si élevées que, dès le 23, il était devenu nécessaire de renforcer ou plutôt de relever presque toutes les unités en ligne. Les relèves furent tentées dans la nuit du 23 au 24 : notre canon les fit avorter ou ne permit aux renforts d'arriver qu'avec des effectifs très réduits. Une carte avait été dressée le 17 octobre des camps et des chemins de relèves de l'ennemi. Les interrogatoires ont établi que les relèves avaient effectivement et exactement suivi les itinéraires ainsi repérés et y avaient été impitoyablement saisies, détruites ou dispersées par notre canon. Les réserves furent de même atteintes dans leurs camps et aux emplacements que nos renseignements leur assignaient.

Notre attaque s'était donc déclenchée dans les conditions les plus favorables. Ainsi put-elle atteindre d'un seul élan, sur tout le front, sauf dans le secteur de Vaux, les objectifs extrêmes qui lui avaient été fixés. Au centre, dans le secteur Thiaumont-Douaumont, la résistance opposée par les 34e et 54e divisions fut promptement brisée, et le fort de Douaumont tombait entre nos mains. La 34e division ne comptait que trois régi-

ments qui s'attendaient d'un jour à l'autre à être retirés du front de Verdun. La 54e ne disposait plus que d'effectifs affaiblis, cent hommes par compagnie. Les relèves intérieures, commencées dans la nuit du 23 au 24, n'étaient pas encore terminées. Cette avance foudroyante sur Douaumont produisit un effet de terreur sur les divisions voisines de droite (25e division de réserve) et de gauche (9e division) qui eurent la sensation d'être débordées et ne résistèrent guère. A la 25e division, quelques éléments, dont le 3e bataillon du 83e régiment, réussirent à se soustraire à notre étreinte par la fuite et à se rallier au nord du ravin du Helly. A la 9e division, les compagnies de première ligne du 7e grenadiers mirent bas les armes sans combattre ; les compagnies de deuxième ligne voulurent s'enfuir dans le ravin de la Fausse-Côte où elles furent abattues ou faites prisonnières. Trois compagnies du 154e régiment, alertées dans leurs abris du ravin de la Fausse-Côte, étaient venues s'établir vers trois heures de l'après-midi sur la crête sud de ce ravin où elles essayèrent de résister. Mais, bientôt entraînées par les fuyards du 7e grenadiers, elles battirent en retraite avec eux, dans le plus grand désordre, vers les bois d'Hardaumont. Toute cette colonne fut arrêtée, prise d'enfilade et fauchée dans le ravin de la Fausse-Côte par nos mitrailleuses mises en batterie à l'extrémité est de ce ravin.

Cependant la débâcle du centre ne se propagea

pas aux ailes. A l'aile droite, la 13e division de réserve résista vigoureusement derrière les organisations relativement solides des abords des carrières d'Haudromont. Notre 11e régiment d'infanterie n'en fut maître que vers six heures du soir après un rude combat. A l'aile gauche, la 33e division de réserve et surtout la 50e division rendirent notre progression très pénible et la limitèrent, le 24, aux lisières nord de la zone boisée qui entoure le fort de Vaux. C'est la bataille de Vaux qui continue, qui ne se terminera que par la prise du fort.

Ainsi la preuve est-elle faite par l'ennemi lui-même de notre efficace préparation d'artillerie et de l'élan de nos soldats. Il n'a pas seulement perdu un terrain laborieusement gagné arpent par arpent au cours de huit mois de combats ininterrompus : il a dû reconnaître devant Verdun l'infériorité de son commandement et de ses troupes.

*
* *

Des carrières d'Haudromont au ravin de la Fausse-Côte, les vainqueurs organisent le vaste territoire reconquis. Mais ils n'ont pour se reposer qu'une boue glacée sous le bombardement ennemi. Dans la bataille moderne, un soir de victoire est un soir de peines et d'efforts. C'est le vainqueur qui n'a plus d'abris et qui, plus facilement repéré sur les positions qu'il occupe et que

le vaincu occupait la veille encore, subit la pire averse de fer.

Nous nous sommes installés, écrit à sa marraine un soldat du régiment colonial, *dans un trou de* 400 *qui logeait facilement toute ma section. Là, dans ce trou, nous avons beaucoup souffert, la pluie s'étant mise à tomber, les pieds dans l'eau, pas moyen de dormir, il n'y fallait pas songer. Nous passions nos nuits et journées à grelotter de froid, et la faim également, car le ravitaillement était difficile. Enfin le jour de la relève arrive. Nous étions contents de nous, car nous avons fait ce qu'il était possible à des marsouins de faire...*

Le ravitaillement était difficile, Douaumont étant comme enveloppé de feu. Il fallait pratiquer une piste. Pas de plainte cependant : on dit ce qui est, voilà tout.

Oui, les nuits sont froides, la boue est glacée. Il pleut, chacun grelotte et peut à peine remuer ses membres transis. Qu'est-ce donc qui réconforte ces hommes privés de sommeil, presque de nourriture, et sans cesse menacés ? Un officier du 102e bataillon de chasseurs fait sa ronde de nuit. Il interpelle des chasseurs qui, malgré la fatigue, travaillent pour se réchauffer

— Il fait froid, les petits gars.

— Qu'est-ce que ça fait, mon lieutenant ? On les a eus, on les aura. Ça réchauffe.

Les jours suivants, une série de contre-attaques allemandes échoue contre nos défenses déjà établies, et même la division de Salins progresse légè-

rement au delà du fort de Douaumont, et la division Passaga au ravin de la Fausse-Côte. Devant le fort, c'est le colonel Régnier, commandant le régiment colonial, qui a pris l'initiative de cette progression. Notre ligne avait été repérée par l'ennemi, dont le tir par 77 et 88 commençait à nous occasionner des pertes. Il décide de faire occuper, dans la nuit du 27 au 28 octobre, une carrière située à 400 mètres environ au nord-est du fort. Une section commandée par un officier est chargée de cette opération qui réussit brillamment après une simple menace d'engagement à la grenade.

Nous partons sous la pluie, en colonne par un, raconte le sergent Bousson, *moi en tête, pour aller occuper les Carrières, sautant d'un trou dans l'autre, par une nuit bien noire, attendant un éclair de canon ou une fusée pour nous diriger et rien qu'à la boussole. Enfin, après avoir rampé dans la boue pendant trois heures au moins, nous arrivons à des abris sous terre, mais vides de Boches. Nous décidons avec mon chef de rester là jusqu'au jour : nous nous mettons au travail, nous faisons une tranchée pour nous mettre à l'abri. Pendant ce temps, mon lieutenant et moi, nous fouillons ces carrières qui étaient immenses, n'ayant qu'un bout de bougie que nous voulions économiser. Enfin je fus chargé avec un camarade d'aller reconnaître si le souterrain n'aboutissait pas au fort ; mais, après avoir marché quatre cents mètres à peine, nous avons eu la surprise de voir une lampe allumée et du monde qui dormait.*

Sans bruit nous revenons sur nos pas pour rendre compte de notre trouvaille au lieutenant, qui décida de les attaquer à coups de grenades sans savoir combien ils étaient. Nous nous élançons après avoir braqué un fusil-mitrailleuse à l'entrée. Mais le bruit les avait réveillés et à notre approche ils se mirent à crier : « Camarades ! » Ils étaient huit et nous quatre : nous nous emparons du souterrain sans tirer un coup de revolver qui puisse attirer l'attention. Le lieutenant envoya un homme pour rendre compte immédiatement au commandant du fort qui les fit prendre...

Le lendemain, la ligne fut tout entière portée à la hauteur des Carrières.

Après la relève, le général Guyot de Salins adressa cet ordre à sa division :

Le général commandant l'armée vous a déjà, au nom de la France, adressé les félicitations et les remerciements de la Patrie ; je tiens à vous les exprimer de nouveau au nom de la ...e division. Le Kaiser allemand s'était vanté que, maître du fort de Douaumont, il tenait la clef de Verdun et y entrerait quand il le voudrait.

Pour reprendre Douaumont, la France a fait appel à sa plus belle division, à la vôtre.

Votre attaque, admirablement préparée par vos camarades artilleurs, a été un succès foudroyant. En trois heures vous étiez maîtres du fort de Douaumont et, si vous n'êtes pas allés plus loin, c'est que vous en aviez reçu l'ordre formel.

Devant vos uniformes redoutés de marsouins, de zouaves, de tirailleurs, les Allemands épouvantés se sont rendus en masse. Vous en avez ramené près de 2,500 *dont* 50 *officiers.*

Soyez fiers de votre œuvre, car vous vous êtes couverts de gloire et à vos noms vous avez attaché à jamais le titre de « Vainqueurs de Douaumont ».

Au nom de la France : Merci !

Le général Passaga, à la division voisine, célèbre le culte des morts :

... *Camarades, saluons fièrement ceux des nôtres dont le sang généreux a payé ce triomphe. Ces héros ne sont pas morts : nobles martyrs de la plus juste des causes, leur âme généreuse, dans les luttes futures, fera rayonner sur nous l'amour sacré d'une Patrie chérie, indignement souillée...*

*
* *

Du commandant Nicolaÿ j'ai reçu cette lettre écrite du fort même :

... *L'enlèvement du fort de Douaumont résulte d'un mérite collectif agréé par le destin.*

Ce mérite est fait de préparation minutieuse, de volonté obstinée et d'esprit de sacrifice. Il ne s'est pas manifesté par une somme d'actes individuels remarquables à l'inverse de ce qui s'est passé sur les premières lignes. Au fort, notre décision collective a

pris d'emblée le pas sur la décision allemande que nous avons dominée en allant rapidement chacun à son objectif, sans tenir compte du bombardement, et sans hésiter devant les premières résistances rencontrées.

Cela s'est passé ainsi. Il faut voir surtout dans cette journée la grandeur du résultat et la marque du destin. Quant à l'homme, en tant qu'individu, il était très bien préparé, il s'est donné complètement, il a eu le sentiment de la grandeur de sa tâche et il n'a pas eu une seconde d'hésitation. Cela est bien ainsi...

La prise de Douaumont est une œuvre collective où les efforts de tout un bataillon, après ceux des deux autres qui l'ont préparée, viennent se perdre. Le premier commandant du fort ne veut pas qu'un rayon de cette gloire se détache pour mettre un visage en lumière. Comme un prophète d'Orient, il invoque le destin, et par deux fois. N'est-ce pas le destin qui, tout à coup déchirant les nuages, a désigné le fort, d'avance conquis, aux assiégeants égarés ? Mais, lui-même, le destin ne l'a-t-il pas marqué ? Il est, il restera le vainqueur de Douaumont. Il a passé les mers pour accomplir cet exploit légendaire et, l'ayant accompli, il disparaîtra, car une telle fortune suffit à porter une vie humaine.

A la prochaine bataille, celle du 15 décembre, qui a pour objet d'élargir le cercle autour des forts de façon à les mettre hors des distances d'assaut et qui achèvera par là même la victoire

de Verdun dont elle est l'épilogue, le commandant Nicolaÿ conduit son bataillon à l'attaque du camp de Heurias. Ce camp de Heurias est disposé sur les pentes du ravin qui porte le même nom, en arrière d'Hardaumont et devant Louvemont. Il constitue la défense qu'il faut réduire avant que Louvemont soit à découvert. C'est une sorte de redoute avec des abris-cavernes. La surprise permettrait d'en occuper les issues et de s'en emparer sans coup férir. Mais il n'y eut pas de surprise. Les premières vagues furent retardées par la boue épaisse qui se collait aux semelles. Quand elles déferlèrent, la garnison avait eu le temps de sortir et de se mettre en arrêt. Elles furent accueillies par une fusillade meurtrière. Un tireur ajuste le commandant qui marchait avec elles. Comment n'aurait-il pas reconnu en lui le chef ? Tout le désignait, sa haute taille, son allure, cette sorte de majesté qui émanait de sa personne. Il méritait l'honneur d'être choisi. Son destin l'attendait. Il fut atteint d'une balle entre les deux yeux, et tomba d'un seul coup. Mort, il continua de servir. Ses soldats enragés le vengèrent, et le camp de Heurias fut emporté.

Ainsi devait finir le commandant Nicolaÿ, revenu d'Indo-Chine pour prendre le fort de Douaumont.

LIVRE IV

VAUX

I

LA PREMIÈRE JOURNÉE DE LA BATAILLE DE VAUX

24 octobre.

Un officier allemand, fait prisonnier le soir du 24 octobre au Petit Dépôt qui est un ouvrage fortifié sur la route du fort de Vaux, lorsqu'il apprit que le fort de Douaumont était entre nos mains, eut un moment de stupeur, puis, se ressaisissant, il déclara : « Vous avez pris Douaumont, mais vous ne prendrez pas Vaux. »

Il était dans le destin de Vaux, aurait dit le commandant Nicolaÿ, d'offrir chaque fois une résistance plus opiniâtre et prolongée que celle de son orgueilleux rival. Assiégé par les Allemands dès le 9 mars, le fort de Vaux n'était tombé que le 7 juin[1]. Il s'était défendu trois mois et, même quand il fut investi (1er juin), le commandant Raynal et l'héroïque garnison y tinrent encore pendant six jours. S'il avait nécessité un si long siège, des pertes si considérables, l'usure de plusieurs divisions, il représentait aux

[1] V. *les Derniers jours du fort de Vaux* (9 mars–7 juin 1916). (Collection Nelson.)

yeux de l'ennemi un objectif d'une importance capitale pour une offensive sur Verdun. Il le couvrait du côté de la Woëvre qu'il domine ; il lui permettait d'utiliser les ravins du Bazil, du bois Fumin, des Fontaines et les fonds de la Horgne et de la Gayette pour dissimuler ses mouvements et préparer ses actions ; il lui fournissait des vues sur Tavannes et sur Souville ; il lui ouvrait enfin, par les bois de Vaux-Chapitre, l'accès de Souville, rempart de Verdun.

Le fort est élevé sur une hauteur arrondie qui est le dernier contrefort du massif de Souville sur la Woëvre. Cette hauteur, engagée entre le ravin du Bazil au nord qui aboutit au village de Vaux-devant-Damloup, et, au sud, le fond de la Horgne, ressemble à quelque lourd vaisseau échoué à l'embouchure d'un fleuve, car elle surplombe de ses pentes, d'abord lentes, puis raides, la plaine de Woëvre, pareille à la mer. Elle est entaillée de ravins profonds dont tous les noms sont devenus familiers : ravins des Fontaines, de la Sablière, du bois Fumin, de la Horgne, de la Gayette. A la suite des combats livrés dans cette région dévastée depuis des mois, le terrain est complètement bouleversé. Avec les trous, les fondrières, les arbres arrachés, les racines, les débris de toutes sortes, il oppose des obstacles naturels à une progression. Notre attaque devait s'étendre dans ce secteur, du Nez de Souville, sorte de promontoire au-dessus du ravin des Fontaines dont l'ennemi s'était emparé au début de

septembre, jusqu'au fond de Beaupré que nous dominions et qui est séparé du fond de la Gayette par la crête qu'un régiment de Savoie a désignée ironiquement sous le nom de crête du Mont-Blanc. Elle avait pour objectif, en liaison à gauche avec le 401e régiment de la division Passaga, le bois Fumin à l'est du ravin des Fontaines, jusqu'à l'étang de Vaux, la digue qui commande l'entrée du village de Vaux et le village même, toute la croupe portant le fort jusqu'aux pentes qui descendent à la Woëvre, le fond de la Horgne, le fond de la Gayette et le village de Damloup entre les deux. Ainsi la prise du fort serait-elle étayée par la possession des pentes et des ravins qui lui servent d'accès.

L'ennemi avait organisé, non sans habileté, sa plus solide ligne de défense très en avant du fort dont les ouvrages extérieurs, contrescarpes, fossés, coffres, observatoires, tourelle, battus par notre tir, étaient en mauvais état. Cette organisation comprenait : 1° en première ligne, une tranchée continue, allant du Nez de Souville aux pentes sud du fond de la Gayette (tranchées Hindenburg, Brochmuch, de Moltke, Clausewitz, Seydlitz, Mudra, Steinmetz, Werder, von Klück) ; 2° à un kilomètre environ en arrière, une seconde ligne, partant de l'embouchure du ravin des Fontaines (tranchées de Gotha, Hanau, Siegen dans le bois Fumin, Brunehild dans le fond de la Horgne, de Saales rejoignant la batterie de Damloup au village de Damloup) ; 3° entre les deux,

une ligne de soutien non continue, comprenant divers points d'appui : la Sablière, la Grande-Carrière, le Petit Dépôt, l'Abri de Combat, la batterie de Damloup ; 4° enfin, des trous d'obus transformés en repaires de mitrailleuses. Un certain nombre de boyaux étaient en construction pour relier la première ligne à la ligne de soutien ; trois de ces boyaux étaient terminés, boyaux du Petit Dépôt, des Maîtres-Chanteurs et de Tannhäuser.

L'aile gauche du dispositif allemand était composée, du bois Fumin à Damloup, de troupes de la 33e division de réserve et de la 50e division. La 33e division (67e, 364e et 130e régiments), qui avait subi de grandes pertes dans les combats du début de septembre, avait été reconstituée avec des renforts de bonne qualité, anciens soldats blessés et renvoyés au front. Elle tenait les organisations du bois Fumin et de la Vaux-Régnier, ses réserves dissimulées dans le ravin du Muguet et le fond du Loup. La 50e division (53e, 39e et 158e régiments) allait du bois Chesnois à Damloup, ses réserves dans le ravin de la Plume et au nord de Damloup. Elle fournissait au fort sa garnison (deux compagnies du 53e). Elle était favorisée par un système défensif puissant et profond, incomplètement détruit par notre préparation d'artillerie. Les déserteurs et les prisonniers faits dans cette région, au cours des journées qui précédèrent la bataille du 24 octobre, déclarèrent que l'ennemi s'attendait à être attaqué et s'y

préparait. Il n'y eut pas d'effet de surprise, tandis que Douaumont se croyait hors d'atteinte.

La tâche assignée à la division de Lardemelle, qui livrera la bataille de Vaux, est donc particulièrement délicate et difficile. Les régiments qui composent cette division (230e, 333e, 299e, 222e, plus un groupe de deux bataillons de chasseurs, les 50e et 71e, et un bataillon du 30e régiment) sont, je l'ai dit, fournis par des contingents du Dauphiné, de la Savoie, du Bugey. Peu ou pas de jeunes classes, des hommes mûrs, la plupart mariés et pères de famille, presque tous paysans, graves et braves, un peu taciturnes, et qui, après avoir donné leur sueur à la terre, sauront lui donner leur sang. « Si vous êtes en fâcheuse posture, déclarait le général de Négrier, s'il vous faut faire appel au dévouement et au cœur de la troupe, c'est le paysan de France qui vous tirera d'affaire. Croyez-en un vieux légionnaire. » Certes, nous ne serons jamais en fâcheuse posture pendant la bataille de Vaux ; mais il faudra durement besogner. Tandis que leurs camarades de gauche, plus heureux, se reposeront le soir même sur les objectifs conquis, les soldats de la division de Lardemelle ne connaîtront pas d'arrêt jusqu'à leur relève. Mais ces paysans armés sauront remuer le sol et tracer peu à peu leur sillon. « Pour résoudre le problème posé à la division de Lardemelle, le 24 octobre, a écrit un bon juge, problème qui s'est révélé formidable dès la première minute, il a fallu le paysan de

France conduit par des cadres exceptionnels. » Ces cadres : souvent de petits capitaines ou lieutenants de vingt à vingt-cinq ans, que suivent, comme des fétiches, ces hommes qui ont passé la trentaine.

*

* *

Le premier de ces jeunes officiers dont je rencontre le nom dans la bataille de Vaux est le sous-lieutenant Auguste Soudan, de la compagnie 13/63 du 4e génie. Le génie prépare les actions et les accompagne. Il a sa grande part dans le succès. Le père du lieutenant Soudan est instituteur à Cognin (Savoie). Lui-même pensait consacrer son avenir à l'enseignement. Entré à seize ans à l'École normale d'Albertville, il préparait le professorat de sciences à l'École normale de Grenoble lorsque la guerre le prit à vingt ans. Ses maîtres lui ont rendu de touchants hommages. Ils le considéraient comme un sujet d'élite : plus encore que son intelligence, ils célèbrent en lui une sorte de grâce juvénile qui prenait le cœur et une noblesse de nature qui l'élevait bien au-dessus des intérêts habituels de la vie. Il créait par sa seule présence une atmosphère de bien-être moral, de paix dans la simplicité et l'harmonie. Artiste, il adorait la musique, qui s'accordait avec le monde idéal qu'il portait en lui. Il donnait aux soirées de famille la transparence de ces eaux pures de la montagne qui

coulent sur de la mousse. Dès que la guerre l'eut pris, il ne fut plus qu'un soldat. Toute sa conscience, il la mit à sa vie nouvelle. Cependant cette transposition qui parut si aisée ne se fit pas sans secousse intérieure, mais aucun signe n'en fut révélé. Nommé aspirant du génie quelques mois après son incorporation, il va commander une section de sapeurs dans les Vosges. Ce garçon qui n'est pas majeur, et qui est doux et timide comme une fille, obtient tout ce qu'il veut de ses hommes. Il débute sans transition aux plus mauvais jours de l'Hartmannsweilerkopf.

— Cette guerre est terrible, confie-t-il à un camarade, et il y a bien des chances pour que...

Il sourit et il ajoute :

— Oh ! moi, cela ne me fait pas peur. S'il n'y avait pas mes parents...

Ce camarade devait se rappeler plus tard ce sourire et la simplicité véridique du ton sur lequel ces paroles furent prononcées. Mais il le croyait invulnérable, a-t-il ajouté. Et comme on lui demandait pourquoi, il en donna cette raison étrange : — Parce que certains êtres ne devraient pas être tués...

Après le bombardement viennent les jours tragiques de l'attaque du Vieil-Armand. La section du génie que Soudan commande achève la préparation du terrain, puis monte à l'assaut avec l'infanterie. L'aspirant est blessé devant ses hommes et reçoit sa première citation (21 décembre 1915).

A peine remis, il demande à repartir. Le voici de nouveau en face du Vieil-Armand où il a fait tant de travaux de préparation et de défense. Il s'attache peu à peu à ce coin de terre, à ces vallées d'Alsace, à ces horizons de montagnes qui lui rappellent le pays natal. Comme le capitaine Belmont [1], il se plaît en compagnie de la nature, il la traite en personne vivante, mobile, grave, émouvante et tendre. Il aime à se promener dans ces forêts où tout est fraîcheur, paix et silence. Et puis il en arrive à se reprocher ces pures joies : la guerre dans les Vosges est devenue trop calme ; ailleurs ses camarades sentent la mort, il se trouve trop favorisé et pour un peu s'en adresserait des reproches. Excès de scrupules et de délicatesse où se reconnaît une sensibilité trop fine, déjà prête au sacrifice.

Il est nommé sous-lieutenant et envoyé à l'armée de Verdun. Verdun : syllabes qui rendent un son héroïque et douloureux et que les parents redoutent d'entendre. Une dernière permission le ramène en Savoie. C'est comme une retraite en famille. Personne ne dit ses pressentiments et chacun les sent peser sur son cœur. On le voit partir avec un visage décidé, un visage d'homme mûr dont la vie est remplie et non plus son ingénu visage de grand enfant. C'est ainsi que le revoient désormais ceux qui l'ont aimé.

Il arrive aux abords de Vaux. Le génie tra-

[1] V. *la Jeunesse nouvelle* et les *Lettres du capitaine Belmont à sa famille.* (Plon, édit.)

vaille à la « grande préparation » dont on parle mystérieusement aux cantonnements et dans les tranchées. Cette fois, ce sera la délivrance de Verdun. Les parallèles de départ s'achèvent. Le 21 octobre, l'œuvre de l'artillerie commence. Au cours d'une reconnaissance en première ligne avec son capitaine, le sous-lieutenant Soudan reçoit un éclat d'obus au cœur. La mort l'a touché avec précaution, d'un seul coup, sans le torturer, sans le défigurer.

« Nous avons rapporté son corps, a écrit son meilleur camarade, et, pieusement, après lui avoir fait un cercueil nous-mêmes, nous l'avons porté en terre dans le petit cimetière militaire de Belrupt. Belle et triste cérémonie : pendant que les six sapeurs portant la bière recouverte du drapeau tricolore montaient la pente de la colline, entre les deux files de sa section en armes, notre petit groupe suivait la tête basse et les larmes aux yeux. C'était la fin du jour. Devant sa tombe non comblée, notre capitaine a fait son éloge, a dit notre affection à tous, et lui a donné le suprême adieu... Et nous sommes revenus les uns à côté des autres, mais sans pouvoir échanger une parole. Deux jours après nous étions vainqueurs. Cette victoire, dont il aurait été si joyeux, il l'a payée de son sang et il ne l'a pas vue... »

En guise de préface à la bataille de Vaux, ne convenait-il pas, en rendant hommage à un officier du génie tué au cours de la préparation, de

rappeler ces admirables sapeurs dont les travaux tour à tour facilitent le départ de l'attaque et organisent le terrain gagné ?...

Le 23 octobre les régiments occupent leurs tranchées de départ. C'est pour tous ceux-là qui ramassent en partant, dans une rapide pensée, la vision d'un coin de terre, d'un toit, d'un foyer, qu'un poète a écrit sa *Veille d'assaut :*

... Un frisson lent, parti
De la seconde ligne,
Court sous terre : à ce signe
Chacun est averti.

Approche ton oreille,
Puis chuchote à ton tour :
Aujourd'hui c'est la Veille,
Demain sera le Jour.

Si tu sens que ta lèvre
Sèche et tremble, dis-toi :
« C'est un frisson de fièvre »,
Et fais n'importe quoi,

Mange ou graisse ton arme,
Et, si ton cœur se fend,
Ne crains rien d'une larme,
Mon courageux enfant.

Tu peux encore écrire,
Sous le faible rayon
D'un méchant bout de cire,
Une lettre au crayon...

... Revoir, dans l'ancien monde
Brusquement entr'ouvert,

L'étroite clarté ronde
D'un calme abat-jour vert,

Une vieille abîmée
Au coin de l'âtre obscur,
Une fleur imprimée
Sur le papier d'un mur,

Un petit œil qui brille,
Un duvet fin et blond,
Et le choc d'une bille
Contre un soldat de plomb...

La chandelle est éteinte.
Quelle heure ?... Pas un bruit.
Rien dans le sol qui suinte
Que l'attente et la nuit.

Pendant ce temps, là-bas, dans les maisons tranquilles,
L'enfant dort, un rameau de buis à son chevet,
Comme les autres soirs la femme se dévêt,
Et les derniers passants circulent dans les villes [1]...

Le 24 octobre au matin, les hommes sont prêts. Ils ne regardent plus en arrière, mais devant eux, là, ce terrain défoncé que martèlent nos obus, cette ligne imperceptible qui abrite l'ennemi. Malgré le brouillard, ils la peuvent apercevoir, car les lignes, sur presque tout le front du secteur, sont très rapprochées. Cependant la préparation d'artillerie sur le fort de Vaux devait se faire principalement dans la matinée du 24, et le brouillard empêche les réglages.

[1] François Porché.

Le général de Lardemelle a disposé ses troupes en deux groupements : à gauche, entre le Nez de Souville et la route qui conduit au fort de Vaux, le groupement Challe comprenant de la gauche à la droite le 230e régiment, le 333e (moins le bataillon de réserve de division), les deux bataillons de chasseurs (50e et 71e) et le bataillon Casella du 299e ; à droite, entre la route de Vaux et le fond de Beaupré, le groupement Giralt composé d'un bataillon du 299e régiment, du 222e et d'un bataillon du 30e.

Il faut d'abord emporter la première ligne continue des tranchées ennemies, du Nez de Souville aux pentes sud du fond de la Gayette, puis il faut parvenir à la seconde ligne qui appuie le fort à l'ouest et à l'est et, pour l'atteindre, forcer au préalable la série des ouvrages intermédiaires. Le fort sera le troisième et dernier objectif. Il avait été mis tout d'abord en debors de l'opération, tant le commandement estimait sa chute difficile à obtenir, puis ajouté au dernier moment. Le départ dans le brouillard se fait dans un ordre et avec un élan magnifiques. Toute la première ligne ennemie tombe, sauf la tranchée Clausewitz au centre et une partie de la tranchée Mudra un peu plus à droite. Mais les obstacles se multiplient. C'est une série de véritables forteresses qui exigent un siège : redoute d'Hindenburg au Nez de Souville, réduit de la Sablière dans le ravin du même nom, Clausewitz organisé en caverne avec retranchements et

meurtrières, Grande Carrière à gauche et Petit Dépôt à droite de la route du fort, Abri de Combat et Batterie de Damloup à l'extrême droite. De ces réduits, les uns sont enlevés d'emblée, comme l'Abri de Combat, la Batterie de Damloup, la Grande Carrière, mais la plupart retardent ou empêchent la marche en avant et ne tombent entre nos mains que la nuit venue : tels la redoute d'Hindenburg, la Sablière, Clausewitz, le Petit Dépôt qu'il faut contourner pour le prendre à revers. La bataille générale se rompt ainsi en une série d'épisodes que le commandement parvient à rassembler. Le soir du 24 octobre est un soir de succès, puisque notre progression est assurée, mais de succès laborieux et incomplet, et des ordres nouveaux sont donnés pour reprendre le lendemain l'attaque sur le fort et le village de Vaux. La journée qui, des carrières d'Haudromont au ravin de la Fausse-Côte, s'achève en triomphe, a été sanglante et disputée sur le sol bouleversé du bois Fumin et dans toute la région de Vaux. On continuera de s'y battre toute la nuit, et le matin du 25 trouvera encore les adversaires aux prises. La défense du fort se fait à distance, aux ouvrages qui le protègent comme des bastions avancés et qui, rendus, le laisseront à découvert.

*
* *

Chaque épisode mérite sa relation. A la gauche

du dispositif, entre le Nez de Souville et la Grande Carrière, opère le 230e régiment qui a pour chef le lieutenant-colonel Viotte. Le lieutenant-colonel Viotte, ancien chef d'état-major d'une excellente division, la 40e, est un petit homme brun, ardent, vivant, vibrant, à l'intelligence prompte, à l'énergie communicative. Il ressent à distance, par une télépathie merveilleuse, tout ce que ressentent ses hommes.

— A la guerre on peut tout leur demander, déclare-t-il, et pourtant ce sont des gens paisibles de la montagne.

Le 6e bataillon, en liaison avec le 401e qui forme l'aile droite de la division Passaga, s'engage par compagnies accolées, la compagnie de droite avec deux sections d'assaut (1re vague), deux sections de renfort (2e vague), la compagnie de gauche avec ses sections en profondeur (quatre vagues d'une section chacune). Le 5e bataillon part à l'attaque, ses trois compagnies en profondeur, chacune avec trois sections d'assaut et une de renfort, mais les sections formées en colonnes d'escouades par un. — « D'un seul élan, dit le rapport du 6e bataillon, les officiers en tête, les hommes surgissent des tranchées en bon ordre, la baïonnette haute, et s'élancent en avant. Le lieutenant Seigner enlève ses hommes au cri de : « En avant les gars ! Vive la France ! » Quelques coups de fusil allemands claquent, quelques hommes tombent tués ou blessés, et le lieutenant Seigner est du nombre de ces derniers. »

La bataille s'engage immédiatement. Dans la tranchée Brochmuch, les bras se lèvent, les Boches se rendent. Mais il faut que la section du sous-lieutenant Collonge contourne la tranchée Hindenburg pour s'en emparer, et voici que sur le Nez de Souville, aux ouvrages d'Hindenburg qui forment un labyrinthe de tranchées profondes avec de nombreux trous de renard, se révèle un centre de résistance ennemie dont la garnison décidée sera difficile à réduire. Le sous-lieutenant Place en entreprend le siège avec sa section. Vers midi et demi, une quinzaine de prisonniers en sortent. Une heure plus tard, nouvelle sortie : plus de trente, dont un officier. C'est l'effet des grenades bien ajustées. Mais combien sont-ils donc là dedans ? A en juger par leur fusillade, ils doivent être encore en force. Avec l'aide du sous-lieutenant Rey et de sa section, le lieutenant Place, dont la section a été fort éprouvée, tente un assaut à la baïonnette, mais il est repoussé à coups de grenades. Arrive alors le lieutenant Condamin, — qui est prêtre de son état, — avec une section et demie. Il relève son camarade Place, poursuit le siège méthodiquement, multiplie les démonstrations, pourchasse l'ennemi de réduit en réduit, et, vers huit heures et demie du soir, il tient enfin l'ouvrage tout entier : ce qui restait de la garnison, quarante hommes et un officier, s'est rendu. Après quoi, il se précipite en avant pour rejoindre sa compagnie. Car les vagues d'assaut ont progressé sous

le commandement énergique du lieutenant Sautier (22e compagnie), bientôt rejointes par la compagnie (23e) du capitaine Favre. Mais le capitaine Favre vient se heurter à la redoute de la Sablière qu'assiège déjà une section du 401e régiment. Un mouvement tournant, opéré par le sous-lieutenant Collonge, décide de la prise des abris où quarante-huit Allemands sont capturés avec quatre mitrailleuses. Le capitaine Favre poursuit sa marche sur le ravin des Fontaines jusqu'à la tranchée Gotha en liaison avec le 401e régiment qui arrive sur la croupe de Vaux-Chapitre.

Dans un tel fouillis d'actions, il faut bien commettre l'injustice de choisir et, si l'on rencontre visage plus plaisant ou plus émouvant, le dessiner en deux traits. Les jeunes gens, sur cette guerre longue et triste, jettent un charme d'aisance chevaleresque. Plus détachés du passé, ils se donnent avec plus d'élan à la tâche sacrée. Ce capitaine Favre est à peine majeur, et son grade lui a été donné à titre définitif. Entré à Saint-Cyr un an avant la guerre, il n'a passé qu'un an à l'École. Où il a gagné sa croix de la Légion d'honneur, à son âge, comment le saurai-je ? il ne parle jamais de ce qu'il a fait. Il est aussi simple dans la bonne fortune que dans la mauvaise, à quoi on le peut reconnaître pour Savoyard. Car le Savoyard ne s'en laisse pas accroire. Les maux ni les honneurs ne triomphent aisément de son humeur placide. Il supporte les uns et les autres avec sérénité. Sa

philosophie naturelle lui a enseigné qu'ils finissent. Voici donc le capitaine Favre, après la prise de la Sablière, descendu dans le ravin des Fontaines. Il s'y abouche avec le lieutenant Féron qui commande la compagnie de droite du 401e. La liaison entre les deux divisions est parfaite. Puis il arrive à la hauteur de la tranchée Gotha, sur les pentes ouest du bois Fumin, un peu au-dessus du ravin des Fontaines. Ses patrouilles n'ont pas trouvé le contact de l'ennemi. Il pourrait poursuivre la marche en avant jusqu'à son dernier objectif qui est l'étang de Vaux, mais la résistance rencontrée par les compagnies de droite de son bataillon sur la crête et les pentes est de ce bois Fumin ne lui permet pas de continuer son mouvement. Il doit rester sur place et fait construire une tranchée qui, le lendemain matin 25, offre déjà une protection efficace. Le matin du 25, il ne peut se résoudre à l'immobilité et il se décide à envoyer une forte patrouille aux abords de l'étang. Ma foi, sa compagnie est à l'abri dans la tranchée qu'elle a creusée : il accompagnera, ou plutôt il conduira sa patrouille composée du sergent David et d'une douzaine d'hommes. Le ravin des Fontaines débouche à l'étang de Vaux ; au delà, du côté du village, est la digue. La petite troupe va jusqu'à la digue. Brusquement, comme le capitaine Favre, qui est devant, visite une tranchée allemande entièrement bouleversée, il aperçoit un Boche fumant tranquillement sa pipe à l'entrée d'un abri au-dessous de lui. Car, dans

cette guerre aux larges espaces, on fume tranquillement sa pipe ici, tandis qu'on s'égorge à côté. La bataille fait rage devant la tranchée Gotha. Devant le village de Vaux l'Allemand se croit en villégiature. Vaux, dont la conquête a donné tant de mal, ne peut être repris d'un coup : on a le temps de voir venir. Le capitaine Favre fait signe à ses hommes de se terrer sans bruit. Il a déjà arrêté son plan. Ce sera un beau coup de filet : toute la garnison des abris faite prisonnière. Mais il lui faut un renfort de grenadiers pour opérer plus sûrement. Un de ses compagnons va les chercher. Il en ramène une dizaine aux musettes bien garnies, sous la conduite de l'adjudant Perret. Pendant son absence, le Boche n'a pas cessé de fumer, ni Fabre de l'observer et d'étudier le terrain et les ouvertures des abris. Le chasseur à l'affût n'est pas plus attentif à la surveillance du gibier. Mais le gibier ne va-t-il pas le dévorer ? Voici qu'à l'instant même où il va ordonner d'occuper toutes les issues, une section d'infanterie débouche à trente mètres de lui, en colonne par un, venant du village de Vaux. « Couchez-vous », commande-t-il à voix basse. Les hommes se collent au sol. Ils ne sont pas vus, et la colonne s'engouffre dans les cavernes. Cela fait bien du monde là dedans, et il y a peut-être d'autres ouvertures. Le jeune chef est un vieux routier avisé et prudent. Avant de risquer l'aventure, il convient de mettre de son côté toutes les chances. Il demande deux volontaires : le caporal Farion et le soldat

Arpaillanges se présentent les premiers. A eux trois, ils font une nouvelle reconnaissance des abris. Cependant, à l'une des entrées, le Boche fume toujours sa pipe. On se décide à lui mettre la main au collet : s'il appelle, on le tue. Il lève un œil étonné, prend à la main sa pipe, car un homme à demi étranglé ne peut tirer une bouffée, et se tait. On l'interroge rapidement : il fournit les derniers renseignements utiles. Le capitaine Favre, prompt à l'exécution une fois qu'elle est résolue, range ses hommes aux diverses entrées. Une grenade suffit ; les Allemands, sans difficulté, sortent de leurs trous : plus de soixante, dont un lieutenant et une paire de médecins. « Est-ce tout ? » demande Favre à l'officier. L'officier ne répond pas, mais ses soldats font signe que non derrière lui. Évidemment, une ou deux nouvelles grenades convaincraient les récalcitrants, mais le capitaine Favre, prudent pour ses hommes, ne l'est guère pour lui-même, et par surcroît il est généreux comme un paladin. Il descend tout seul dans le réduit, son revolver en main, et il lie conversation avec les retardataires, leur affirmant qu'il ne leur sera fait aucun mal. Les derniers sortent à leur tour : le total est de quatre-vingt-deux. Maintenant il faut revenir, avec cette forte colonne, quatre fois plus nombreuse que son escorte. Le retour risque d'être compliqué : un agent de liaison vient prévenir le capitaine Favre que des éléments ennemis progressent sur sa droite. On presse le pas : une mitrailleuse du 401e protège le défilé en tirant

sur la crête du bois Fumin. Le terrain est mauvais, défoncé, glissant, boueux. Favre se fait une entorse et doit rester en arrière. Aussitôt, il a les deux majors allemands à ses pieds qui le palpent, le frottent, le massent et multiplient leurs services. Appuyé sur cette singulière garde d'honneur, il parvient à rejoindre sa compagnie, mais il doit céder le commandement au sous-lieutenant Place...

A droite de la compagnie Favre, les 22e et 21e compagnies s'étaient heurtées, le 24 octobre vers deux heures de l'après-midi, aux défenses de la tranchée de Gotha. L'ennemi retranché, payant d'audace, sort de l'ouvrage avec ses mitrailleuses. Le sous-lieutenant Hugonnenq, fils du doyen de la Faculté de médecine de Lyon, officier remarquable et d'un courage éprouvé, est tué ; son camarade, le sous-lieutenant Favrichon, blessé. Mais, aidés par la demi-section du sergent Brochier, ils ont eu le temps de jeter leurs sections sur l'ennemi qui se replie. Le brouillard se dissipe, les avions volent au-dessus du fort : sans connaître encore les nouvelles, par ces mystérieuses affinités qui traversent les airs comme des oiseaux migrateurs, les hommes ont la sensation de la victoire. Cependant les mitrailleuses allemandes les empêchent de progresser au delà de ce premier bond.

La nuit les surprend quand la lutte n'est pas finie et quand la ligne demeure incertaine. Les officiers cherchent à réparer cette confusion. « On n'entendait pas un bruit, a écrit le capitaine

Fonbonne commandant la 21e compagnie ; seulement retentissaient par instants les appels de trompettes lancés par une fraction allemande que nous encerclions sur le Nez de Souville et qui tentait ainsi de faire savoir qu'elle résistait encore. »

Ces mélanges ne sont pas rares au soir d'une attaque. La mort du sous-lieutenant Philippe va être causée par un retour offensif de l'ennemi à l'intérieur même de nos lignes. Le sous-lieutenant Philippe veillait sur ses hommes qui remuaient la terre pour creuser une tranchée. Il allait de long en large, la pipe à la bouche, la canne sous le bras. Soudain il entend des pas derrière lui. Est-ce un renfort, ou une relève ? Sans méfiance il se retourne, il aperçoit des ombres. L'une d'elles s'avance et prononce ces paroles étranges en un français parfait : — « Nous venons nous rendre. Où est l'officier ? » — « C'est moi », dit Philippe s'avançant et couvrant ses hommes. « Un coup de feu, ajoute le capitaine Fonbonne à qui je dois ce récit, quelques grenades, des ombres qui traversent, fuyant vers les lignes allemandes, puis plus rien. Philippe était tombé sans un cri, atteint d'une balle au cœur, tué par un parti allemand égaré dans nos lignes et qui tentait par ruse de fuir vers le village ou le fort de Vaux. Ses hommes le ramènent près de moi et, durant la nuit, longue nuit de froid et de faim, je fis la veillée funèbre alors qu'à quelques cents mètres Goury, qui devait mourir le lendemain, pleurait son ami disparu. »

Philippe et Goury, sous-lieutenants à la même

compagnie du 230e, étaient tous deux instituteurs en Haute-Savoie. Une de ces amitiés comme la guerre en noue les unissait, et pourtant ils étaient, d'apparence, si différents : Philippe grand, sec, robuste, plutôt silencieux, presque rigide, cœur ardent et sensible sous une écorce rude ; Goury court et replet, la face pleine et réjouie, le cœur sur la main, la plaisanterie sur les lèvres, gai dans les plus dures traverses.

Comment ne rendrais-je pas un hommage rapide à mes deux glorieux compatriotes ? Auguste Philippe, né à Beaumont (canton de Saint-Julien-en-Genevois), avait trente-trois ans. Fils de cultivateurs, il sortait de la terre : elle fait les races les plus solides et les plus soumises au devoir, car elle est exigeante mais bonne conseillère. Un de ses frères, soldat au 140e régiment, a été tué en Champagne en septembre 1915. Instituteur à Saint-Didier, il s'était marié selon ses goûts : tandis qu'il enseignait les petits garçons, sa femme instruisait les petites filles. Ils pratiquaient le même idéal de solidarité humaine, ils étaient heureux, ils attendaient leur quatrième enfant, quand, sur cet humble bonheur, la guerre éclata. La maladie vint compliquer la séparation. Philippe, appelé comme sergent instructeur au 30e régiment à Annecy, dut laisser sa femme en péril. Elle fut sauvée et il put obtenir une brève permission pour la revoir et, avec elle, le nouveau-né. Le 12 octobre, il partait pour les Vosges avec le 230e et ne devait plus quitter le

front. Ces détails de famille rappelleront à tant de soldats les épreuves qu'ils ont traversées. Une vie en reflète des milliers d'autres. C'est pourquoi il faut, de temps à autre, descendre au fond d'une vie. Philippe est nommé sous-lieutenant en novembre 1914, il est cité à l'ordre de sa division le 25 juin 1915. Mais les honneurs militaires ne lui inspirent aucune vanité : il vit en dedans, sans cesse ramené vers les siens par la pensée, et l'on peut suivre dans ses lettres à sa famille le travail intérieur qui le conduit à l'acceptation complète du devoir, à l'oubli de soi, au sacrifice accompli pour le pays, à l'exemple donné pour le soutien moral de sa femme et de ses enfants. Il était parti sans enthousiasme, parce qu'il le fallait, et même il était de ceux à qui la guerre apparaissait comme une monstrueuse erreur du passé. Ses premières lettres sont pleines de tendres souvenirs et de conseils touchants sur l'éducation de ses enfants. La paix de son foyer le suit. Des chers petits il veut tout connaître. On devine les profondeurs du sentiment paternel. Puis un autre souci le prend, peu à peu, souci de chef qui s'accorde avec sa conscience professionnelle si délicate, presque scrupuleuse et rigoureuse : celui de ses hommes, des hommes qu'il doit diriger et conduire au combat. Son idéal tout humain trouve à s'appliquer. Ces hommes qui dépendent de lui, il les veut connaître, il veut se faire aimer d'eux, leur inspirer confiance.

Il écrit en toute simplicité, sans rien exagérer, sans rien dissimuler. Aucune vantardise, mais peu à peu on découvre chez lui cet oubli complet du danger que le devoir recouvre. Il est si préoccupé de sa tâche, « qui est de conduire ses hommes, de les rassurer », qu'il en omet d'avoir peur, et pour un peu il s'en excuserait. Il ne cache pas à sa femme les risques qu'il court, mais il les diminue pour ainsi dire en les rendant familiers : « Tu n'es pas de celles à qui il faut donner des illusions de fausse sécurité. Je t'estime plus haut que cela... » Il lui recommande la paix intérieure. En mars 1916, il lui écrit : « Nous avons bien souffert, mais nous ne sommes que des gosses en face de ceux de Verdun. Peut-être que leurs efforts, leurs souffrances nous dispenseront d'autres efforts. » Verdun, cependant, préoccupe sa femme. Verdun l'effraie ; elle pressent que Verdun lui prendra son mari. Il la rassure : il n'y est pas encore envoyé. Et, quand il y va, par une délicatesse raffinée il lui fait hommage de sa propre acceptation : « Dis-toi bien, — lui écrit-il et c'est, je crois, sa dernière lettre, — que j'ai, que tu m'as donné, tout le courage nécessaire pour que je fasse bonne figure... Dis-toi bien que tu es avec nos quatre chers petits tout mon bonheur et toute ma pensée... » C'est presque un testament. Il se préoccupait constamment des questions d'éducation : il voulait que ses enfants fussent élevés dans une haute idée de la dignité et de la solidarité humaines. Dans ce constant travail de ciselure intime par lequel il

s'affine et s'épure chercha-t-il à s'attacher « à quelque chose de plus doux que le devoir accompli pour le devoir lui-même avec une sorte d'orgueil ? » Un de ses compagnons d'armes le définit « un mystique dont la foi sur la fin regrettait d'être toute humaine », et il ajoute : « Son âme ne pouvait concevoir une vilenie... elle était, comme son corps, robuste et saine et comme taillée dans le roc... » Dernier témoignage de l'action qu'il exerçait : son ordonnance ne voulut pas quitter sa dépouille, et comme il la veillait en pleurant il fut tué et vint ainsi se coucher aux pieds de son chef.

Cependant le combat reprend dans la nuit. Du ravin des Fontaines à la crête et aux pentes ouest du bois Fumin, il faut tenir le terrain conquis. A la faveur de l'obscurité les Allemands tentent une contre-attaque. Ils rôdent sans bruit, en quête d'un passage. Ils surprennent une sentinelle qu'une grenade écrase. Un éclat atteint un petit caporal de vingt ans, un Landais au nom chantant : Balestibeau, qui fait partie de la section du lieutenant Philippe. Il a le flanc déchiré, mais il se redresse, s'offrant à l'ennemi, et crie de toutes ses forces : « Aux fusils, camarades ! » Il est criblé de coups et il meurt : humble d'Assas dont il faut sauver le nom. Les fusils partent et l'attaque éventée échoue.

Le sous-lieutenant Goury ne survivra à Philippe qu'un demi-jour. Il n'avait cessé de plaisanter à son habitude dans cette terrible journée

du 24 octobre qu'en apprenant la perte de son ami. L'aube du 25 fut radieuse : il en respira la douceur avec timidité, puis il dut conduire sa section à l'attaque. Il avait, dès la veille, accepté lui-même de mourir. Cette attaque se heurta à des défenses intactes : Goury, une balle au front, tomba en avant de ses hommes à quelques mètres de la redoute allemande qu'il fallait emporter. Il avait exécuté sa consigne et précédé sa troupe. Ainsi les deux amis furent-ils de la même mort comme ils étaient du même pays...

*
* *

Au régiment voisin, le 333e, les deux bataillons engagés, le 5e (commandant Deleuze) et le 6e (commandant Lourdel) doivent se succéder, le premier laissant passer le second après avoir conquis les tranchées de Molkte et Fulda comme premier objectif, et les Grandes et Petites Carrières comme deuxième. Pas de surprise là non plus : dès que les vagues apparaissent hors de nos tranchées, elles sont accueillies par les feux de mousqueterie et de mitrailleuses. A l'une des compagnies, deux officiers tombent sur trois : le troisième, le sous-lieutenant Bataillard, prend sans désemparer le commandement et franchit la tranchée de Moltke. Cette tranchée qui est légèrement à contre-pente a échappé à nos tirs d'artillerie : les sapes ne sont pas détruites, elle

est quasi intacte et fortement occupée. Mais l'ennemi est si stupéfait de notre élan et de notre mépris de ses mitrailleuses en action qu'il lâche ses armes et se rend. Le travail des nettoyeurs est simplifié : seuls, quelques groupes, qui cherchent à se défendre avec des pétards, sont exterminés. En dix minutes, cette première ligne de défense est entièrement conquise.

Un si rapide succès excite, grise les hommes. Ils se précipitent sur les Carrières, ouvrage d'une étendue considérable qui pouvait être un centre de résistance malaisé à réduire. Les premières vagues les dépassent et vont en battre les lisières nord. Six mitrailleuses ennemies, sorties en hâte des profondes sapes où elles s'abritaient, n'ont pas le temps de se mettre en batterie. Leurs servants, « ahuris de nous voir arriver, écrit un des conquérants, alors qu'ils comptaient certainement sur la protection que leur offrait la tranchée de Moltke, se rendent sans combattre, à part quelques isolés qui sont expédiés ». A midi et quart, les Carrières sont prises et nettoyées presque sans coup férir. En une demi-heure les deux objectifs ont été atteints ou presque. Il reste les Petites Carrières nord. Le sous-lieutenant Bailly y court en reconnaissance avec une demi-section : un groupe d'Allemands veut se défendre, promptement il est mis en fuite. Et l'on s'organise sans retard sur les emplacements si prodigieusement enlevés. Au boyau Fulda, en arrière, la résistance avait continué : les sections Larivière et Védrines

en vinrent à bout, mais les deux chefs y laissèrent la vie. L'aspirant Védrines qui commandait les mitrailleurs fut tué comme il dirigeait le tir de ses pièces, debout sous le feu pour mieux voir.

Le bataillon Lourdel, qui doit dépasser le bataillon Deleuze, pour éviter le tir de barrage se met en marche à peu d'intervalle, franchit les parallèles de départ, puis le premier objectif ; il atteint le deuxième vers deux heures de l'après-midi. De là, il doit se porter plus avant, contourner par l'ouest le fort de Vaux que les deux bataillons de chasseurs attaqueront de front. Mais le mouvement ne peut s'exécuter, à cause de ce qui se passe sur la droite, à la tranchée Clausewitz et au Petit Dépôt. Contre-ordre est donné : les compagnies se fortifient sur place en reliant par des tranchées les trous d'obus. La fin de la journée du 24 et la nuit du 24 au 25 sont utilisées pour ces travaux.

*
* *

La résistance de l'ennemi au centre de la ligne, c'est-à-dire aux tranchées Clausewitz et Seydlitz et à l'ouvrage du Petit Dépôt qui dépasse à peine le sol à droite de la route du fort et qui contient des abris pour un bataillon entier, fait échouer l'attaque directe préparée sur le fort de Vaux. Pour cette attaque directe, le groupe des deux bataillons de chasseurs, le 50ᵉ et le 71ᵉ, rassemblés sous le commandement du lieutenant-colonel

Desportes, a été réservé ; mais il faut, avant qu'il soit lancé, qu'il trouve place nette devant lui. Or, si le 230e a progressé péniblement jusqu'à la tranchée Gotha qu'il n'a pu réduire, si le 333e s'est emparé brillamment de la tranchée de Moltke et des Grandes Carrières, il a été impossible au 299e régiment (lieutenant-colonel Vidal) de remplir sa mission dans le temps fixé. Le bataillon Casella du 299e lance ses vagues d'assaut sur les tranchées Clausewitz et Seydlitz qui sont malheureusement intactes, garnies de fil de fer et protégées par des mitrailleuses. Il ne parvient à pénétrer que dans un élément d'où il renvoie à l'arrière un officier et une vingtaine de prisonniers. La lutte se prolonge. L'aide d'une compagnie du 71e bataillon de chasseurs achève la prise de Clausewitz, mais après plusieurs heures. Reste le Petit Dépôt. Le bataillon Casella ne peut l'aborder à cause des mitrailleuses. Il faut que le 71e bataillon de chasseurs le contourne par l'ouest, tandis que le bataillon Picandet du 299e le déborde par le nord-est, après avoir détruit une section de mitrailleuses, flambé un dépôt de munitions, dépassé un blockhaus. Mais à l'heure tardive (minuit) de ce succès chèrement payé, on ne peut plus songer à l'attaque du fort.

Il y faut d'autant moins songer que les deux bataillons de chasseurs, destinés à l'assaut, ont beaucoup souffert. Le bombardement de l'ennemi, sur toute cette région de Vaux, a été continu, effroyable, meurtrier, comme s'il n'avait

vu dans notre préparation d'artillerie des jours précédents que l'indice d'une offensive sur Vaux, estimant Douaumont hors de portée. Avant l'heure même de l'action, le 50e bataillon de chasseurs a eu ses cadres décimés. Son chef, le commandant Imbert, le fait progresser cependant à hauteur du bataillon Lourdel du 333e, qui est aux Carrières. Blessé, il doit céder le commandement au capitaine Magner. Celui-ci se porte à une distance de 3 à 400 mètres du fort, mais il est arrêté par des feux de mitrailleuses et ne peut avancer davantage, en raison de la résistance du Petit Dépôt et du manque de couverture sur sa droite. D'ailleurs les effectifs sont réduits, les équipes spéciales de sapeurs, de porteurs de lance-flammes, de grenadiers, de nettoyeurs sont disloquées. Le bataillon n'a plus tous ses moyens pour procéder à une attaque. A la nuit il s'organise sur le terrain qu'il a couvert, cherchant sa liaison à droite avec le 71e bataillon de chasseurs. Le 25 au matin, le capitaine Magner blessé doit, à son tour, passer le commandement au lieutenant Rousselot qui est chargé de ramener le bataillon en arrière pour le former en réserve de division. L'ordre ne pourra être exécuté que la nuit suivante, tant le bombardement est violent et rend impraticable une relève en plein jour.

Le 71e bataillon de chasseurs (commandant Cour) a traversé des épreuves plus pénibles encore. Une de ses compagnies, la 8e (capitaine Paillard) aide le bataillon Casella à s'emparer de

la tranchée Clausewitz, où elle cueille plus de cent prisonniers et délivre le sous-lieutenant Berthelin qui avait franchi l'obstacle avec les premières vagues de la 9e compagnie et qui, blessé et revenant en arrière, s'était jeté dans les mains de l'ennemi à Clausewitz, croyant cette tranchée déjà entre nos mains. Clausewitz liquidé, c'est le combat du Petit Dépôt. Il faut manœuvrer : tandis que le bataillon Casella l'aborde de face et que le bataillon Picandet opère son mouvement par l'est, la 8e compagnie du 71e bataillon de chasseurs prend par l'ouest. La 7e, capitaine Jolly, vient la renforcer et subit des pertes graves par le tir des mitrailleuses. Le capitaine Jolly, marchant en tête de ses hommes avec une insouciance presque téméraire, tombe un des premiers. Descendu au fond d'un boyau par un de ses chasseurs et se sentant mourir, il le renvoie avec ce message : — Va dire au commandant que je suis mort pour la France. — Il est remplacé par le lieutenant Duménil qui perd presque aussitôt trois de ses chefs de section. Cependant on aborde de trois côtés le Petit Dépôt, on y pénètre, on y trouve dans la grande galerie une centaine d'Allemands qui se rendent. La liaison s'établit entre les chasseurs et les fantassins. Mais il est minuit, et l'on ne peut songer à une nouvelle progression immédiate. Le bataillon s'installe au coude de la route de Vaux et du nord du Petit Dépôt. Comme le 50e, il reçoit, le 25 au matin, l'ordre de se reformer en réserve de division et,

comme lui, ne peut l'exécuter que la nuit suivante. Il ne lui restait que cinq officiers dont le commandant. Mais voici que, sur le champ de bataille même, trois de ses officiers, le capitaine Fischer, les sous-lieutenants Ricoux et Chastagner, blessés au début de l'action, viennent, à peine pansés, rejoindre leur corps. L'un est fiévreux et porte le bras en écharpe. L'autre est couvert de contusions. N'importe : ils sentent que dans une pareille bagarre on a besoin d'eux, et ils accourent sous les obus et sous les balles. En revanche, le capitaine Paillard et le lieutenant Buisson, blessés et perdant beaucoup de sang, ne veulent pas s'en aller et il faut presque les chasser.

*
* *

Le bataillon Desbrochers des Loges (5e) du *222e*, à la droite du bataillon Casella qui fut si longtemps arrêté devant les tranchées Clausewitz et Seydlitz, a la charge de prendre, comme premier objectif, les tranchées Mudra et Steinmetz qui prolongent la première ligne ennemie, laquelle s'achève, à l'extrême droite de notre dispositif de combat, par la tranchée Werder dont la prise est confiée à un bataillon du 30e régiment, et, pour second objectif, divers retranchements et redoutes, dont l'Abri de Combat et la batterie de Damloup. L'Abri de Combat, la batterie de Damloup, noms que nous connaissons bien, lieux

célèbres où l'on s'est tant battu, où le 142e et le 52e régiments accomplirent des prouesses au commencement de juin quand le fort de Vaux fut entouré, et qui ne furent submergés et perdus que dans la grande attaque du 11 juillet. L'Abri de Combat est de dimensions étroites et n'a pas d'observatoire. Mais la batterie de Damloup est un vaste ouvrage dont les nombreux abris pouvaient contenir, avant qu'une partie n'en fût éboulée, pour le moins une compagnie et demie. Son importance est grande : elle domine le fond de la Horgne, dont les pentes opposées conduisent au fort de Vaux, elle commande le mouvement de terrain, semblable à une jetée, qui, entre les fonds de la Horgne et de la Gayette, conduit au village de Damloup au bord de la Woëvre. Le village est relié à la batterie par la tranchée de Saales. Prendre la batterie de Damloup, c'est tenir en partie les accès du fort à l'ouest.

Le bataillon Desbrochers des Loges a deux compagnies en première ligne, la 19e (capitaine Faidide) à gauche, la 18e (lieutenant Colonna) à droite, et une en soutien, la 17e (lieutenant Reneau). La compagnie Faidide saute d'un bond dans la tranchée Mudra, y trouve quelque résistance qu'elle brise, et s'empare d'une soixantaine de prisonniers dont un officier. Mais elle sera constamment gênée et entravée par la prolongation du combat à sa gauche dans la tranchée Seydlitz. Elle est prise de flanc par des mitrailleuses ennemies. Le lieutenant Onillon tire sur

un pointeur, le tue et s'empare de sa pièce ; le mitrailleur Cecillon tue les servants d'une autre pièce. Mais le capitaine Morel, qui commande au bataillon la 5e compagnie de mitrailleurs, devra se mettre en surveillance face à gauche, organiser la position, tirer par intermittences dans la direction de cet îlot qui éternise sa résistance devant le bataillon Casella du 299e. Sa principale mission sera de couvrir sur la gauche son bataillon et de lui permettre ainsi de progresser ; il s'en acquittera à merveille. La compagnie Faidide pourra se porter en avant, prendre et nettoyer plusieurs abris, se maintenir à la hauteur de la compagnie Colonna qui aura la gloire de s'emparer de la batterie de Damloup, et même collaborer à cette dernière opération en fournissant l'appoint de la section du sous-lieutenant Dechatre.

La compagnie Colonna a commencé par enlever la tranchée Steinmetz en première ligne ennemie. Le sous-lieutenant Marron y est blessé à la tête et ne consent à quitter le terrain que lorsque l'hémorragie devient trop abondante. Une mitrailleuse ennemie arrête la marche de la section Duchosal. Les soldats Cambrezat et Tripier s'élancent et debout, à quatre mètres, avec une insolence inouïe, l'un tirant, l'autre lançant des grenades, ils tuent pointeurs et servants. La tranchée prise est pleine de cadavres ou de prisonniers.

C'est une section de la 17e compagnie qui, sous les ordres du sous-lieutenant Frécaut, est

chargée d'aller en reconnaissance à l'Abri de Combat. Le sous-lieutenant Frécaut dépasse avec ses hommes la tranchée Mudra, détache une fraction sous les ordres du sergent Roujon pour prendre la position par l'ouest, tandis que lui-même l'attaque de face. Il entre dans l'abri qu'il crible de grenades. Un officier, blessé à la tête, se rend avec six hommes : « Lieutenant, voici ma compagnie, les autres ont été tués. » Mais à peine l'abri est-il occupé, que des mitrailleuses, venant à l'aide, ouvrent le feu. Le sous-lieutenant Frécaut les neutralise avec ses fusils-mitrailleuses.

Reste la fameuse batterie de Damloup. Au 222e on est expéditif, et l'opération n'est pas longue. Deux sections de face, une au nord-ouest, une au sud-est : tel est le dispositif adopté par le lieutenant Colonna. Il est aidé à l'ouest par le sous-lieutenant Dechatre de la 19e compagnie, et à l'est par une section du 30e régiment qui opère à sa droite. A deux heures de l'après-midi, la redoute est en notre pouvoir, avec une centaine de prisonniers dont deux officiers et tout un matériel.

Le bataillon Desbrochers des Loges a remporté un succès complet : 500 hommes de troupe, 10 officiers, 2 canons de tranchée, 18 mitrailleuses, plusieurs dépôts de munitions sont tombés entre ses mains. La batterie de Damloup a fourni, de ce butin, la plus grande partie.

Enfin, à l'extrême droite, le bataillon Baillods du 30e régiment, n'a pas moins brillamment

réussi. Il a enlevé la tranchée Werder et la tranchée von Klück qui se rejoignent à l'est et s'ouvrent en équerre, formant ainsi une position triangulaire. La tranchée von Klück aboutit devant la batterie de Damloup dont elle complète les défenses. Il a payé sa conquête d'un minimum de pertes : un tué et dix-sept blessés dans la journée du 24. Rien dans la préparation n'avait été laissé au hasard : trois bons observatoires avaient permis à l'artillerie de perfectionner son tir. Il est vrai que la zone à maîtriser était sans profondeur pour l'ennemi qui avait à dos le fond de la Gayette, en sorte qu'une fois installé, le vainqueur n'avait aucune réaction à redouter, à la condition toutefois que la batterie de Damloup fût enlevée. La compagnie de gauche du bataillon Baillods, entendant dans le brouillard des mitrailleuses en action de ce côté, inquiète sur son flanc gauche, détacha une flanc-garde d'une section pour parer à ce danger et ce fut cette section qui donna un coup de main à la compagnie Colonna du 222e.

*
* *

Tel est le bilan de la bataille de Vaux au soir de la première journée. Toute la première ligne des tranchées ennemies, de Hindenburg à Werder, est tombée. A droite, la victoire est complète. Nous tenons sous nos feux le fond de la Gayette. La prise de la batterie de Damloup nous

ouvre, d'une part, le chemin du village, et de l'autre l'accès du fort par l'ouest, en descendant dans le fond de la Horgne et en remontant ses pentes est. Au centre la prise, lente et difficile, du Petit Dépôt, après celle, si rapide, des Carrières, nous conduit aux abords du fort, mais laisse à franchir une distance à découvert, facile à surveiller et à battre. A gauche, si nous tenons le ravin des Fontaines qui nous permettra de marcher vers l'étang et la digue, nous sommes barrés au bois Fumin par la défense de la tranchée Gotha. Au prix de sacrifices cruels et sanglants, nous nous sommes rapprochés, mais les cris de victoire poussés à Douaumont n'ont pas eu d'écho à Vaux. Le fort assailli se défend : il reçoit des renforts, toute l'artillerie ennemie concentre ses feux pour le protéger. Le grand Sphinx dressé au-dessus de la Woëvre garde encore son énigme.

II

SUR LE FORT

25 octobre.

Si la journée du 24 octobre n'a pas été marquée, à l'aile droite de l'armée française, par un succès aussi complet qu'à son aile gauche à la Carrière d'Haudromont et à son centre à Douaumont, la division de Lardemelle a pu néanmoins réaliser un progrès suffisant pour se rapprocher du fort de Vaux à distance d'assaut. Surtout elle a réduit un à un les obstacles rencontrés, ne laissant subsister derrière elle aucune menace, et, à mesure qu'elle avançait, elle a consolidé son front qui a résisté à toutes les contre-attaques. La préparation d'artillerie n'avait pas écrasé toutes les tranchées ennemies qui, au centre, ont ralenti notre offensive. Le brouillard de la matinée du 24 avait empêché les réglages sur le fort même. Enfin l'importance des centres de résistance qui s'étaient révélés au cours de l'attaque n'avait pas permis à nos troupes de première ligne de contourner ces îlots sous le feu des mitrailleuses sans en entreprendre le siège. Le général de Lar-

demelle avait jugé plus prudent et plus sûr de poursuivre leur réduction avec les unités amenées à leur faire face et de rétablir avec les réserves le dispositif face à la direction des contre-attaques probables. Ainsi les circonstances l'avaient-elles contraint, pour s'emparer du Petit Dépôt, à éxécuter une manœuvre d'encerclement par les deux ailes, le 71e bataillon de chasseurs à gauche, et le bataillon Picandet du 299e à droite. Mais il avait utilisé, pour cette manœuvre, les forces qu'il destinait à l'assaut du fort.

Le combat a continué toute la nuit du 24 au 25. Le 25 au matin, de la gauche à la droite, la situation est la suivante. Du ravin des Fontaines, la reconnaissance du capitaine Favre s'est avancée jusqu'à l'étang de Vaux et à la digue sans rencontrer de difficulté : des abris à l'est de la digue elle a ramené quatre-vingts prisonniers. Mais l'ennemi tient la crête et les pentes ouest du bois Fumin. Devant les tranchées de Gotha et de Siegen, le bataillon Berthelot et le bataillon Romain du 230e régiment sont arrêtés. Seul, le bataillon Rendu, à gauche, pourrait avancer en bordure du ravin, et le sous-lieutenant Place, qui a remplacé le capitaine Favre dans le commandement de la 23e compagnie, est retourné à la digue ; mais l'arrêt de la droite ne permet pas cette progression isolée. Le 333e régiment est en bonne posture, au delà des Carrières qu'il a emportées à l'est de la route du fort. C'est de son côté qu'une attaque sur le fort pourrait être

tentée avec chance d'aboutir. Les deux bataillons de chasseurs ont reçu l'ordre de se reconstituer en réserve de division. Avec leur aide, le 299e a donc fini par enlever le Petit Dépôt, vers minuit, et par s'établir au delà, en liaison avec le 333e. Entre lui et le 222e, le long couloir formé par le boyau des Maîtres-Chanteurs ramène cette ligne en arrière. Enfin, le bataillon Desbrochers du 222e et le bataillon Baillods du 30e ont atteint du premier coup leur objectif, au delà de la batterie de Damloup, sur la crête qui domine le fond de la Horgne, coupant la jetée qui aboutit au village de Damloup et tenant sous leurs feux le fond de la Gayette.

Le commandement estime cette situation assez nette pour que l'assaut du fort de Vaux puisse être ordonné. N'est-il pas en droit de compter sur le désarroi causé par la chute de Douaumont pour paralyser l'adversaire ? Il met trois bataillons de la division Andlauer : un du 305e et deux du 216e, à la disposition du général de Lardemelle pour cette attaque qui est fixée au 25 octobre à dix heures du matin. Le 4e bataillon (commandant Derode) du 305e régiment est mené de très bonne heure à la tranchée de Seydlitz où il prend la place du bataillon Picandet. Il commence par assurer sa liaison avec le bataillon Desbrochers du 222e en déblayant le boyau des Maîtres-Chanteurs que l'ennemi tenait encore et qui creusait un saillant dans nos lignes. Puis, à six heures du matin, il attaque les retranchements ennemis au

sud du fond de la Horgne : la 14e compagnie (capitaine Chaduc) et un détachement des 13e et 15e, sous les ordres du lieutenant Noël, marchent sur ces abris, les forcent et les nettoient, y trouvant de nombreux cadavres, une centaine de prisonniers, et un important matériel de mitrailleuses, lance-bombes, fusils, munitions. La mainmise sur les retranchements et les pentes du fond de la Horgne assure notre droite pour l'assaut du fort.

Cet assaut se déclenche à l'heure dite, après une préparation d'artillerie qui a duré toute la matinée. Il est mené par les 4e (commandant Gargat) et 6e (commandant de Varax) bataillons du 216e (lieutenant-colonel Perchenet). Le bataillon Lourdel, du 333e, qui a si brillamment achevé l'enlèvement des Carrières, la veille, doit l'étayer à gauche en se portant à la corne nord du fort, en liaison avec les bataillons du 230e qui progresseront dans le bois Fumin à hauteur et au-dessus de la digue : car l'attaque du village de Vaux doit suivre de près celle du fort. Mais les bataillons du 230e rencontrent au bois Fumin les retranchements des tranchées d'Altenkirchen et de Siegen qui n'ont pas été détruits, ni même désorganisés par le tir de l'artillerie, et il leur est impossible d'avancer. Le bataillon Lourdel a fait le mouvement prescrit : la 23e compagnie (lieutenant Iwolski) atteint la corne nord du fort, la 21e la suit à 150 mètres en arrière. L'arrêt du 230e les laisse en flèche. La 21e glisse à la gauche

de la 23e pour former crochet défensif. Mais les deux compagnies sont dans une situation précaire, prises d'enfilade par les mitrailleuses du fort. Dès qu'un homme quitte son trou, il est visé. Les liaisons sont difficiles. Que font, à droite, les deux bataillons du 216e chargés d'attaquer le fort ?

*

* *

Ils doivent partir des Carrières où ils ont été massés. Les Carrières sont à cinq cents mètres du fort. Le 6e bataillon a pour objectif le saillant ouest, tandis que le 4e essaiera de contourner le fort par l'est. Dans quel état est le fort à la suite du bombardement de la matinée ? L'ennemi est-il désemparé et tremblant dans ses casemates et ses abris ? A-t-il subi le contre-coup de la défaite de Douaumont ? Laissera-t-il approcher l'assaillant et ne lui opposera-t-il qu'une résistance molle et sans conviction ? Dans les Carrières où les troupes attendent l'heure, les chefs tâchent à s'en rendre compte. Le chemin sera malaisé à parcourir : pas un coin du sol intact, partout des trous d'obus, des fondrières, des souches arrachées, et la pluie a détrempé tout ce chaos. Nul paysage plus désolé, plus meurtri, plus funèbre. Hardaumont le domine et le bat de ses feux. Le fort vomit de la fumée comme un cratère de volcan. Au mois de juin, quand le commandement croyait encore pouvoir délivrer le commandant Raynal luttant

désespérément dans sa cave avec une troupe de héros, la brigade mixte, mise sous les ordres du colonel Savy et composée du 2e régiment de zouaves et du régiment colonial du Maroc, parvint à déborder le fort sur les côtés, atteignit les fossés. Elle dut battre en retraite devant les mitrailleuses qui occupaient la superstructure. Le 216e sera-t-il plus heureux cette fois ? Il est neuf heures et demie ; un obus tombe dans la Carrière sur le groupe des officiers de la 22e compagnie, quatre sur cinq sont atteints, dont le lieutenant Brugel qui la commandait. Le cinquième, le sous-lieutenant Doutre, prend le commandement. L'artillerie ennemie fait rage. Les officiers, les hommes attendent. Ils n'ont pas de doute sur les difficultés de l'opération : Vaux, décidément, est un repaire tragique. Ils sont prêts, ils iront.

A dix heures précises, les deux bataillons s'ébranlent. Dans chaque compagnie, deux sections d'assaut, accolées, forment deux vagues et deux sections de renfort deux autres vagues. Le commandant est au centre du dispositif, à hauteur de la troisième. La progression se fait par bonds successifs et courts. A gauche, le bataillon de Varax traverse sans trop d'encombre un premier tir de barrage, va s'appuyer à la route. Mais les mitrailleuses placées aux saillants ouest et sud du fort et sur toute la ligne qui sépare ces deux points entrent en action. Maudites mitrailleuses qui déjà firent échouer l'assaut du 8 juin, échapperont-elles donc toujours au tir

de notre artillerie ? Sur le fort martelé, comment demeurent-elles intactes ? Trouvent-elles des abris dans le bouleversement même de la superstructure ? Ordre est donné aux compagnies de stopper.

Mais les 21e et 22e sont déjà parties et ne peuvent être rappelées. Elles arrivent aux abords immédiats du fort. Elles vont reconnaître le dangereux Sphinx, le regarder face à face, lui arracher son secret. A l'un des derniers bonds qui doivent l'amener au fort, le sous-lieutenant Doutre, qui commande la 22e, reçoit une balle en plein front : c'est le dernier officier de la compagnie qui tombe. A côté de lui se tient l'aspirant Néris. Le voyant tomber, il se tourne vers ses hommes — car tous deux étaient devant — et crie : « A mon commandement, la 22e ! » Sous le tir qui les arrose, tant de face que de flanquement, une trentaine d'hommes parviennent aux fossés, se blottissent dans les trous d'obus. L'aspirant Néris, trois sergents et cinq grenadiers, se traînant, avancent encore et tentent d'aveugler les fatales mitrailleuses à coups de grenades. Néris est blessé à la tête. Deux hommes, enfin, atteignent la superstructure. Ils sont sur le fort. Ils ont dépassé l'exploit des marsouins de Douaumont. Dans la tempête, ils posent le pied sur le monstre. Ils seront les premiers vainqueurs de Vaux. Et ils n'en sont pas revenus.

Les premières vagues de la 15e compagnie ont pu se glisser dans la direction du saillant sud,

cherchant à encercler le fort par l'est. Mais elles sont prises à partie par les batteries ennemis de la Woëvre, et subissent de lourdes pertes. La 2e section arrive jusqu'au fort avec des éléments de la 13e et de la 14e compagnies. Elle jette des grenades à l'entrée des casemates qui lui font face. Les mitrailleuses ennemies crachent la mort sans discontinuer. L'angle ouest du fort en est garni. Impossible d'aller plus loin. Pourtant, quelques hommes se hissent sur le fort au-dessus du fossé. Le sous-lieutenant Morgana y mène une partie de sa section. Ils ne peuvent s'y maintenir et redescendent. Les audacieux qui se sont avancés jusque-là, qui ont exécuté leur mission avec cette folie d'ardeur et de sacrifice, n'ont plus que l'abri précaire de quelques trous d'obus où ils attendront, immobiles, de nouveaux ordres. Si l'ordre est de marcher encore, ils marcheront. Mais ils sont coupés du reste du monde. Toutes tentatives de communication par coureurs demeurent infructueuses : pas une ne parviendra à destination. Il est onze heures du matin, et il faudra rester ainsi jusqu'à la nuit. Et, la nuit venue, si lente pour eux malgré la saison, l'ennemi, pour les découvrir, inquiet de notre attaque, multiplie les fusées éclairantes, crée un jour artificiel pour les repérer dans leurs trous, balaye sans cesse le terrain du feu de ses mitrailleuses infatigables. Ceux qui sont revenus de cet enfer ont connu le sommet de l'énergie humaine. Au petit matin, enfin rappelés, ils se retrouvent aux Carrières.

*
* *

L'attaque de face sur le fort de Vaux n'a pas réussi, parce qu'elle n'a pas pu être suffisamment étayée à l'ouest, et surtout parce que l'artillerie n'a pas pu maîtriser les mitrailleuses. Pourtant, Vaux doit tomber : le commandement a décidé sa chute et ordonne de reprendre la préparation d'artillerie. Il faut reporter notre ligne un peu en arrière, jusqu'aux Carrières et au Petit Dépôt. Le mauvais temps et l'extrême difficulté des observations vont prolonger cette préparation. Elle n'arrête pas la longue lutte entreprise sur la gauche de la division pour nous assurer la possession définitive de la croupe du bois Fumin. Après la première ligne des tranchées ennemies, après les ouvrages d'Hindenburg et de la Sablière, le 230e a rencontré l'obstacle des tranchées de Gotha et de Siegen. Il en a triomphé, mais pour tomber sur les retranchements d'Altenkirchen et de Fritzlar. Ces retranchements vont de la croupe du bois jusqu'aux pentes ouest qui descendent sur l'étang de Vaux et sur le village. Successivement les bataillons Berthelot, Romain, Rendu, ont fourni leur effort prolongé. Le 26 octobre, le 5e bataillon du 305e (commandant Ballay) est mis à la disposition du lieutenant-colonel Viotte qui commande ce secteur. Une nouvelle attaque sera tentée sur Altenkirchen et Fritzlar afin qu'une ligne solide puisse être établie de la corne sud-

ouest de l'étang de Vaux à la croupe de Fumin. Au bataillon frais du 305e le colonel Viotte joint deux compagnies du 6e bataillon du 230e. Ce bataillon est commandé par le capitaine Rendu, officier de réserve, qui est le petit-neveu de la célèbre sœur Rosalie, fille de la Charité. Les lieutenants-instituteurs Philippe et Goury ont servi, en conduisant leurs hommes, leur idéal de solidarité humaine ; la formation d'un capitaine Rendu est toute religieuse. On se souvient de cette sœur Rosalie qui vint du pays de Gex pour assouvir dans un quartier populaire de Paris sa passion des pauvres, qui tint tête au choléra en 1832, et qui, pendant la Révolution de 1848, fut respectée des insurgés au point de leur pouvoir arracher toutes les victimes réfugiées chez elle avec ce beau cri : « On ne tue pas ici. » Elle avait donné des Filles de la Charité cette admirable définition : « Une Fille de Saint-Vincent-de-Paul est une borne sur laquelle tous ceux qui sont fatigués ont le droit de déposer leur fardeau. » Décorée de la Légion d'honneur sous le Second Empire, elle accepta la croix par simplicité mais ne la porta jamais[1]. Son petit-neveu, Xavier Rendu, ancien élève des Beaux-Arts, architecte à Saint-Claude, la devait mériter à son tour dans ces terribles journées d'octobre devant Vaux avec cette citation :

Capitaine au 230e *régiment, a toujours fait*

[1] V. les Semeurs : *Sœur Rosalie*, par F. LAUDET (Perrin, édit.).

preuve des plus hautes vertus militaires. Le 24 *octobre* 1916 *a conquis, dans un magnifique élan, les positions allemandes de son secteur sur une profondeur de* 1,200 *à* 1,500 *mètres. Arrêté ensuite dans sa progression par un ouvrage ennemi puissamment organisé et garni de mitrailleuses, a maintenu son bataillon au contact de cet ouvrage pendant deux jours sous un feu violent, soutenant par une action personnelle le moral de ses troupes et conservant le souci constant de la manœuvre ; a poussé des reconnaissances hardies très au delà de la position qu'il a enveloppée pour couper le ravitaillement de la garnison. A capturé au cours de ces trois journées plus de* 400 *prisonniers et* 7 *mitrailleuses.*

Le capitaine Rendu, comme le lieutenant Philippe, comme tant d'autres, laissait derrière lui une femme de santé précaire et des enfants en bas âge. Sa jeune femme avait offert ses souffrances pour le salut de son mari et même réclamé à Dieu qu'elles fussent augmentées. « Mais, disait-elle à sa garde-malade, je crains d'avoir été présomptueuse, car parfois je souffre trop et cela nuit à l'accomplissement de mes devoirs d'état. » C'est ici l'hommage respectueux et pieux rendu à une sainte et à une morte, car elle succomba à ses souffrances en décembre (1916), comme son mari, après s'être illustré dans les combats de Vaux, avait obtenu de venir voir leur troisième enfant nouveau-né. Il n'est pas indiscret de donner sur l'un ou l'autre de nos combattants ces détails privés sans lesquels ne se pourraient comprendre

ni le caractère de cette guerre ni la grandeur et la vertu de tels exemples.

Le tir de l'artillerie lourde, à cause du temps, n'a pu être réglé ni par observateurs terrestres, ni par observateurs aériens. A cinq heures du soir, l'attaque est lancée. Elle atteint et nettoie plusieurs abris du bois Fumin où sont faits plus de cent prisonniers, mais elle se heurte aux défenses toujours intactes de la tranchée d'Altenkirchen. Le bataillon Ballay perd un commandant de compagnie et neuf chefs de section. Le sous-lieutenant Rey, du 230e, est tué. Le soir, les compagnies s'installent sur les emplacements de fin de combat des détachements les plus avancés et creusent une tranchée reliant la corne sud-ouest de l'étang de Vaux à la partie ouest de la tranchée de Gotha qui est en notre possession. Les prisonniers ont signalé la présence de onze mitrailleuses dans le boyau d'Altenkirchen qu'il faudrait battre d'enfilade pour faire tomber toute la position de la croupe du bois Fumin.



Le 27 octobre, commence la relève de la division de Lardemelle par la division Andlauer dont plusieurs bataillons pris au 305e et au 216e ont déjà été engagés. Le général Andlauer entreprendra une série d'opérations locales pour se relier par la digue à la division Arlabosse qui a relevé la division Passaga et pour entrer en pos-

session de tout le bois Fumin et tenir ainsi les abords ouest du fort. L'audacieuse attaque du 25 octobre qui nous a menés sur la superstructure a montré à l'ennemi notre volonté inébranlable de pousser notre offensive jusqu'à la prise de l'ouvrage. L'ennemi a pu se rendre compte que les jours du fort étaient comptés et ne dépendaient plus que du renforcement de nos moyens matériels et de l'achèvement de la manœuvre qui l'encagerait définitivement par la possession des pentes ouest et est.

Au 28 octobre, la bataille de Vaux nous donnait plus de 1,500 prisonniers hommes de troupe, 42 officiers, 4 canons français de 90, 23 lance-mines, 54 mitrailleuses, deux lance-flammes et un butin considérable de fusils et de munitions. Quelques jours plus tard, le général de Lardemelle, voulant fixer le souvenir de cette lutte de trois jours où tant de bravoure et d'endurance furent dépensées, adressera cet ordre à ses troupes :

Vous venez d'écrire avec votre sang une page admirable devant laquelle s'inclinera la postérité.

Devant vous il ne pouvait être question de surprise, l'ennemi vous en avait avisés la veille de l'attaque.

Devant vous, dans la zone des approches du fort de Vaux, sur une profondeur de douze cents mètres, l'ennemi avait accumulé obstacles sur obstacles, pensant ainsi rendre vaines toutes les tentatives dirigées contre cet ouvrage.

Tous ces obstacles, vous les avez renversés un à un dans une lutte pied à pied d'une violence inouïe qui dura vingt heures, et dans laquelle votre bravoure et vos qualités manœuvrières eurent raison de la ténacité allemande.

La question des approches du fort de Vaux ayant été ainsi résolue par votre vaillance, l'ouvrage devait tomber sans coup férir entre nos mains peu de jours après.

Vous avez fait ce que l'ennemi considérait comme impossible. Vous avez provoqué son admiration.

Honneur à vous, mes gars, pour la rude tâche que vous avez remplie si glorieusement. Soyez fiers de vous-mêmes, votre race est la plus belle : elle vivra !

III

LE JOUR DES MORTS DANS LE FORT DE VAUX

Au général Andlauer revient l'honneur d'avoir réoccupé le fort dont la bataille de Vaux provoqua l'évacuation par les Allemands, et d'avoir repris les villages fameux de Vaux et de Damloup.

Le 28 octobre, un pionnier fait prisonnier donne des renseignements précis sur le fort : 300 hommes y tiennent garnison, les mitrailleuses sont installées sous des abris bétonnés, principalement à la face sud.

Pendant que les relèves d'infanterie (les 19e et 118e régiments prenant la place des 305e et 216e) s'exécutent régulièrement, et qu'une lente progression se poursuit à l'ouest au bois Fumin où le 305e régiment a repris les attaques du 230e sur les tranchées d'Altenkirchen, et à l'est au-dessus du fond de la Horgne où la tranchée de Saales qui joint la batterie de Damloup à Damloup est pour la plus grande part occupée, l'artillerie lourde écrase sans discontinuer le fort et ses entours de la masse de ses 155 et de ses 220.

Un déluge de fer rend à l'ennemi la région inhabitable : tir de harcèlement sur tous les abords, tirs de barrage sur toutes les voies d'accès, tirs d'interdiction dans le fond du ravin de Fumin et sur la route de Damloup à Vaux, tirs de destruction enfin sur le fort et sur le village. La riposte de l'adversaire, d'abord redoutable, va en diminuant : il a tenté de résister à notre domination, il la subit en grondant, elle redouble ses coups, il cède. Cette lutte d'artillerie dure sans interruption du 28 octobre au 2 novembre.

Le 2 novembre, la disproportion est si manifeste que le commandement juge le moment venu de porter le coup décisif. Sans doute le fort peut encore se défendre : l'infrastructure doit garder des parties intactes et dans des conditions aussi défavorables le commandant Raynal et ses hommes, débordés et cernés, ont tenu et n'ont été forcés que par la soif. Mais la ténacité est devenue vertu française. L'attaque est fixée au 3 novembre, dans la journée. Cependant les événements se précipitent : le 2 au petit jour, nos observateurs signalent des mouvements de troupes en arrière du fort ; ces troupes, au lieu d'approcher, s'en vont. Il y a donc une évacuation, tout au moins partielle, du fort. Des explosions y sont, un peu plus tard, signalées. Enfin le radiogramme allemand annonce lui-même, dans l'après-midi, l'évacuation totale.

Le général décide de brusquer l'occupation. Elle se fera dans la nuit du 2 au 3 novembre, mais sera

précédée d'une reconnaissance qui se rendra compte des lieux. Contraint d'abandonner un pareil point d'appui qui nous donne barre sur la Woëvre et qui fut le théâtre de l'un de ses succès les plus longuement disputés, les plus sanglants, les plus célèbres, contraint d'avouer par là sa renonciation définitive à toute entreprise nouvelle sur Verdun, l'ennemi a pu nous tendre un piège, tout au moins céder un terrain miné.

Le capitaine de Persan, de l'état-major de la division Andlauer, est envoyé, porteur des ordres, au lieutenant-colonel Hauw, commandant le 298e régiment alors en réserve de division. Le 298e, dont les contingents solides et opiniâtres viennent du Forez, est un régiment d'élite dont le drapeau est décoré. Il était désigné pour l'attaque du fort ; le premier détachement qui pénétrera dans le fort, il le fournira. Ce sera pour lui la revanche des journées de juin, si harassantes et angoissantes, qu'il passa aux abords immédiats de Vaux où le commandant Raynal était muré. On était alors sans nouvelles de l'intérieur dont les messages optiques ne parvenaient plus, quand un groupe du 101e, dont le brancardier Vanier, et un groupe du 141e dont l'aspirant Buffet, réussirent à s'évader dans la nuit du 4 au 5 juin[1] : ils furent recueillis par le 298e terré entre les Carrières et le Petit Dépôt. Les premiers témoignages, il les a entendus. Il était là encore, lorsque les zouaves et les marsouins, le dépassant le 7 juin, tentèrent le suprême

[1] V. *les Derniers jours du fort de Vaux.*

effort de délivrance. Il les vit revenir après l'echec devant les mitrailleuses. Ainsi, les plus pathétiques journées de Vaux, les plus cruelles, il les a vécues et n'en a pas perdu le souvenir. Revenu dans le secteur, il a été choisi pour l'assaut. Le fort qu'il a vu perdre, il le reprendra. Il était prêt à marcher quand arrivent les nouveaux ordres.

La mission confiée au lieutenant Diot, commandant la 21e compagnie, est celle-ci : reconnaître si le fort de Vaux, dans lequel un incendie s'est déclaré, est occupé ou libre de tout ennemi ; dans ce dernier cas, l'occuper. Les hommes sont transportés en automobiles à la batterie du tunnel de Tavannes. Il est huit heures du soir. Le capitaine de Persan, le lieutenant Diot et le sous-lieutenant Lavève, qui doit conduire un détachement du génie, les ont précédés. A son poste de commandement, le général Andlauer leur a donné ses dernières instructions. Vers dix heures, le lieutenant Diot s'arrête au poste du colonel commandant le 118e qui doit fournir une compagnie de soutien. C'est la compagnie Fouache : elle contournera le fort, le dépassera et s'établira au delà, sur les pentes qui font face à la plaine de la Woëvre.

Le lieutenant Diot se dirige avec sa compagnie aux abords du fort. Vers minuit, trois patrouilles sont envoyées en reconnaissance : une du 298e sur la face ouest-sud du fort, celle qui se présente du côté français, et les deux autres du 118e

avec ordre de déborder l'objectif à l'ouest et au sud-est. Le lieutenant Diot attend les renseignements de ses patrouilleurs : la nuit est sombre, aucune fusée, aucun coup de feu, mais des barrages en arrière, vers les Carrières et le Petit Dépôt. Une escouade de coureurs est formée pour assurer les liaisons. Les patrouilleurs rentrent une heure plus tard : les abords et le fossé du fort sont libres.

Le lieutenant Diot, après avoir fractionné sa compagnie, la conduit au fort. Il y pénètre de sa personne avec le sous-lieutenant Lavève et le détachement du génie, non sans avoir éprouvé quelque difficulté à découvrir une ouverture. Il inspecte rapidement l'infrastructure qui est déserte. Des débris y fument encore, l'atmosphère y est presque irrespirable. Un peloton de sa compagnie est appelé à l'intérieur. L'autre monte sur la superstructure. Le lieutenant Labarbe et sa section trouvent, en haut, une issue par laquelle ils descendent et rejoignent les occupants. Le 3 novembre, à deux heures trente du matin, presque cinq mois après sa chute, le fort de Vaux est redevenu français. Le second captif est délivré.

*

* *

Un jour entier, le fort est demeuré vide, et ce jour, le sort a voulu que ce fût la fête des Morts.

Les Allemands sont partis aux premières

lueurs du matin, non pas dans la calme exécution d'un plan mûri qui s'accomplit à l'heure fixée, sans hâte, les préparatifs terminés à l'avance, mais dans la fièvre et la précipitation d'un départ improvisé qui ressemble étrangement à une fuite. De cette fuite le butin abandonné est la preuve : un million de cartouches, un millier de bouteilles d'eau minérale, trois mille boîtes de conserves, tout un matériel de fusils, de grenades, de lance-flammes, quatre mitrailleuses dont deux empaquetées, prêtes à être emportées. Comme à Douaumont, bien qu'en moins grande quantité, des papiers révélateurs ont été laissés ; parmi eux une consigne, datée du 21 octobre, concernant la défense du fort en cas d'attaque. Les fuyards se sont bousculés. Ils ont pris leur résolution dans la nuit et ils ont voulu profiter des ténèbres. Ainsi n'ont-ils pas eu le temps d'accomplir toutes les destructions qu'ils eussent souhaitées. L'arrière-garde a promené au hasard la torche et provoqué çà et là l'incendie, même l'explosion d'un petit dépôt de grenades ou de cartouches. *Ils* nous avaient accoutumés à un travail plus fini, plus soigné, plus perfectionné. Visiblement c'est l'œuvre de gens pressés dont la main tâtonne. Et ils ont tant bien que mal bouché les issues pour retarder l'entrée du vainqueur. Départ piteux dont le témoignage est partout écrit dans le fort sali, maculé, pollué, mais, somme toute, intact ; départ brusqué qui ressemble à celui des voleurs quand l'aube menace.

Il était plus de minuit lorsque la patrouille envoyée par le lieutenant Diot parvint au fossé du fort. Elle a suivi ce fossé à demi comblé par le mur d'escarpe écroulé. Elle a vaguement distingué dans l'ombre les emplacements béants des casemates, pareils à des ouvertures de grottes. Épiant le moindre bruit, le moindre mouvement, elle a interrogé le Sphinx et interprété son silence. Puis le lieutenant Diot s'est avancé à son tour. Et, avec le lieutenant du génie et ses hommes, il est entré dans le fort.

Mais, entre leur départ et notre arrivée, tout un jour s'est écoulé. Tout un jour, les morts de Vaux ont été les maîtres, non pas *les leurs* que leur défaite abandonne et recouvre d'un peu plus de terre, mais les nôtres, délivrés sous une terre qui est redevenue française. C'est aux morts que le fort a été rendu. L'ennemi ne les voyait pas, et ils attendaient, ils guettaient sa fuite pour célébrer leur fête. Alors, dans les couloirs, dans les casemates, dans les chambres débarrassés de tout ennemi vivant, ils se sont rassemblés comme une mystérieuse garnison. Morts des premiers assauts du mois de mars, morts des 407e et 408e régiments tués à l'entrée du village, morts du 71e régiment territorial tués sur les parapets, morts du 3e bataillon de chasseurs et du 158e régiment tués sur les pentes, morts des mortels assauts de juin, du 101e et du 142e qui défendirent ces décombres quand l'ennemi était autour, dessus et déjà dedans, morts tout chauds encore

du 216e qui, le 25 octobre, marchèrent sous une pluie de feu jusqu'aux fossés, morts des innombrables combats livrés sur ce sol de chair humaine, les voici qui se rangent en ordre par bataillons et par compagnies. Et ils appellent à eux tous les morts de Verdun, ceux des premières journées qui ont attendu si longtemps leur revanche, ceux de la dernière offensive qui sont partis avec tant de confiance. N'est-il pas équitable qu'ils revivent le jour où leur œuvre s'achève, et peut-on concevoir sans eux la libération d'une parcelle de territoire ?

Un grand poète de chez nous a écrit que *les yeux humains ne sauraient sans se détourner contempler trop longtemps le spectacle de la douleur.* « Les déesses mêmes s'en lassent, ajoutait-il ironiquement, et les trois mille Océanides qui vinrent consoler Prométhée sur sa croix du Caucase s'en retournèrent le soir. » Vaux est conquis, et la victoire de Vaux est acquise. Avant de se tourner vers cette victoire, pour que nul ne soit plus tard tenté d'oublier les sacrifices qui la payèrent, pour que soit symbolisée la douleur de Verdun qui précéda la joie de Verdun, le destin a placé devant le triomphe cette vigile que fut, dans le fort désert, la fête des morts.

IV

LA VICTOIRE APTÈRE

L'ennemi s'est replié au nord du ruisseau de Vaux. Le 3 novembre le 118e prend possession des glacis du fort jusqu'à la ligne de plus grande pente. Le 4, des patrouilles d'officiers explorent le ravin de l'ouest, jusqu'au cimetière et aux premières maisons du village ; là elles sont arrêtées par des coups de feu. Mais, dès le lendemain 5, un détachement du 19e régiment peut s'avancer au delà et capturer un sous-officier allemand et quelques hommes. De l'étang au village de Vaux, ce n'est d'ailleurs qu'un vaste marécage. Néanmoins, les ruines sont fouillées et les pentes gardées.

Damloup est, de même, réoccupé le 4 novembre. Un petit poste allemand y fut pris dans une cave. Le sous-officier qui le commandait ayant exprimé son désappointement d'être cueilli au moment d'une relève, nos hommes attendirent cette relève qu'ils emmenèrent par surcroît.

Ainsi nous sommes redevenus les maîtres de

tout le plateau et des ravins qui l'entourent et que commandent à leur embouchure les villages de Damloup et de Vaux. Au delà du fort nous tenons la crête militaire qui, à deux ou trois cents mètres au nord-est, domine les pentes abruptes tombant sur la plaine de Woëvre. Notre ligne est rétablie telle qu'elle était au début de mars, avant les attaques directes de l'ennemi contre le fort.

*
* *

... Au-dessus d'Athènes, à l'extrémité du rocher de l'Acropole, le petit temple de la Victoire se découpe sur le ciel pur comme un cap sur la mer. Ses colonnes ioniques, si fines et élégantes, semblent ne supporter aucun poids : la lumière les porte elles-mêmes. De cet emplacement, on domine le port du Pirée, la baie du Phalère, l'île de Salamine.

Tout, ici, semble offrir des ailes : l'air, la clarté du jour, la gloire du passé que ces noms font retentir. Mais la Victoire à qui les Athéniens offrirent un temple est la Victoire aptère : en vain lui chercherait-on des ailes.

— C'est, expliqua jadis un Grec subtil, afin qu'elle ne déserte plus Athènes.

La victoire de Vaux n'a pas eu le prestige ailé de la victoire de Douaumont. Elle fut plus lente, plus difficile, plus coûteuse. Cependant elle est peut-être plus significative encore. Un ennemi

qui abandonne une place avoue un moral plus affaibli qu'un ennemi qui se défend mal. La victoire de Vaux, c'est la victoire aptère qui ne s'en va plus. Elle aura son temple dans Verdun sauvée.

LIVRE V

LES SANCTUAIRES

I

VAUX

3 novembre 1916.

— Le fort de Vaux a été repris cette nuit, mon colonel.

— C'est déjà une vieille nouvelle. Nous l'avons connue à trois heures du matin. Une chaîne de coureurs a relié immédiatement le fort au premier poste de commandement du 118e qui l'a téléphonée à la Division.

— Alors, je viens vous demander une faveur.

— Laquelle ?

— Y monter.

— Attendez : il n'y a point de piste. La boue est effroyable et les barrages nombreux.

— D'autres y sont et d'autres y vont.

— Évidemment. Eh bien, le commandant de Douglas doit y aller. Le général vous autorisera sans doute à l'accompagner. Vous serez averti.

Ainsi ai-je obtenu la promesse du colonel Fiévet, chef d'état-major du groupement Mangin.

5 novembre.

Le rendez-vous est à la ferme Bellevue, au

bord du bois des Hospices : de là nous passerons entre Tavannes et Souville pour obliquer à droite dans la direction du Chênois. Voici le commandant de Douglas, chef d'état-major de la division Andlauer après avoir commandé un bataillon de chasseurs à pied. Du chasseur il a gardé le pas rapide et l'allure allègre. Mais notre marche est bientôt ralentie. La lune, après une timide apparition, s'est couchée, et la nuit est toute noire. Bien qu'il soit plus de quatre heures du matin. rien ne présage que cette épaisse nuit puisse jamais finir. Nous nous étions engagés dans un boyau si rempli d'eau que nous devons l'abandonner. Aucune piste n'est encore tracée et nous suivons la vague levée de terre qui accompagne ce boyau, en évitant les trous d'obus. On les évite malaisément, et de temps à autre une exclamation ou le bruit d'une chute dans une mare indique suffisamment que l'un ou l'autre de la petite caravane barbote au fond d'un entonnoir. Il faut décidément prendre garde. Il y a des trous si profonds qu'on risque de s'y enliser dans la boue. Et l'on s'accroche à des restes de fils de fer à des souches d'arbres arrachés, et l'on franchit des branches ou même des troncs jetés en travers. Ma foi ! l'un de nous se décide à faire usage de sa petite lampe électrique. Mieux vaut encore attirer les obus que se casser une jambe. Un souvenir littéraire me revient. Sainte-Beuve, qui devait se battre en duel un jour de mauvais temps, déclara qu'il ouvrirait son parapluie sur

le terrain ; il voulait bien recevoir un coup de pistolet, mais non pas attraper un rhume de cerveau. D'ailleurs, en perdant Douaumont, *ils* ont perdu leur meilleur observatoire. Cependant, ces lueurs intermittentes empêchent les yeux de s'accoutumer à l'obscurité. Quand les ténèbres retombent, il semble que le sol se dérobe. Les fusées qui déchirent la nuit achèvent de jeter le trouble et l'hésitation sur la marche elle-même, si elles permettent de rectifier la direction.

Le guide a trouvé une vague piste un peu meilleure. Comme en montagne, de la tête à la queue de la petite colonne, chacun passe au suivant les consignes : entonnoir à gauche, fil de fer à droite. J'ai mis le pied sur quelque chose de mou, et instinctivement j'ai fait un pas en arrière. Un jet de lumière jaillit sur un uniforme vert, maculé de sang.

— Un Boche, me dit mon voisin. Nous avons passé le Chênois et laissé le Petit Dépôt à notre gauche. Nous arrivons au fond de la Horgne. J'ai passé là. Il n'y a guère que des cadavres allemands.

J'aime mieux ça. Au commencement de mars, quand j'étais venu, il n'y avait que des cadavres français, coureurs, relèves ou corvées de ravitaillement. Au commencement de mars, l'artillerie ennemie écrasait sans répit toute la région de Vaux : les 210 arrivaient en rafales. C'est la nôtre, aujourd'hui, dont la voix domine. Les

éclairs de nos batteries nous réjouissaient au départ comme des regards amicaux. Les batteries allemandes répondent assez mal. A mesure que nous nous rapprochons, néanmoins, les éclatements deviennent plus nombreux autour de nous.

Je n'avais pas suivi ce chemin. J'avais pris par la Vaux-Régnier et la route du fort, tandis que nous descendons dans le fond de la Horgne, pour remonter ensuite les pentes. Il fait moins sombre : voici la pointe du jour, une aube lugubre, sulfureuse, couleur d'ocre. Nous distinguons mieux l'endroit où nous marchons. Les ténèbres étaient préférables : du moins recouvraient-elles d'un manteau pudique les blessures de la terre et les restes humains. De ce sol qui, jadis, porta des arbres, de la verdure, et des fleurs au printemps, la guerre a fait un désert chaotique dont pas un pouce n'est intact, et qui est tout entier comme une vaste plaie purulente. Les entonnoirs se rejoignent, se recoupent, entrent les uns dans les autres. Dans les rares intervalles, la terre rejetée forme des excroissances, des boursouflures. Au fond des trous stagne une eau verdâtre. Des équipements, des sacs, des armes, des débris de toute nature y nagent. Çà et là, dans cette eau croupie ou bien appuyé à l'une des bosses de terre, gît un cadavre ou quelque morceau de cadavre. Celui-ci qui est recouvert d'une toile de tente, c'est, par exception, un des nôtres. Les Allemands, dans leur retraite, ont laissé de nombreuses plumes.

Maintenant, nous gravissons la dernière pente qui, du fond de la Horgne, nous mènera au fort. Nous croisons une corvée de ravitaillement qui redescend, des brancardiers emportant un blessé, au prix de quelles difficultés ! sur une piste à peine tracée. Et le fort nous apparaît, couronnant le plateau allongé, en forme de meule écrasée et sombre. Les ouvertures des casemates y dessinent des taches plus claires et régulières, pareilles de loin aux yeux multipliés d'un monstre. Je resterais volontiers en contemplation devant cette vision : le Sphinx de la Woëvre, comme l'appelaient les chasseurs, est là. Il est devant nous, celui qui a dévoré tant de victimes et dont le nom a pris place à jamais dans l'histoire de France. Mais il ne faut pas s'attarder. La zone qui entoure le fort est copieusement arrosée. La terre jaillit au choc des obus. Nous nous hâtons : le fort se rapproche. Il n'y a plus de contrescarpe et le fossé est comblé aux trois quarts. Nous entrons dans la gorge qui a été rouverte, car elle était bouchée. Nous descendons un escalier, nous en remontons un autre. Nous sommes dedans.

Les couloirs, déjà déblayés en partie, sont encombrés par les lits allemands à deux étages et sommiers de fer. Dans une petite salle voûtée que des bougies fixées dans des goulots de bouteilles éclairent, le commandant du fort a installé son quartier général. Nommé de la veille à ce poste de choix, le capitaine Peyron, adjudant-major au 298e régiment, nous reçoit en tenue d'intérieur,

bonnet de police, et déséquipé, comme pour affirmer sa prise de possession et la sécurité de ses fonctions. Il tenait conseil sur les travaux à accomplir avec le capitaine Arrighi, à peine majeur, la tête enveloppée, car il a reçu un éclat d'obus, et le lieutenant Diot, premier occupant.

Le lieutenant Diot, qui est entrepreneur à Roanne dans la vie civile, porte trente ans : il est grand, taillé en force, bien découplé, une tête impérieuse de général de la Révolution accoutumé à toutes les initiatives, le teint olivâtre, la lèvre ombrée d'une mince moustache courte, les yeux noirs pleins de feu dont le regard doit se sentir à distance, peser sur les objets où il se pose. L'ensemble est solide, dominateur et fruste. Et rien qu'à le voir, on comprend le choix qui, de cet homme, a fait le maître de Vaux. Du fort, il n'a chassé que des fantômes. Il était de taille à en chasser l'ennemi. Sa bravoure et son audace sont légendaires dans son régiment. C'était une attaque en règle qu'il devait mener le 3 novembre, quand, dans la soirée du 2, il fut appelé à conduire la reconnaissance du terrain. Sur son expédition, il est lui-même très sobre. Pour la reconstituer dans ses détails, il faut revenir souvent sur le sujet, afin de tirer chaque fois quelque trait. En les ajoutant l'un à l'autre, patiemment, on arrive à recomposer l'aventure : c'est un travail de mosaïque. Et il faut interroger ses compagnons.

... Il est une heure du matin, le 3 novembre.

Le lieutenant Diot attend avec ses hommes en avant des Carrières, à 100 ou 200 mètres à peine du fort, le retour des patrouilles qui sont parties vers minuit pour inspecter les abords et le fossé. Une à une les trois patrouilles reviennent. Leurs renseignements sont concordants : pas âme qui vive sur tout le terrain fouillé, pas un mouvement, pas un bruit, pas un coup de fusil, pas une fusée ; un silence presque impressionnant. Les barrages ennemis se font en arrière, à hauteur des Carrières et du Petit Dépôt. La place est nette, il n'y a plus qu'à entrer. Pendant que la compagnie du 118e, commandée par le capitaine Fouache, va contourner le fort et s'établir au-devant, le lieutenant Diot amène sa compagnie jusqu'au fossé : un peloton occupera le dessus, l'autre le suivra à l'intérieur. Lui-même s'avance avec le sous-lieutenant Lavève et le détachement de la compagnie 13/63 du génie qui lui a été adjoint. La nuit est noire comme l'encre, la moindre lumière révélerait le projet. A tâtons, les explorateurs cherchent une ouverture pour s'y glisser. Les casemates, la gorge, toutes les issues sont murées. Enfin, au coffre sud-ouest, un trou est découvert qui devait servir à une mitrailleuse. Le lieutenant Diot essaye de s'y introduire : la fente est trop étroite. Quel est le soldat le plus maigre ? Poulain se présente qui a tournure de jockey. C'est lui qui, le premier, descendra bravement dans l'antre. Diot se déséquipe, ôte sa capote et plonge : à hue, à dia, on le pousse par

derrière tandis que Poulain le tire à l'intérieur. Soufflant, ahanant, peinant, il parvient à passer et, par surcroît, il a élargi la lucarne. C'est le tour de Lavève. A eux trois ils fouillent le sous-sol. Le soldat a allumé une lanterne, les deux officiers ont poussé le ressort de leurs lampes électriques. Leurs pas retentissent sous les voûtes : ils cherchent à en étouffer la sonorité. Tout de même, ils ignorent comment finira la visite. Ils sont à la merci d'une mine ou d'un guet-apens. Une odeur insupportable les prend à la gorge : mélange de fumée, de gaz, de pourriture. Le spectacle qu'ils ont sous les yeux est sinistre : des détritus brûlent encore, restes de grenades ou de cartouches explosées, débris sans nom, fumier de guerre. Deux ou trois cadavres sont étendus dans un couloir. Un brasier qui meurt jette sur eux des lueurs brèves. Cette fumée, pourtant, a dû trouver une issue. L'incendie s'est propagé au dehors, des flammes ont été vues par les aviateurs. Tout à coup un bruit de voix, de pierres qui tombent. Les trois hommes restent en arrêt, le revolver au poing. Mais ces voix parlent français. Le lieutenant Labarbe, inspectant la superstructure, a pu pénétrer à l'intérieur avec sa section par une voûte crevée. La jonction se fait gaiement. Cette fois, les explorateurs se sentent chez eux. Ils réoccupent une maison française, souillée il est vrai, mais utilisable. L'exemple du commandant Raynal n'a pas tenté les Allemands. Ils ont vidé les lieux avec promptitude...

Le capitaine Peyron ne manque pas de nous

offrir le tour du propriétaire. Les ouvrages extérieurs sont assez mal en point : les coffres de contrescarpe sont dévastés, sauf le coffre sud-ouest aisément réparable. Une des galeries a sauté. Le couloir qui conduit à la casemate de Bourges de gauche est détérioré, les deux observatoires sont en mauvais état et la coupole de 75 quasi détruite par un obus lourd. Mais la visite intérieure est consolante. Déjà les chambres sont propres et rangées. On achève la toilette des corridors. Et pourtant, quelle besogne ingrate ! La saleté boche a dégoûté le 298e. Jamais locataire ne prit congé dans des conditions aussi fâcheuses pour sa réputation.

Une galerie d'une quarantaine de mètres de profondeur, boisée et aménagée dans la direction du nord, et dont la sortie devait aboutir aux abris qui étaient édifiés sur les pentes face à la Woëvre, a été trouvée et déblayée.

— Nous nous sommes trop pressés, dira le général Mangin en l'apprenant : un peu plus tard, ils nous l'eussent livrée achevée.

Nous voici de retour au bureau du commandant d'armes, la Kommandantur des Allemands. Un lit à deux étages en occupe le fond. Du second étage émerge la tête hirsute de l'aumônier divisionnaire, l'abbé Rochias. Il a célébré hier la messe dans le grand couloir sommairement ratissé. La première messe de Vaux : quel souvenir inoubliable pour les assistants ! Comme les mauvais miasmes ont été chassés par la ventilation,

les démons d'Odin et de Wotan que les Allemands avaient amenés jusque-là ont été exorcisés. Mais comment l'abbé Rochias est monté volontairement au fort dans la nuit du 3 au 4, ce n'est pas lui qui le dira.

A neuf heures du soir, le 3 novembre, comme les médecins-majors achevaient une journée assez rude au poste d'évacuation non loin de Verdun, le médecin-chef de la division, le docteur Antoine, reçoit un message téléphoné lui donnant l'ordre d'envoyer immédiatement au fort de Vaux un médecin et quatre infirmiers pour assurer le service de la garnison et organiser un poste de secours. Le docteur Antoine voudrait bien se désigner lui-même : son activité n'est jamais lasse et il a l'amour du danger : on l'a vu recueillir en personne des blessés, ensevelir des morts en première ligne. Mais l'importance de ses fonctions l'attache à son ambulance, et il désigne le médecin auxiliaire Agostini dont il connaît le dévouement. Il ne lui cache pas son dépit.

— Ce dépit nous a fait du bien, m'avoue en souriant le docteur Agostini. La première impression était plutôt désagréable. Nous étions fatigués, nous allions nous reposer. Et quant au fort de Vaux, il nous avait laissé de tristes souvenirs quand nous étions dans son voisinage au commencement de juin. Le retrouver ne nous disait rien qui vaille. Puisque nous faisions envie au médecin-chef, c'était une mission de confiance, et nous sommes partis avec sérénité. Ce qui

acheva de nous ragaillardir, ce fut l'insistance de l'aumônier pour nous accompagner. « Tenez-vous tranquille, lui disait le médecin-chef. — Eh ! vous vouliez partir », lui répliqua-t-il. Sur quoi, nous l'emmenâmes.

Les voilà en route pour le Petit Dépôt, l'abbé Rochias, le docteur Agostini, les quatre infirmiers, plus un guide qu'on leur a donné. Au Petit Dépôt, devenu un poste de commandement, changement de guide. Dame ! celui-ci n'est pas très sûr du chemin qui n'est guère fréquenté, mais la distance à franchir n'est pas grande, cinq ou six cents mètres. Partie à minuit du Petit Dépôt, la caravane n'arrivera au fort qu'à trois heures et demie du matin. Pour comprendre ce retard, il faut avoir vu le terrain. Par surcroît, elle se perdit. Il pleut à torrents, l'obscurité est complète, les trous sont profonds, les obus tombent, le guide ne sait plus très bien où il est. Sans s'en douter, il a contourné le fort et il conduit son monde aux nouvelles tranchées esquissées en première ligne, à deux cents mètres en avant, sur les glacis face à la Woëvre. On n'y attend pas de visites, et l'on est fort surpris de cette arrivée. Le chef de section qui reçoit la petite troupe s'informe à voix basse — car l'ennemi n'est pas loin — de ce qu'elle vient faire en ces lieux. « Nous allons au fort. — Vous l'avez dépassé. Il faut retourner en arrière. Un peu plus, vous tombiez chez les Boches. On va vous montrer le chemin. Combien êtes-vous ? — Un médecin,

quatre infirmiers, le guide et l'aumônier. — Ah ! vous avez un aumônier. Passez-moi votre aumônier... » Dans un trou d'obus, l'abbé Rochias entend la confession de l'officier. Celui-ci le passe à un sergent, qui le passe à un soldat. De trou en trou, le prêtre *fait* la première ligne. Cependant, les infirmiers attendent et leur attente se prolonge. « Malgré notre impatience, me dit l'un d'eux, nous ne pouvions qu'admirer cet homme qui, sans ordres, par simple devoir sacerdotal, était parti avec nous et trouvait le moyen, sous un feu sévère, sans compter une pluie diluvienne, de donner à de pauvres poilus trempés et en danger permanent, quelques paroles de paix et de consolation qui ne devaient pas leur faire de mal. » Enfin, la caravane prend le vrai chemin du fort. Mauvais chemin, terriblement battu. Un obus tombe presque sur eux. C'est la fin ? Il n'éclate pas. « Ça n'est pas étonnant, déclare un des pèlerins à l'arrivée. Cet homme-là est un sorcier. » Et il montre le pauvre abbé Rochias tout aminci, recroquevillé, transi et réduit, qui voudrait bien se sécher...

*
* *

Le temps passe, la matinée est déjà bien entamée : il faut partir, mais, auparavant, regarder les plaines de Woëvre, faire avec les yeux un tour d'horizon. Là, jadis, il y a si longtemps

— c'était au mois de mars — j'avais vu se lever une radieuse aurore et entendu chanter l'alouette : c'était un si étrange contraste avec la tragédie que nous vivions alors, cette douceur printanière, ce chant d'oiseau. La Woëvre, inondée sous un ciel gris, fait un immense marécage que viennent heurter la falaise de Vaux, la pointe de Damloup, celle de Dicourt. On dirait qu'au bord de cette plaine une main géante s'est appuyée, écartant les doigts entre lesquels se creusent les ravins. A notre gauche, voici la crête noire d'Hardaumont ; c'est, de ce côté, le dernier observatoire de l'ennemi. Plus à gauche encore, Douaumont apparaît, dominant tout le décor, Douaumont qui est à nous.

La sortie n'est pas commode. Il faut attendre la chute d'un obus, prendre son élan et filer à toute allure. « Eh ! là, comme ces jeunes gens trottent ! ralentissons, je vous prie. » La troupe ralentit, et nous en profitons pour nous retourner et emporter dans le regard le fort aux yeux de monstre, Douaumont le géant, et, plus près, la Woëvre dont un fugitif rayon de soleil fait tout à coup miroiter les eaux. Puis nous reprenons notre marche sur ce sol convulsé, sans végétation, dont le jour ne permet plus d'ignorer aucune horreur. Un paysage d'astre éteint, de monde inanimé : voilà ce que les Allemands sont venus faire de cette terre de France. Et cette terre qui montre ses plaies crie contre eux. Mais le châtiment a commencé ; partout gisent des équipements de

chez eux, des sacs verts, des uniformes verts, tas de cadavres qu'on n'a pas encore eu le temps d'ensevelir.

Nous avons repris le même chemin qu'au départ. Nous sommes maintenant au pied de Souville, mordoré dans la lumière pâle. Les éclatements autour de nous sont devenus plus rares. Cependant, sur la piste même que nous avons suivie, trois corps sont étendus, tués par le même projectile. Ils sont encore tout chauds. Leurs blessures sont effroyables et leurs chairs mêlées. A peine à quelques pas plus loin, deux soldats creusent un boyau. Ils ont continué leur besogne presque sans interruption. Ils ne peuvent plus rien pour leurs camarades et les brancardiers vont venir. Alors, il faut bien que le travail se fasse. Nous avons passé là tout à l'heure : pourquoi ceux-ci plutôt que nous ? C'est le destin, aurait dit le commandant Nicolaÿ. Aux abords du fort, il n'y avait pas de victimes : ici comme à la montagne, aux endroits périlleux les accidents sont exceptionnels et, quand on ne se croit plus menacé, la mort vient.

Ceux-ci ont été frappés l'outil à la main. Ils ont l'air de s'être serrés les uns contre les autres pour unir leur faiblesse. Il y a deux ou trois jours, dans le secteur des Éparges, le commandant de Lépinière, du 108e régiment territorial qui est un régiment de Savoie, pour me montrer la solidarité qui lie ses vieux soldats, la plupart venus des champs, me racontait la mort de l'un d'entre

eux. Ils étaient deux du même patelin, de la même année au delà de la quarantaine, qui travaillaient à peu de distance l'un de l'autre à creuser le même boyau. Une de ces mauvaises torpilles qui mènent un grand vacarme et tournent en l'air avant de choir, éclate dans leur voisinage. L'un est blessé et l'autre indemne. Le blessé appelle à l'aide. L'autre accourt, prêt à l'emporter. Il en a emporté tant d'autres à l'ambulance. C'est un homme fort et noueux qui ne mesure pas ses services. Mais cette fois, il voit bien que ce n'est plus la peine. Déjà la mort a mis son ombre sur ce visage terreux. Il s'est penché : « Mon pauvre vieux, dis tes prières. » Le moribond rouvre les yeux et murmure : « Je ne les sais plus. Mais toi, dis-les. » L'autre hésite. Il cherche, il fouille et il répond : « Je n'en sais pas plus long que toi. — Dis-les quand même », insiste le mourant. Alors l'homme tend ses muscles. Ainsi qu'on hisse un seau d'un puits, il tâche à retirer du passé des syllabes oubliées. Mais le seau remonte presque vide : « *Notre Père qui êtes aux cieux* », finit-il par dire. Puis il demeure coi, n'ayant pu trouver la suite. Et déjà le mourant a répété d'une voix qui faiblit : « *Notre Père qui êtes aux cieux...* » Il reste la bouche ouverte, attendant ce qui doit venir et qui ne vient pas. Ah ! mais, patience, on travaille, on aboutira. De nouveau l'homme lance le seau et tire la corde, les veines de son front se gonflent et cette fois il ramène : « *Je vous salue, Marie. — Je*

vous salue, Marie », a redit le blessé docilement. Et son regard interroge encore. Mais qu'y a-t-il donc après ces paroles ? Quand l'homme était petit, sa mère le savait et le lui avait appris. Oui, mais tant d'eau a coulé sous les ponts depuis cette époque. Il est un territorial des dernières classes. Ce n'est pas sa faute s'il a fait tant de chemin depuis son enfance. A-t-il fait tant de chemin ? Sur la route, il y a les auberges et c'est là qu'on oublie. Mais quoi ? le camarade en redemande et tourne vers lui un œil suppliant. Va-t-il le laisser dans l'embarras ? Alors, d'un effort à arracher, avec la corde, toute la margelle du puits, il parvient à amarrer ce troisième commencement : *Je crois en Dieu.* Le mourant l'a déjà happé. Il n'y en a pas long. Et puisqu'il en réclame encore et puisqu'on ne peut décidément lui en donner davantage, voici que l'homme enchaîne ses trois prises et les fait alterner comme une litanie : *Notre Père qui êtes aux cieux. Je vous salue, Marie. Je crois en Dieu,* jusqu'à ce que les lèvres de son camarade n'aient plus soif et s'arrêtent de remuer...

*
* *

Nous sommes de retour. Le général Andlauer, qui a repris Vaux et Damloup, est monté au fort la veille, un des premiers. Comme le général Mangin, comme les généraux de Salins et Passaga, il a passé aux colonies sa jeunesse : il s'y est dressé

à l'organisation des territoires et des expéditions. Il en a gardé un goût de l'aventure physique. De Vaux il a rapporté une vision de vase où l'on s'enlise, mais aussi d'orgueil. C'est le dernier captif de la grande bataille de Verdun enfin délivré.

Le plus étrange spectacle qu'il ait rencontré au cours de la guerre, c'est peut-être celui d'un mort que la mort n'avait pas pu renverser. Enfoncé dans la boue plus haut que les genoux, maintenu droit par cette boue coagulée, le casque tombé, la tête saignante, ce soldat tué semblait se raidir pour avancer encore. Il avait gardé la pose de la marche. En passant de la vie à la mort il avait été changé en statue...

Toutes ces visions d'horreur et de splendeur mêlées forment autour de Vaux un halo légendaire. Comme une sentinelle docile, il a repris son poste au bord de la Woëvre. Il continue de monter la garde en avant de la Ville sauvée. Il vit. Et pourtant, il semble qu'il fait déjà partie de ce patrimoine du passé où les poètes viendront puiser, où les conteurs chercheront des récits pour exalter l'imagination des enfants et leur donner à jamais l'amour et l'admiration de la France...

II

DOUAUMONT

3 décembre 1916.

Un mois a passé depuis la victoire de Douaumont-Vaux et déjà il n'en est plus question ici où l'on est tout entier aux derniers préparatifs de la nouvelle opération. Cette nouvelle opération achèvera l'œuvre des 24 octobre et 3 novembre qui a rétabli la barrière fortifiée de Verdun. Vaux et Douaumont demeurent menacés, l'un par les feux d'Hardaumont qui le dominent, l'autre par les observatoires des Chambrettes et de la cote 378 qui ne lui est inférieure que d'une dizaine de mètres. Le projet est de pousser jusqu'aux bois des Fosses et des Caurières qui furent le théâtre des premiers combats les 21, 22 et 23 février. De Vacherauville à Hardaumont, il s'agit d'emporter la côte du Poivre, Louvemont, la cote 378, les Chambrettes et de pousser jusqu'à Bezonvaux. Certes, la ceinture des forts est renouée, mais, quand on veut être chez soi, il ne faut pas laisser l'ennemi trop près de la porte[1].

[1] Cette opération s'est faite le 15 décembre 1916 : c'est la victoire de Louvemont-Hardaumont qui a complété la victoire de Douaumont-Vaux.

Je monte à Douaumont avec le capitaine Cavaignac. Le départ à trois heures du matin est glacial. Le temps s'est mis au beau, mais il gèle. Les étoiles brillent comme elles font aux lendemains de mauvais temps, après que le ciel a été lavé. Au poste de commandement de la division, nous trouvons un guide qui dort à poings fermés sur un fauteuil devant un magnifique feu de bois dont les matériaux ressemblent fort à des débris de planchers. Nous prendrions volontiers sa place. Mais il faut se hâter.

La montée de la côte de Belleville commence de nous réchauffer. La nuit, l'incomparable nuit d'étoiles nous tient compagnie. Du côté de Vaux, une planète — Jupiter peut-être — a tant d'éclat que nous sommes tentés de la prendre pour une fusée et d'attendre sa chute. La guerre nous a accoutumés à la pluie des astres artificiels. Mais, plus encore, elle a rattaché l'homme aux constellations. Il a si souvent vécu la nuit qu'il a pris goût à la connaissance des étoiles. Même s'il ignore leurs noms, — leurs beaux noms mystérieux, — il les suit elles-mêmes dans leurs évolutions. Il sait quand elles naissent au firmament et quand elles meurent. Un poète américain qui vivait en France, Alan Seeger, et qui, la guerre déclarée, voulut servir son pays adoptif et s'engagea dans la Légion étrangère, a magnifiquement exprimé ce sentiment nouveau, né d'une familiarité plus étroite avec la nature. Il l'a exprimé, non pas dans un poème, mais dans une lettre

qu'il adressait à sa mère avant d'être tué à l'assaut de Belloy-en-Santerre (4 juillet 1916) : « Le soldat en sentinelle, écrivait-il, considérant la crête qui appartient à l'ennemi et au-dessus de laquelle la Grande Ourse remonte vers le zénith, éprouve un enthousiasme sublime et inconnu de lui jusqu'alors, *une sorte de camaraderie avec les étoiles.* » Il n'y avait auparavant que les astronomes et les pâtres pour ressentir cette sorte de camaraderie...

Nous redescendons vers le ravin des Vignes pour remonter la pente de Froideterre. Mais, que de changements depuis que j'étais venu ! Voici une voie ferrée où des hommes poussent des wagonnets, et voici une route, une vraie route qui n'était certes pas marquée sur la carte.

— Oui, me dit mon compagnon, on construit 25 kilomètres de route et 10 de voie étroite. C'est pour la prochaine offensive.

Ce que la préparation d'une offensive, dans la guerre moderne, réclame et représente de travaux, on le saura un jour, avec stupéfaction. Le peuple romain est grand dans l'histoire parce qu'il a été le peuple bâtisseur. Tout chef d'armée est un constructeur aujourd'hui.

Ces voies ferrées, ces routes nouvelles ont été gagnées sur l'effroyable terrain qu'est le sol argileux de Verdun. Il a fallu apporter ici la pierre et promener le rouleau. Mais cela ne fait que de minces rubans tout bordés de précipices. De chaque côté, d'énormes entonnoirs nous guet-

tent, souvent remplis d'une eau qui commence à se prendre et qui brouille les constellations en les reflétant. Et d'inquiétants débris se distinguent vaguement à la lueur des astres.

Nous laissons à notre droite l'abri des Quatre Cheminées sur les pentes du ravin des Vignes. Le petit jour qui point nous permet de reconnaître le poste de commandement 119, puis l'ouvrage de Thiaumont pareil à une grosse motte de terre. Fleury est là-bas, longue tache blanche étendue comme un suaire. Tous ces noms représentent de la douleur et de la gloire : voir leur réalité, c'est mettre ses doigts dans les plaies de Verdun, comme Thomas les mit dans les plaies du Christ, et c'est les mettre ainsi après la résurrection.

Cependant la voie ferrée que nous avions pris le parti de suivre n'est pas achevée. Il nous faut maintenant marcher sur une piste verglassée et glissante. Il ne nous reste que huit ou neuf cents mètres à parcourir sur un terrain durci par la gelée quand, d'habitude, c'est une boue sans fond où il faut se hasarder comme sur un marécage. Des relèves ont ici perdu des hommes enlisés. Des coureurs n'ont pas reparu. Qu'on imagine ces voyages dans la nuit et sous les obus, où l'on a la sensation d'enfoncer dans une terre gluante sans pouvoir trouver un point d'appui pour s'y raccrocher, et qu'on imagine ce que représente d'efforts une marche en avant dans de telles conditions !

Cette masse noire qui se rapproche, c'est le fort. Au jour naissant qui ne lui impose pas

encore des contours nettement définis et le laisse se perdre dans la pénombre, il apparaît comme une moraine chaotique, déchiquetée, travaillée par les avalanches. Mais, de plus près, il porte la trace du travail humain et serait plutôt comparable à quelque énorme *tank* dressé pour écraser de son poids le visiteur. Il avance à grande allure et brusquement il disparaît. Nous sommes entrés dans la gorge et nous avons été happés par le trou d'ouverture. Nous descendons dans le couloir central, mais le fort a été coupé en deux par un obus de 400 qui a creusé un entonnoir de 25 mètres de diamètre. Les galeries que nous suivons portent les noms des vainqueurs : *général Pétain, général Nivelle, général Mangin.* Il y a une tourelle *Nicolaÿ.* L'ancienne kommandantur, belle pièce éclairée par plusieurs lampes électriques, sert de logis au commandant d'armes, actuellement le commandant de Montalègre, du 49e bataillon de chasseurs à pied. Sur sa table de travail, dort un gros et gras matou au poil gris.

— C'est un allemand, nous dit-il. Mais nous l'avons naturalisé.

En effet, il porte autour du cou un ruban tricolore.

Comme à Vaux, c'est le tour du propriétaire. L'héritage ennemi a été plus important à Douaumont : appareils électriques, appareils de télégraphie sans fil, appareils téléphoniques, le tout plus ou moins utilisable. Les magasins de vivres feraient penser à quelque grande maison d'ali-

mentation, s'il ne flottait encore dans l'immeuble une vague odeur cadavérique. L'étage inférieur est intact. L'étage supérieur, outre le fameux entonnoir qui l'a rompu, a l'une ou l'autre de ses galeries crevées. Par les ouvertures, on aperçoit des morceaux du ciel levant, tout vert et or, au-dessus d'un premier plan bouleversé, reste du fossé à demi comblé, levées de terre de la superstructure, démolitions et trous d'obus. Le contraste de ce ciel fleuri et du gouffre du fond duquel nous le regardons fait songer à quelque vision aperçue de l'*Enfer* de Dante.

De la superstructure se découvre le paysage de mort, moins étendu qu'on ne s'attendrait à le voir de Douaumont qui, de tout le massif, est avec Souville le plus haut sommet, car la vue se heurte en avant à la cote 378 et aux Chambrettes. Douaumont, si l'on se retourne, livre au regard les deux rives de la Meuse : les Allemands, en le perdant, ont perdu leurs yeux. Il ne nous offre pas à nous, de leur côté, un aussi merveilleux observatoire. Je m'oriente, pour embrasser, avant de repartir, le futur champ de bataille, celui de l'opération qui se prépare et qui va dégager les abords de Douaumont et de Vaux, fixer définitivement notre ligne au delà de Verdun. A mes pieds, ce sont les pentes brunes de la colline, toutes piquetées d'entonnoirs et de tranchées comme un visage marbré, et entaillées par une série de ravins. Sur la gauche, voici les ravins de la Couleuvre et du Helly qui vont se perdre vers Hardaumont. Ils semblent

sortir de cette tache blanche presque lumineuse qui n'est autre que le village de Douaumont. Au-dessus, ces pentes qui montent et me font face, c'est la cote 378 qui barre l'horizon et masque le bois des Fosses. Plus à droite, sur cette crête, le bois déchiqueté des Chambrettes rassemble ses rares plumeaux. Toute cette terre, sans végétation, semble frappée irrémédiablement : jamais elle ne portera plus ni des fleurs ni des fruits. Çà et là des colonnes de fumée qui montent des éclatements et que les détonations accompagnent font penser à des volcans souterrains qui grondent.

Des souvenirs me reviennent des premiers jours de la bataille, quand de poignants messages annonçaient successivement la perte du bois des Fosses, celle du bois des Caurières, celle des Chambrettes. Déjà la victoire du 24 octobre nous a ramenés au soir du jeudi 24 février. Tous les innombrables assauts livrés par l'ennemi depuis cette date sont annihilés. Et déjà, nous nous préparons à poursuivre nos avantages.

Il est temps d'abandonner ce belvédère, le soleil est déjà haut sur l'horizon. Mais la chance nous favorise et notre sortie est aisée. Un grand tumulte nous fait retourner : derrière nous un barrage tardif fracasse des pierres, et nous nous arrêtons pour mieux emporter la vision de cette masse désordonnée et romantique que présente le grand fort. Les photographies d'avions lui attribuent des contours définis, et il faut croire que ses fossés et ses redoutes ont gardé leur dessin, puisque, de

haut, ils s'aperçoivent. Mais, de plain-pied, il n'a plus de forme. C'est la moraine des grands mouvements géologiques. Le blanc gel qui la recouvre et la fait étinceler achève de nous reporter aux époques glaciaires.

Ce blanc gel donne à tout le paysage qui nous entoure une apparence si fantastique qu'il ralentit à tout instant notre marche pour le mieux contempler. Nous pouvons nous croire transportés sur une chaîne des Alpes. Dans les fonds, dans les ravins, c'est la mer de nuages. Seuls, émergent les sommets, et ces sommets qui, dans la réalité, n'ont que trois ou quatre cents mètres à peine, prennent des airs altiers en se caressant à la clarté froide du soleil d'hiver. Souville, aux flancs baignés de brume, laisse la ligne sinueuse de son plateau flotter comme une écharpe légère. Cette haute falaise arrondie au-dessus d'un océan confus qui recouvre la plaine de la Woëvre, porte le fort de Vaux. Autour de nous, la gelée a jeté un manteau d'hermine sur les affreux débris du champ de bataille : un casque, une gamelle, brillent çà et là et, si l'on regardait de plus près les bosses qui bordent les trous, on distinguerait des cadavres.

Mais pourquoi regarder de plus près ? Ce beau soleil d'hiver met l'âme en liesse. Les pentes de Froideterre, maintenant hors des vues de l'ennemi, se sont animées. La voie ferrée charrie des wagonnets de munitions et de vivres qu'une troupe bruyante accompagne. On dirait un chantier en plein travail. L'un ou l'autre ouvrier chante à

pleine voix. De la côte de Belleville, nous cherchons des yeux la Meuse et Verdun. Mais la Meuse et Verdun sont dans le brouillard. Seules, les deux tours de la cathédrale sortent des nuages comme deux bras levés.

Le silence revêt le plus grand nom du monde :
Un lendemain sans borne enveloppe Verdun.
Là, les hommes français sont venus un à un,
Pas à pas, jour par jour, seconde par seconde,
Témoigner du plus fier et plus stoïque amour.
Ils se sont endormis dans la funèbre épreuve.
Verdun, leur immortelle et pantelante veuve,
Comme pour implorer leur céleste retour,
Tient levés les deux bras de ses deux hautes tours[1].

Apparition prodigieuse de ces deux bras levés au-dessus de la grande ruine victorieuse que les douces nuées sont venues panser, comme les déesses accourues vers Prométhée crucifié.

Le fort de Vaux m'avait laissé une impression de douleur et de désolation. Mais ce retour de Douaumont prend un rythme joyeux. Ici, le 24 octobre 1916, l'hymne de délivrance a commencé de retentir quand les chaînes du premier captif furent brisées...

*

* *

Henri Heine, le moins Allemand des Allemands, voyageant en Italie, raconte dans les *Reisebilder*

[1] Mme de Noailles.

qu'il fut pris d'un éblouissement quand le postillon lui cria :

— Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo.

« ... C'est ici, écrit-il, que le général Bonaparte but un coup si copieux à la coupe de la gloire que, dans l'ivresse, il devint Premier Consul, Empereur, maître du monde et ne put se réveiller qu'à Sainte-Hélène. »

Et quand la visite s'achève, il ajoute, le soir de son pèlerinage : « ... J'aime les champs de bataille, car tout horrible qu'est la guerre, elle témoigne pourtant de la grandeur intellectuelle de l'homme qui peut défier la mort, son plus puissant ennemi héréditaire. »

Plus tard les pèlerins qui, pieusement, graviront les pentes de ces deux sanctuaires français, Douaumont et Vaux, viendront y célébrer l'immortelle victoire de Verdun qui marqua l'arrêt de la puissance germanique. De Verdun, ville de douleur, datera, pour la France, une nouvelle ère de gloire. Et ils sentiront sous leurs pieds cette terre frémissante et comme soulevée par tous les morts qui en ont fait une terre sacrée :

A force d'engloutir, la terre s'est faite homme...

En aucun lieu du monde ne fut révélé au monde par les hommes un plus grand courage devant la douleur et devant la mort : « la seule chose qui vaille la peine que l'histoire soit écrite,

a dit un historien, M. de la Gorce, c'est-à-dire le spectacle d'une âme plus forte que le péril. » Et ce spectacle a été donné, pour notre salut, notre sécurité, notre paix, et l'enseignement de nos générations nouvelles et à venir, par une armée sortie des entrailles de la nation, qui portait sur ses mille visages aux regards tendus vers un but unique la diversité âpre ou riante de nos campagnes, le reflet de nos foyers, l'espoir et la confiance de notre sol et du passé millénaire dont la suite a fait notre France...

Novembre 1916–*Février* 1917.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.